

HOWARD J. MORRIS et JENNY LEE

Les femmes
sont folles

&

Les hommes
sont idiots



Le guide qui décrypte sans complexe
les relations hommes / femmes

City

*À ma mère et à mon père, Muriel
et Larry Morris que j'admire et respecte
pour leur 50 ans de vie commune.*

Howard

*À ma mère Haekyong, à mon frère, le
beau John et à toutes ces femmes folles
qui ont toujours aimé des hommes idiots.*

Jenny

© City Editions 2011

© 2009 by Howard J. Morris and Jenny Lee

Publié aux États-Unis par Simon Spotlight Entertainment, une
division de Simon & Schuster, Inc sous le titre *Women are Crazy.
Men are Stupid.*

ISBN :978-2-35288-947-2
Code Hachette : 50 8499 1

Couverture : Studio City/Shutterstock
Rayon : Développement personnel
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce
soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : premier trimestre 2011
Imprimé en France

Sommaire

1. Introduction : Petit historique de l'idiot et de la folle 19

2. Qui est arrivé en premier ? la folle ou l'idiot ? . 19
 - Le mystère résolu 22
 - Saleté de lolos !27
 - L'amourette de fac.....27
 - Les leçons d'Elizabeth 28
 - Une très brève histoire de la folle et de l'idiot 32
 - La réponse de Jenny : L'esprit féminin au travail 34

3. Admettre que l'on est idiot
Pourquoi nous ne le faisons pas
Pourquoi nous en aurions bien besoin35
 - Pourquoi je continue à citer Clint 42
 - Les équations stupide/folle 43
 - La réponse de Jenny : L'astérisque *44

4. Dans un esprit stupide 49

5. Est-ce la réponse qui est idiote ?
Ou la question qui est folle ? 49
 - Question barjo n° 204 : “ Si nous avons une aventure, devons-nous nous le dire ? ” 51
 - Question barjo no 678 : “ Si je mourais, combien de temps me pleurerai-tu avant de passer à autre chose ? ” .. 52

Question barjo no 463 : “ Est-ce que tu trouves ma soeur attirante ? ”	53
Question barjo no 93 : ” laquelle de mes amies trouves-tu la plus attirante ? ”	54
Question barjo numero uno : “ Est-ce que tu me trouves grosse ? ”	56
Question barjo no 798 : “ Tu préfères vraiment regarder le foot que de passer du temps avec moi ? ”	58
Question barjo no 389 : “ Tu penses que c’est moi qui ai raison, ou bien ta mère ? ”	59
La question des bonbons	59
Question barjo no 4009 : ” Tu es venu pour moi ou pour les bonbons ? ”	60
Briser le cercle infernal.....	61
La réponse de Jenny : Situation idiote n° 6789	62
Le fromage en question	64

6. L’idiot et la folle, la romance déjantée

Un drame en trois actes	67
Acte un : la nuit de l’ignare	67
Acte deux : la brouille	73
Acte trois : l’éducation romantique de Howard J. Morris.....	82
L’amour au temps du HD	88
L’amour à la Yoko	94

7. Coincé entre la femme et sa folie... ou l’art du silence

Les leçons d’Elizabeth deuxième partie.....	104
Tout ce que j’ai appris sur les femmes pendant ma première année à l’université.....	104
Erreurs de débutant.....	107
L’art du silence.....	110
L’incident du marché (et le moment magique).....	113
La réponse de Jenny : Soyez malin, n’attisez pas le feu	116

8. Le langage des signes

Les signes sexuels.....	123
C’est un signe.....	125
Les signes du premier rendez-vous	130

Le pire signal lors d'un premier rendez-vous.....	132
La réponse de Jenny : Si vous donnez votre copine à un raton laveur.....	135
9. Une femme inconstante	
Un homme troublé	143
Pourquoi une femme ne peut-elle pas être un peu plus comme un homme ?.....	147
Saloperie de pivoines.....	149
Non, en fait, ça ne s'est pas passé comme ça.....	152
Trop mou dans la raquette	155
La réponse de Jenny	158
Il m'aime ? Il ne m'aime pas ? Comment suis-je censée le deviner s'il ne m'offre pas de fleurs pour le prouver ?	158
10. Les attentes. Toujours aussi stupide après toutes ces années	169
Attentes folles / réactions idiotes.....	174
Le cadeau débile.....	176
Comment suis-je censé me débrouiller avec les attentes qui émanent d'une telle phrase ?	178
Saletés d'attentes ! je n'aurai d'autre choix que d'agir stupidement !	179
Le cadeau le plus chargé de sens	182
La réponse de Jenny : À quoi s'attendre quand on espère de la pizza.....	184
11. Stupide and the City	
Ce que <i>Sex and the City</i> nous apprend des idiots.....	197
Les hommes n'écoutent pas	199
Le crétin dans le miroir.....	201
Le challenge <i>Sex and the City</i>	205
Je suis Miranda	206
Pourquoi elles aiment et pourquoi c'est important	210
La réponse de Jenny	212
Folle and the City	212
Épilogue.....	224

12. Empathie avec la cinglée	
Sentir sa douleur	225
Imbécile, ressens ma souffrance !	231
Un amour de chien	234
Feindre l'empathie	236
Un moment historique d'empathie	237
Maintenant ou plus tard	239
La réponse de Jenny	241
Un joli petit bed and breakfast pour Shane	241
13. Amour fou	249
Aimer la folle	255
Grief numéro un des femmes à propos des hommes (stupides)	255
La réponse de Jenny	258
Roméo, ton nom est Howard	258
Fondu en ouverture	260
Fondu au noir	263
14. H et J	267



Introduction

J'ai recommencé.

Cette fois-ci, c'est arrivé si vite que je ne m'en suis même pas aperçu. Je ne l'ai pas vu venir. Je pensais que ça allait être une nuit comme les autres, sans événement particulier. Pas de chance. L'expression de son visage était aussi claire que reconnaissable : l'air à la fois renfrogné et stupéfait. Le hochement de tête qui dit la totale incrédulité. Le regard qui dit : « As-tu vraiment fait l'horrible chose que tu viens de me faire ? » Et soudain, les mots qui sortent avec la violence et la vitesse d'une rafale de mitrailleuse : « Est-ce que c'est parce que tu ne m'aimes pas assez ? Que tes besoins viennent toujours en premier ? Ou alors que tu es trop stupide pour comprendre ce que je veux ? »

C'est ça, mes options ? C'est ça, mes seules options ?

La bonne réponse est le numéro trois, évidemment. La réponse est toujours le numéro trois. Je suis simplement stupide. Mais elle ne veut pas l'entendre. Le fait que je sois un lecteur vorace et que j'aie un véritable don pour la conversation signifie forcément que je devrais comprendre ce qu'elle veut de moi. Mais en fait, non. La plupart du temps, je ne sais pas vraiment pourquoi elle est fâchée, voire de quoi elle parle au juste. Parce que, honnêtement, bien qu'elle soit totalement aimante et merveilleuse la plupart du temps, il y

a des moments où elle a l'air totalement cinglée. (Et je dis ça avec toute l'affection du monde, chérie.)

La tension a fini par se calmer, mais il nous arrivait très régulièrement de nous retrouver sur le canapé, à regarder dans le vide l'air hébété, elle se demandant comment je pouvais être cet indécrottable imbécile, et moi, encore une fois, essayant de comprendre comment elle pouvait être aussi frappadingue. Et puis un soir, elle a simplement haussé les épaules, fait un petit geste de la main, comme accablée par la résignation ou la défaite, et elle a dit :

« C'est tout, hein ? C'est bien ça ? C'est aussi simple que ça.

— Quoi ? j'ai demandé.

— Les femmes sont folles et les hommes sont idiots. »

Et soudain, toutes les lumières ont semblé s'allumer d'un coup, éclairant un monde obscur. « Les femmes sont folles. Et les hommes sont idiots », a-t-elle dit à nouveau.

« Le voilà, notre prochain livre ! » me suis-je exclamé.

Jenny Lee, la personne responsable de cette brillante idée, et accessoirement ma compagne, a ri à ma suggestion, comme cela arrive souvent aux auteurs quand quelqu'un d'autre leur dit : « Le voilà, ton prochain livre ! » (Et pour être franc, une fois, elle m'avait dit qu'elle était en proie à « des émotions mal orientées sur-tourmenteuses » et j'avais pensé que ça ferait un bon titre pour son prochain livre. Possible que je ne sois pas très doué pour les titres.)

Mais, le jour suivant, j'étais incapable de me défaire de cette idée. Plus j'y pensais, plus j'en riais, et plus je hochais la tête pour moi-même d'un air entendu. Mais qu'est-ce que je savais au fond ? Et comment est-ce que je savais que je le savais ? Pourtant, je le savais : « Les femmes sont folles. Les hommes sont idiots. » C'était une façon simple de voir les choses, simple et révélatrice. Je me demandais si cela pouvait être le point de départ pour tenter de comprendre

les relations les plus importantes, mais aussi les plus vexatoires de nos vies.

J'en ai donc parlé à mon ami Sean, un homme souvent déconcerté par les actes du sexe faible en général et de sa petite amie en particulier. En entendant ces mots, Sean a ri et hoché la tête avec exactement le même air entendu. Et j'ai vu que la même ampoule que celle qui s'était allumée dans ma tête éclairait à présent la sienne. Il a alors passé les trois jours suivants à dire à sa compagne qu'elle était cinglée et lui, idiot. (Ils ont fini par rompre, mais je suis sûr que ce n'était pas le motif de leur rupture.)

L'autre raison pour laquelle cette idée m'intriguait tant, c'est que j'ai passé ma vie personnelle entière entouré de femmes folles et d'hommes idiots. Au travail aussi d'ailleurs. La plupart de mes écrits parlaient d'hommes paumés et des folles à cause desquelles ils étaient paumés. J'avais même écrit une pièce de théâtre sur l'incroyable combat que les deux sexes doivent livrer simplement pour communiquer. Ça s'appelait *Les Hommes ne disent rien*.

Et la totalité de ma carrière à la télévision a été consacrée à l'incapacité des hommes et des femmes à se comprendre mutuellement. J'ai écrit pendant quatre ans pour *Home Improvement*, une sitcom populaire. Je savais aussi qu'à 44 ans, j'étais capable de rassembler des choses que je n'avais jamais rassemblées avant. À la fin de la journée, je savais qu'il fallait que j'écrive ce livre.

Je savais aussi que j'étais trop stupide pour l'écrire tout seul.

J'avais besoin de l'aide de la femme la plus drôle, la plus honnête et la plus timbrée que j'aie jamais connue. La personne qui, la première, avait prononcé ces mots magiques. Quand j'ai commencé à en parler à Jenny ce soir-là, elle était attirée par l'idée, mais méfiante à l'égard des possibles

effets pervers que cela pourrait avoir sur notre relation de couple. Je ne me suis cependant pas démonté. « Ensemble ! j'ai dit avec enthousiasme. Nous serons le couple qui écrit ensemble ! » Et cela a flatté sa fibre romantique. Elle s'est dit soudain qu'en effet, c'était beaucoup plus excitant que d'être le couple qui suit des cours de danse de salon.

Le lendemain, j'attendais derrière la porte que Jenny rentre de son travail. J'étais impatient de partager avec elle les premières réflexions que j'avais couchées sur le papier. Elle a très bien réagi à mon introduction. Mais le premier chapitre (que je voulais intituler « Tu trouves que je suis grosse ? ») a été plus compliqué. Elle a lu le titre et m'a demandé : « C'est ça que tu penses ? Que je suis grosse ? »

J'ai immédiatement regretté qu'on ne soit pas le couple qui suit des cours de danse de salon...

Jenny : Quand mon copain chéri, Howard, m'a proposé que nous écrivions un livre ensemble, je me suis demandé s'il plaisantait (soyez les bienvenus dans le monde de deux auteurs de comédie vivant ensemble).

Alors, j'ai éludé ce que je pensais être une blague. Ha ! ha ! comme tu es drôle. C'est tout simplement la chose la plus folle que j'aie jamais entendue, et qui mieux qu'une folle pour s'en apercevoir ? Et ce n'est pas seulement la chose la plus folle, c'est aussi la plus stuu-oh merde-pide, c'est là que j'ai compris qu'il ne blaguait pas.

Il était si sérieux, qu'il avait rédigé l'introduction d'un livre qui n'était même pas encore écrit ; il avait aussi pondu le premier chapitre qui s'intitulait « Tu trouves que je suis grosse ? » (plus tard renommé « Un flingue sur la tempe »). Alors, avant même que je commence à penser réellement à l'insanité d'une telle entreprise, je me suis attelée à la tâche la plus importante, c'est-à-dire découvrir qui était cette Madame-tu-me trouves-grosse ?, la personne à qui il faisait

référence, parce que je savais, ou à tout le moins je priais pour que ce soit le cas, que Howard, mon amour, n'ignorait pas qu'il valait mieux éviter d'écrire sur moi sur ce sujet particulier.

Parce que même les personnes les plus stupides du monde savent que rien ne rend les femmes plus folles que la question de leur poids.

La première indication de la folie qui commençait à pointer son nez a été le ton de ma voix quand j'ai dit : « Alors, euh, tu parles de qui dans le chapitre 1 ? Hmm ? » La deuxième indication, sans doute plus évidente, est que je ne l'ai pas laissé répondre à la question que je venais de lui poser. « Je me pose la question simplement parce que je sais que ça ne te viendrait pas à l'idée d'écrire sur ce sujet en parlant de moi, n'est-ce pas ? »

Il y a eu un silence de cinq secondes, où l'on s'est regardés fixement, puis nous nous sommes tous les deux précipités sur le chapitre qui se trouvait sur la table, entre nous deux. Match nul.

Nous avons chacun attrapé une extrémité du tas de feuilles et, malheureusement, les papiers étaient retournés et j'ai eu un mal fou à regarder la première page qui, je dois être honnête, ne portait pas mon nom. Mais au vu de ses jointures blanches et des filets de transpiration qui ruisselaient de son front, je connaissais la réponse.

« Tu es fou ? » ai-je demandé.

Il a répondu, dents serrées : « Ça, c'est ton rayon. »

Pas drôle. J'ai tiré un grand coup (et je lui ai peut-être dit qu'il avait une araignée sur la tête), j'ai réussi à lui arracher les feuilles et je suis montée. Il m'a poursuivie en courant et en criant : « Tu vois, c'est exactement ce que je dis. Tu réagis comme une folle. Allez ! Nous sommes des auteurs de comédie ! Nous exagérons les choses pour qu'elles soient drôles ! C'est notre boulot, il faut bien se nourrir ! »

Évidemment, je n'ai pas pu m'empêcher de lui crier :
« Je suis grosse ; tu ne penses pas que je sais qu'il faut manger ? »

Howard : C'est là que je me suis aperçu d'une chose :
« Hé ! une minute. Elle réagit comme une cinglée. Elle est en train de devenir cette femme folle dont parle le livre. C'est le livre en pleine action ! C'est la preuve vivante de l'hypothèse de départ ! C'est génial ! » À part pour une chose.

Si elle se comporte comme une folle, c'est forcément que je me comporte comme un idiot. Cause et conséquence. Pourtant, j'ai toujours défendu l'idée qu'elle était la cause et que j'étais l'effet.

Jenny : J'ai redescendu l'escalier comme une furie quand j'ai trouvé la preuve qu'il parlait de moi. C'était au milieu de la deuxième page : « Ce matin, elle se regardait dans le miroir, inspectant son ventre... »

Ce n'était pas stupide, c'était suicidaire. « J'inspectais mon ventre ? Vraiment ? J'inspectais mon ventre ? (Il a grimacé, il faut dire que, quand je répète les choses sur un ton sarcastique, cela signifie que je vais être sans pitié.) Intéressant de noter que j'inspectais mon ventre alors que ce matin même tu as insisté sur le fait que je n'avais pas de ventre. » J'ai hurlé : « Je le savais ! Tu me trouves grosse !

— Je ne te trouve pas grosse, je te trouve magnifique. »

Il se fichait de moi ou quoi ? Est-ce qu'il pensait vraiment que la vieille rengaine « tu es magnifique » allait sauver son petit cul ? Ne savait-il pas que j'avais dans les mains la preuve de ce que j'avançais ? J'ai agité le paquet de feuilles devant son visage, juste au cas où il aurait oublié. « Tu (secouage de feuilles) penses (secouage) vraiment (secouage) que je suis (secouage) grosse. C'est écrit ici, noir sur blanc. Tu me traites de menteuse ? »

Soudain, il m'a regardée avec un adorable sourire. « Tu vois ? Regarde comme tu es devenue folle d'un coup, mon sucre d'orge. »

Howard : Disons que je me suis aperçu que ce n'est pas une bonne idée d'appeler une femme « sucre d'orge » alors que le sujet de discussion est son poids. Mais il était à présent évident que nous étions parfaitement qualifiés pour écrire ce livre.

Et, il faut être réaliste, de nombreux livres sur les relations hommes femmes sont écrits par des soi-disant « experts » dont les qualifications sont pour le moins douteuses. Même les livres de témoignages d'anciens drogués ne sont pas vraiment écrits par des anciens drogués. Je ne suis pas un de ces types qui égrènent des perles de sagesse du haut du mont Évolution.

Non, moi, c'est de l'authentique. Je suis un homme incroyablement idiot. Un véritable abruti. J'ai derrière moi des années d'expérience de comportements stupides avec les femmes. J'ai des témoins. Des femmes partout à travers le pays peuvent attester de mon idiotie.

Et personne n'est plus qualifié pour parler de folie que Jenny. Je veux dire : elle est tellement cinglée que... euh, je ne devrais peut-être pas me lancer là-dessus. Je pourrais continuer à en parler pendant des heures et je ne veux pas me répandre.

Jenny : « Ce livre est une mauvaise idée. Mais alors carrément. » Parfois, il vaut mieux dire les choses franchement et simplement. Je lui ai expliqué que s'apercevoir (dans le chapitre maladroitement intitulé « Tu me trouves grosse ? ») qu'un homme ne doit jamais s'engager dans le débat « Tu me trouves grosse ? » avec une femme était plutôt bien vu pour un idiot comme lui. Mais écrire ensuite sur sa

copine soi-disant grosse allait au-delà de la simple expression de la stupidité, parce que, en faisant cela, il engagerait, de fait, une femme (moi) dans la discussion « Tu me trouves grosse ? », dont il avait pourtant compris qu'il fallait l'éviter. De plus, il proposait de continuer à écrire sur toutes ces choses qui me rendent folle. Comment est-ce que ça allait ne pas me rendre totalement furieuse ?

Howard : « Mais le sujet de ce livre n'est pas d'accuser ou de pointer du doigt », ai-je expliqué. C'est plutôt sortir du déni de notre stupidité et de notre folie et de comprendre comment nous sommes devenus fous et stupides. Et voir ce qu'on peut y faire si l'on reconnaît qui nous sommes réellement et mettre en lumière les moments de notre relation où nous sommes le plus maladroits. Je veux dire que, si ne serait-ce qu'un homme pouvait devenir un tout petit peu moins stupide et une femme moins folle à la lecture de ce livre, ce serait fantastique, non ?

Jenny : Ce n'est pas que je ne crois pas au fait que le titre de ce livre reflète la réalité. (Après tout, c'est moi qui ai inventé l'expression.) Mais j'ai expliqué calmement que, bien entendu, nous étions capables d'écrire un livre drôle sur la stupidité des hommes et la folie des femmes, susceptible d'aider les couples à mieux communiquer et que nous pourrions certainement utiliser notre relation comme base à ce livre de réflexions. Et j'ai même convenu qu'il n'y avait sans doute pas deux personnes plus qualifiées que nous pour écrire un tel livre. Mais là n'était pas la question.

« Quoin ? »

(C'est la quintessence même du bruit que fait un homme stupide quand il ne comprend pas une femme folle. La combinaison de « Quoi ? » et « Hein ? ») Il nageait en pleine confusion : ce que j'avais l'air de dire était que nous devrions

écrire le livre ensemble. Mais, bien entendu, il était trop stupide pour comprendre que ce que je disais réellement était l'exact inverse de ce que je venais d'affirmer.

Howard : « Quoin ? »

Jenny : Il a continué à m'expliquer que la beauté du projet était qu'il ne refléterait pas qu'un seul côté, et que l'Amérique voulait, non, l'Amérique méritait de savoir que la seule chose à égaler son incommensurable stupidité était la folie de sa copine, qui était « folle comme un lapin ». Oh ! mon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il faisait ? « Quel homme est assez stupide pour parler de sa compagne comme ça en s'adressant justement à sa compagne. Tu recommences, encore !

— Encore ? Je ne sais pas ce que j'ai fait. Et le lapin, c'est une métaphore de ta folie, rien d'autre. »

C'est là que je l'ai interrompu, lui parlant sur le ton d'une femme dont la camisole de force n'est pas bien lacée, une voix un peu rauque et très effrayante. « Je sais ce qu'est une métaphore. »

Howard : Elle était vraiment effrayante. Ses yeux se sont assombris, elle m'a lancé un regard froid et plein de méchanceté.

Jenny : C'est alors que j'ai lâché la bombe :

« Ce livre nous mènera à la rupture.

— On ne va pas rompre à cause de ce livre », a-t-il répondu en geignant.

On se demande bien qui lui a donné les clés de l'avenir !

« Comment peux-tu dire ça ? Tu ne sais pas ce qui peut arriver.

— Et toi non plus ! »

Il a alors fait ce geste familier où il enlève ses lunettes et se passe la main sur le visage. Ça peut être interprété de deux manières : soit il est fatigué, soit il vérifie que ses yeux sont bien à leur place et qu'ils ne sont pas sur le point de jaillir hors de sa tête.

Howard : « Ce livre ne nous fera pas rompre ! » ai-je crié encore une fois.

Sauf si c'est le cas. Et alors, je serai stupide ET seul. Je serai un homme stupide et seul rêvant d'avoir sa folle.

Jenny : « D'accord, d'accord. » J'ai dit ça sur le ton que prennent toutes les femmes depuis des siècles pour dire « Pas d'accord ». « Mais même si le livre ne nous mène pas à la rupture, et il le fera, sois-en certain, comment allons-nous l'écrire ? Comment une folle et un idiot peuvent-ils travailler ensemble ? Particulièrement quand il s'agit de dire à quel point l'un est stupide et l'autre, cinglée.

— Mais le livre n'est pas que sur nous, ça concerne tout le monde !

— Tu parles ! Chaque fois que tu vas t'asseoir à ta table, ce sera pour dire à quel point tu es débile et à quel point je suis grosse.

— Mais c'est ça l'idée !

— Alors, tu me trouves grosse ?

— NOOOON ! »

Howard : Arrivé à ce point, un homme un peu raisonnable aurait quitté le navire. Mais l'avantage de ma stupidité, c'est la détermination aveugle qui vient avec. Je lui ai expliqué que, puisque ce que j'avais écrit l'avait fâchée à ce point, je rédigerais la moitié du livre, et elle, l'autre moitié. « Et nous ne lirons pas une ligne de ce qu'écrit l'autre ! Comme ça, nous pourrons écrire librement, sans avoir peur

de blesser l'autre. Et nous pourrons ainsi écrire un livre qui sera plus honnête, plus vrai, plus pertinent.

— Et comment on fait pour écrire un livre sans le lire ? m'a-t-elle demandé.

— Bien, chacun lira ses propres passages.

— Et on mettra juste une note de bas de page expliquant : les auteurs du présent ouvrage ne l'ont pas lu. S'il vous plaît, ne leur dites pas ce qui s'y trouve. »

Il y a eu un instant de répit, pendant lequel j'ai essayé de comprendre ce que je venais de dire.

Puis nous nous sommes assis tous les deux sur le canapé, dans la posture habituelle, à regarder le mur chacun de son côté, à essayer de trouver des réponses qui semblaient ne pas devoir venir. Finalement, je me suis tourné vers elle et je lui ai demandé :

« Tu penses vraiment que ce livre pourrait nous faire rompre ?

— C'est une vraie possibilité, a-t-elle répondu tristement. Une relation, c'est déjà difficile quand on nie tout ça. Mais exhumer ces problèmes et écrire à leur sujet... »

Jenny : Alors, Howard m'a arrêtée et m'a prise dans ses bras. J'étais au bord des larmes et je ne voulais pas le regarder. Impasse. Un parfait exemple de l'idiot et de la folle campant sur leurs positions. Nous en étions là. Deux personnes qui s'aiment, qui respectent l'intelligence et le sens de l'humour de l'autre, incapables de trouver un terrain d'entente. Il a fait un geste d'abandon. « OK, oublions le livre. Tu es plus importante que n'importe quel livre. » Il a dit ça à contrecœur, mais avec sincérité, je crois.

« Vraiment ? » Il faut toujours vérifier une information.

Il a haussé les épaules et dit : « Oui, vraiment. »

Nous nous sommes enlacés, puis nous nous sommes embrassés. J'étais heureuse. « On devrait le faire, ce livre. »

Il y a eu un long silence, puis il a dit exactement ce que j'imaginai qu'il allait dire : « Quoi ? »

Finalement, nous avons opté pour la formule suivante : Howard écrit un chapitre et Jenny répond. (À l'exception du chapitre 4, où il est question de l'épineux sujet du romantisme, où Jenny n'a pas pu attendre et s'est glissée dans le texte bien plus tôt.)

Ce livre n'est pas du genre : « Il a dit, elle a dit. » C'est plutôt : « Il a dit, elle a réagi. » Et, oui, nous l'avons lu tous les deux, en entier.

Et c'est un très bon livre ! Tournez la page !



Chapitre 1

Petit historique de l'idiot et de la folle

Qui est arrivé en premier ?
la folle ou l'idiot ?

*La raison principale de la folie des femmes
est la stupidité des hommes.*

George Carlin

*Il n'y a aucun doute sur le fait que toutes les femmes
sont folles ; c'est juste une question de degré.*

W. C. Fields

J'ai conduit une femme à un ashram une fois.
Et quand je dis « conduit », je ne veux pas dire dans
une voiture. Et quand je dis « ashram », je ne parle
pas de ces endroits où vous renoncez au sexe et à tous vos
biens pour le plaisir de psalmodier « om shanti om » toute
la journée.

Je l'ai conduite à un ashram où elle a vécu pas mal d'années.
D'après elle, je l'ai rendue folle.

Et quand elle dit « rendre folle », cela ne signifie pas que
nous faisons l'amour sur les bords de Seine et qu'elle me

susurrant : « Oh là là, tu me rends foooooolle ! » Non, pas du tout. C'était plutôt : « Allo, l'asile d'aliénés ? Préparez une chambre molletonnée et une camisole de force, je serai là vers trois heures. »

Nous avons passé beaucoup de temps à débattre pour savoir si c'était moi qui la rendais folle ou si elle avait déjà, au départ, une propension à la folie.

C'était peut-être une malheureuse combinaison des deux phénomènes.

Mon ami Stephen m'a alors dit : « Je te laisse le bénéfice du doute cette fois-ci. Mais si ta prochaine copine finit dans un ashram, je saurai que ça venait de toi. »

Bon, je suis ravi de constater qu'aucune de mes copines suivantes (ou mon ex-femme) n'a déménagé dans un ashram.

Pas encore en tout cas.

Mais en faisant un petit sondage auprès de ces femmes, un thème revient sans cesse : ma stupidité. Et quand elles disent « stupidité », ce n'est pas de ma méconnaissance des capitales du monde qu'elles parlent, mais bien du fait qu'elles ont eu le sentiment que j'étais complètement perdu quand il s'agissait de notre relation.

Au final, leur analyse est que c'est ma stupidité qui les rendait folles. Ce qui est intéressant puisque, de mon côté, j'ai toujours pensé que c'était leur folie qui me rendait stupide.

Mais c'est exactement la question qui se pose, n'est-ce pas ? Alors, quelle est la réponse ?

Qui vient en premier, la folle ou l'idiot ?

C'est la question à un million de dollars à laquelle tout le monde veut une réponse.

Les femmes sont-elles folles parce que les hommes sont stupides ? Les hommes sont-ils stupides parce que les

femmes sont folles ? Sans surprise, la réponse à cette question sépare nettement les deux genres.

Parce que, regardons la vérité en face : nous jouons beaucoup dans la réponse. Les femmes maintiennent que, tout au long de leur existence, elles sont conduites, lentement et méthodiquement, vers la folie par la stupidité des hommes. Et les hommes assurent qu'il est impossible de réagir intelligemment avec une femme cinglée.

Si nous arrivons à prouver que l'un des deux bords a raison, l'autre portera le blâme pour l'éternité.

Si seulement c'était si simple.

Oui, il existe une réponse à la question de celui qui vient en premier.

Et cette réponse se trouve ici.

Mais je vous préviens, elle n'offre que peu de confort à tous les blâmeurs potentiels. Comme en chimie, chaque action possède sa réaction, qui cause elle-même une nouvelle réaction.

La stupidité cause la folie, qui elle-même entraîne plus de stupidité, qui à nouveau engendre encore plus de folie, et comme ça à l'infini.

Ce n'est qu'en se retournant et en retraçant l'histoire tortueuse de la stupidité des hommes et la folie des femmes depuis les débuts que nous pourrons commencer à comprendre pleinement les origines de la folie, à l'ère de la stupidité. Ou les origines de la stupidité, à l'ère de la folie.

Et pour ce qui est de blâmer, ne vous inquiétez pas, il y aura de quoi faire.



Le mystère résolu

L'histoire des comportements stupides des hommes est longue et riche et se termine invariablement par un quelconque imbécile entamant une nouvelle guerre. Mais la stupidité des mâles modernes dans la façon dont elle s'applique aux femmes est bien plus intéressante et pertinente pour ce qui nous concerne.

Elle tire son origine des terrains de jeu de notre enfance. C'est là que, pour la première fois, nous nous sommes aperçus de l'existence des filles. C'est là également que nous avons réalisé que nous aimions ces créatures étranges. Elles nous faisaient nous sentir drôles.

Mais dans le bon sens du terme, dans un sens agréable, chaleureux. Bien entendu, durant ces primes années, il était inconcevable de parler de ces sentiments tout neufs avec nos pairs de peur de nous voir immédiatement sermonner sur les dangers que représentaient ces pestes.

Pourtant, nous désirions plus que tout montrer à cette déesse de cinq ans à queue de cheval qu'elle ne nous laissait pas indifférents. Alors, que faisons-nous ?

Nous lui tapions dessus.

Ou la pouSSIONS dans une flaque de boue et nous moquions d'elle ensuite. (Je suis vraiment désolé, Susan)

Et c'est là que commence la stupidité.

Mais comment faire autrement ? Nous n'avions pas d'alternative. Taper et pousser (encore une fois, Susie, toutes mes excuses) était la seule façon dont nous étions capables de nous exprimer. C'était notre façon de dire : « Hé ! je sais qu'il ne faut pas qu'on traîne ensemble à cause de cette histoire de peste et tout, mais tu me bottes. » Et ça nous explose à la figure.

Elle commence à pleurer et nous sommes complètement démunis. Et elle continue à pleurer jusqu'à ce qu'un adulte lui explique qu'on la tape parce qu'on l'aime bien.

Et sa folie se met en route.

« Attends, attends. Il m'a poussée dans une flaque de boue parce qu'il m'aime bien ? C'est quoi ? Un débile de cinq ans ? Mon hamster est plus intelligent que lui. »

Nous sommes alors entraînés dans une vie de stupidité par un adulte « bienveillant » qui nous dit de ne pas taper, mais plutôt d'« utiliser la parole ». Et c'est là que ça se gâte. Les mots sont assez compliqués à utiliser pour les hommes adultes ; laissez les petits garçons tranquilles. Mais, comme il le faut, le petit garçon finit par trouver une façon de s'exprimer avec des mots. Parce que nous ne désirons qu'une chose, c'est de n'être pas loin de cette jolie créature, aussi douce que vexante. Alors, nous commençons à faire des blagues sur elle. Comme on le fait avec nos copains. Et c'est tout à fait logique, puisque les blagues sont des mots. Et les blagues, c'est drôle. Et qui n'aime pas rire ?

Les petites filles apparemment.

Encore une fois, elles quittent la chambre en courant, hystériques, en larmes parce qu'elles pensent qu'on se moque d'elles. Et c'est le cas. Mais uniquement parce qu'elles nous plaisent ! On l'explique à nouveau à la déesse à la queue de cheval (tu vois, c'était seulement parce que tu me plaisais Cindy), qui, encore une fois, se demande si elle n'est pas folle.

« OK. D'abord, l'imbécile me frappe parce que je lui plais. Et maintenant, il me donne des noms d'oiseau parce que je lui plais ? Mais que fait un garçon quand il ne vous aime pas ? **Et comment serais-je capable de faire la différence ?** »

Ça ne démarre pas sous les meilleurs auspices, il faut bien l'admettre.

À partir de là, la méfiance, l'incertitude et la confusion s'installent – bien avant la puberté – et les deux sexes partent se réfugier chacun dans leur coin et passent les années suivantes dans une séparation relative. Durant les années de l'école élémentaire, chacun regarde l'autre, observe le moindre de ses mouvements.

Et, mon Dieu, les mouvements sont vraiment différents.

Nous vivons parmi elles, mais nous ne sommes pas elles. (Un peu comme Jane Goodall au milieu des gorilles.) Nous observons les relations qu'entretiennent nos parents, espérant glaner un petit quelque chose de la division sexuelle. (La plupart du temps, d'ailleurs, maman et papa sont un bel exemple de ce qu'il ne faut pas faire.) Nous regardons la télévision, et c'est une distorsion encore plus grande des relations entre les genres.

Mais quelque chose surgit.

Comme par magie, certaines choses commencent à devenir claires. On s'aperçoit que l'humour des garçons est différent de celui des filles. Nous commençons également à comprendre les quelques points de conversation possibles. Ou du moins les rudiments.

Il apparaît alors clairement que demander à une fille de parler d'elle et de ce qu'elle aime est une bonne entrée en matière. Autour de la sixième, on arrive à peu près à quelque chose. On parle aux filles. Et elles répondent !

Quand nous faisons des blagues, elles rient, et au bon moment ! Nous avons enfin fait nos premiers pas dans la compréhension du sexe faible.

Puis viennent les vacances d'été.

Et quand les filles entament la cinquième, après les vacances, elles ont de la poitrine. C'est exact, c'est la poitrine qui fait tout foirer.

Ce qui jusqu'alors n'était qu'une simple conversation avec une fille n'a dorénavant plus rien de simple. Ça n'est d'ailleurs même plus une conversation. « Salut, Lolorence ! Euh, Laurence ! Alors, c'était comment l'été à Sein-Jean-de-Luz ! »

Et quand la fille commence à parler, un véritable brouillard londonien vient assiéger notre cerveau.

Impossible de réfléchir. Lolos.

Impossible de parler. Lolos.

C'est quoi son nom déjà ? Lolos.

C'est quoi mon nom déjà ? Lolos.

J'aimerais pouvoir dire que c'est un retour au point de départ, mais, en fait, c'est bien pire que cela. Parce que les seins prennent toute la place, effacent toutes les données qu'on avait si difficilement acquises sur les femmes.

C'est comme si on n'avait jamais rien appris. Nous retournons à un degré de maturité inconnu dans notre comportement depuis bien longtemps.



À la cafétéria, on glousse en mangeant de la poitrine de porc. En chimie, on pouffe quand on demande à un copain de nous passer la pipette et on a du mal à retenir son rire quand la prof de français déclame du Rimbaud :

Le vent baise ses seins et déploie en corolle

Ses grands voiles bercés mollement par les eaux.

Et une brique de plus apportée à l'édifice de la folie.

Et comment l'en blâmer ? On gâche tout alors que l'on commençait à peine à communiquer. Finalement, elle se remet à pleurer. « Tu parles à mes seins ! » Son esprit commence la lente descente vers la folie. « Mais ce n'est pas de ma faute ! C'est la faute de tes seins ! » crions-nous à la fille qui vient de nous tourner le dos. (Le premier des nombreux dos auxquels nous serons amenés à parler dans les années à venir.) Mais nous insistons. Ce ne sont pas les hommes qui sont idiots. Ce sont les seins qui les rendent idiots.

Nous en savons quelque chose.

Évidemment, beaucoup de garçons arrivent à dépasser la « brume des lolos » et parviennent à avoir des relations saines et heureuses avec une femme.

Malheureusement, ils sont également très nombreux à devenir des gras du bide, assis sur le canapé et passant leur temps à admirer les seins qui défilent à la télé.

Il est aussi intéressant de noter que quelque chose de totalement inattendu se passe au moment où les garçons rencontrent les seins. C'est le moment de l'histoire où les hommes gay commencent à dépasser les hétéros dans leur connaissance de la chose féminine. Leur bienveillance à l'égard des femmes qui les rend si agréables commence alors à se révéler pour la bonne et simple raison qu'ils ne sont pas distraits par les seins. Ils peuvent de ce fait véritablement écouter ce que les femmes ont à dire. Ce qui est un énorme avantage pour les connaître.

Donc, pour résumer, les personnes qui auraient intérêt à cette connaissance ne l'acquièrent jamais. Et ceux qui la possèdent n'en ont pas besoin, voire s'en fichent.

La grande histoire idiots versus folles est pleine d'éléments ironiques de ce type.

Saleté de lolos !

Donc, dans les années qui suivent l'entrée en cinquième, les deux sexes sont à nouveau déconnectés pour un temps. Un temps assez long. C'est vrai, il y a les rendez-vous, les amourettes, les tripotages et ce genre de choses que l'on fait à l'arrière des voitures dans des positions impossibles. Mais en termes de compréhension mutuelle, les progrès sont mineurs. Le collège et le lycée sont une sorte de recul par rapport aux progrès que nous avons l'impression de faire durant la période PL (pré-lolos).

Les filles trouvent du réconfort auprès de leurs congénères constituées en petits groupes, dont l'activité principale est de médire sur la stupidité des garçons. Et les garçons s'enferment dans leur chambre et, en gros, se masturbent jusqu'à ce qu'ils quittent le lycée pour aller à la fac.

L'amourette de fac

La fac ouvre le grand chapitre suivant des relations entre les folles et les idiots. Parce que la fac est un moment où les deux sexes grandissent d'un coup. C'est là

que les garçons stupides obtiennent leur diplôme d'homme stupide, et que les filles s'épanouissent pour devenir complètement cinglées. Ce ciment de notre identité n'est pas aussi dramatique que cela pourrait sembler. Parce que, à la fac, on tombe amoureux pour de vrai, pour la première fois.

Et l'amour change tout.

L'amour, en tout cas cette chose qui nous tient éveillés jusque très tard dans la nuit, à fumer cigarette sur cigarette, boire de l'alcool, rongés par une obsession, à parler sans arrêt de nos sentiments, est un moment aussi important que celui de la découverte du sexe opposé sur un terrain de jeu bien des années plus tôt. Mais à présent, les enjeux sont plus importants. Parce que c'est d'amour qu'il s'agit.

Et l'amour change tout.

Les hommes restent idiots, c'est vrai. Mais à présent, nous sommes des idiots au service de l'amour. Et il n'y a rien de plus grand. Et si les femmes deviennent folles à cause de l'amour, qu'il en soit ainsi. Rien dans l'univers n'est plus important.

La question n'est plus de toucher les seins des filles ou de les cacher sous un large sweat-shirt.

Nous sommes maintenant stupides et folles à des degrés totalement différents.

Les leçons d'Elizabeth

J'étais assis dans la classe d'écriture créative, en première année, quand elle est entrée. Et plus rien n'a jamais été pareil. J'étais paralysé.

À ce jour, je ne sais toujours pas pourquoi je suis tombé amoureux si vite et si fort.

Ce n'était pas vraiment son aspect, ni non plus sa très forte personnalité, pas plus que la façon d'insister sur le fait qu'elle était de Philadelphie alors qu'elle venait en réalité du sud du New Jersey.

C'était peut-être son rire généreux, un ricanement incontrôlé qui semblait valider tout ce que j'avais espéré tout au long de ma vie.

Quoi qu'il en soit, une chose était sûre : c'était la femme de mes rêves.

Nous sommes vite devenus amis. De bons amis. Puis des amis qui déjeunent ensemble tous les midis à la cafétéria. Puis des amis qui parlent plusieurs fois par jour. Puis des amis qui frappent à la porte de la chambre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Et puis je lui ai dit que j'aimerais qu'on devienne plus qu'amis.

Et elle m'a répondu qu'amis, c'était bien.

Alors, j'ai dit que je voulais vraiment, vraiment qu'on devienne plus qu'amis.

Et elle m'a répondu qu'elle valorisait vraiment, vraiment notre amitié.

C'est alors qu'elle a commencé à me parler de Bob. Bob était son petit copain du lycée qui était à présent à la fac à San Francisco. Et elle semblait penser qu'il y avait encore quelque chose entre eux. Et moi je pensais qu'il n'y avait plus rien.

Ce n'était que la première des nombreuses erreurs d'interprétation de ma part. Pour moi, il était évident que quelque chose de spectaculaire, modifiant le cours de nos existences, était en train de se passer entre nous, quelque chose d'indéniable.

Elle a nié.

Je me suis donc attelé à lui prouver qu'elle était aussi amoureuse de moi que moi d'elle. Exactement. J'allais lui

prouver que ce qu'elle pensait ne pas être de l'amour en était bel et bien.

Je venais de passer un nouveau palier dans la stupidité.

Dès que j'en avais la possibilité, je mettais en avant le fait que j'étais un type fantastique et qu'elle était heureuse avec moi. Je ne manquais pas une occasion de lui rappeler comme elle était malheureuse avec qui n'était pas moi, et particulièrement un certain Bob.

J'ai commencé à l'irriter.

Et son irritation a commencé à m'irriter à mon tour.

Elle a fini par me lancer qu'elle en avait assez que j'essaie d'obtenir une relation sexuelle. Elle considérait que c'était trahir notre amitié. Je la décevais. Nous étions censés être amis. Alors, j'ai répondu : « **Les amis peuvent baiser ! les amis devraient baiser ! si tu ne peux pas baiser avec tes amis, alors, avec qui veux-tu baiser ?** »

Elle a fini par me dire que ce serait peut-être mieux si on ne se voyait pas pendant quelque temps.

Quelques semaines plus tard, je l'ai appelée au milieu de la nuit. Je transpirais. Je lui ai demandé si elle pensait que quelque chose pourrait se passer entre nous. Bien vu. Après avoir été rejeté pendant trois longs mois, je lui demandais de clarifier les sentiments qu'elle avait pour moi.

C'était une question assez bête quand on considère ce qui s'était passé dans les semaines précédentes. Mais j'ai persisté néanmoins.

« Est-ce qu'il se passera jamais quelque chose entre nous ?

— Non.

— Quand tu dis non, est-ce que, en réalité, tu veux dire oui ?

— Non.

— Non oui ou non non ? »

Elle a soupiré profondément et m'a lancé :

« Nous sommes des lignes parallèles.

— Quoin ?

— Nous sommes des lignes parallèles !

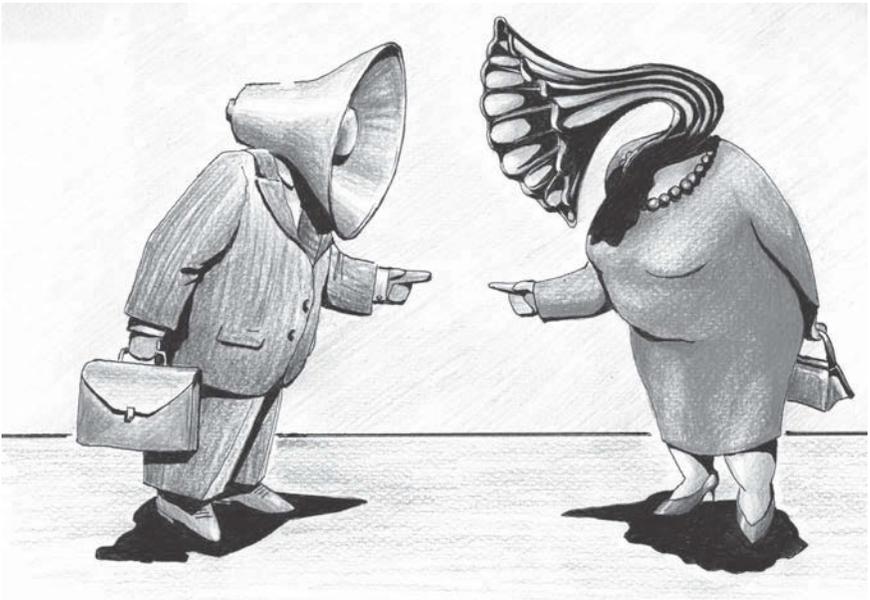
— Quoin ?

— Des parallèles ! Nous pouvons nous approcher de très près, mais on ne se touchera jamais. »

Aujourd'hui encore, j'ai l'impression qu'on me plante un compas dans l'œil quand je repense à ces mots. C'était la pire chose qu'on m'ait jamais dite à l'époque. J'étais jeune et amoureux. Et ça a fait un trou dans mon cœur si tendre.

Mais je suis heureux qu'elle m'ait dit ça.

Et qu'elle l'ait dit de cette façon si dure. Ça a littéralement dissipé le brouillard qui envahissait mon cerveau et m'empêchait de raisonner. J'ai fini par comprendre que, pendant tout ce temps, elle voulait vraiment que nous soyons amis. Après toutes ces années, ça paraît relativement simple.



Mais l'amour rend stupide à tous les coups. Et je suis un idiot de l'amour. Et il y a pire. Mais un idiot de l'amour reste un idiot.

Au final, ce qui rendait Elizabeth complètement folle est simplement le fait que je ne l'écoutais pas. Avec constance.

Ne pas écouter une femme, c'est planter le dernier clou, celui qui clôt son cercueil de folie.

Les hommes n'écoutent pas les femmes pour diverses raisons. La plupart du temps, c'est qu'ils n'en ont juste pas envie. C'est perturbant. Et ça demande beaucoup de concentration.

C'est comme écouter une langue étrangère. Qui a du temps à perdre ? Mais quand on n'écoute pas les femmes, elles commencent à nous faire moins confiance. Et, d'après vous, qu'est-ce que ça leur rappelle ? Le premier jour de cinquième, quand on a commencé à lorgner ostensiblement leur décolleté.

Eh oui. La stupidité à son nouveau stade provoque la même bonne vieille folie.



Une très brève histoire de la folle et de l'idiot

Récapitulons :

Nous les tapons au parc parce qu'elles nous plaisent bien.

Ensuite, nous nous moquons d'elles jusqu'à ce qu'elles pleurent. Puis nous scrutons leurs lolos à nous en faire mal aux yeux.

Enfin, nous ne les écoutons pas avec une constance admirable.

Qui ne deviendrait pas fou dans ces conditions ?

Alors, qu'est-ce que toute cette histoire nous apprend ? C'est simple : une fois pour toutes, c'est bien l'idiot qui est arrivé le premier.

Et tous les hommes de l'univers ont la responsabilité de combattre leur idiotie intérieure pour faire de cette planète un monde meilleur pour les femmes.

Mais, avant que toutes les femmes défilent sur toutes les avenues du monde avec des pancartes sur lesquelles est écrit : « LES IDIOTS ÉTAIENT LES PREMIERS », il faut bien se rappeler une chose : l'idiot peut être guéri. Mais la folle, généralement, l'est pour toujours. Les hommes peuvent devenir moins bêtes.

C'est un processus ardu, sans aucun doute, et qui requiert un apprentissage minutieux.

Mais ça reste malgré tout plus facile que de devenir moins folle. Et pourtant, c'est ce qu'une femme doit essayer de faire si elle veut construire la moitié du pont qui la sépare de son homme.

L'esprit d'une femme peut être si fragile que, même celles qui sont relativement stables peuvent devenir « défensivement folles ».

L'idée même de voir leur homme se comporter comme un idiot les rend folles avant même que l'homme en question ait eu le temps de faire quelque chose de stupide. Oui, elles deviennent préventivement folles. Le résultat de cela est le syndrome « Mon mec est infichu de faire quoi que ce soit correctement », et il conduit au désastre.

C'est compliqué, je sais. Mais je vous avais prévenu.

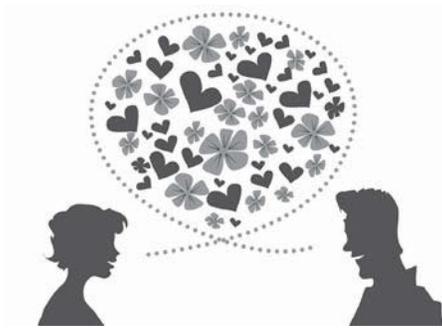
Pour sa première réponse, je suis certain que Jenny nous donnera un bel aperçu de la façon dont fonctionne réellement l'esprit féminin.

Les femmes sont folles & les hommes sont idiots

— La réponse de Jenny —

L'esprit féminin au travail

Et cette Elizabeth Machin, elle était comment ? Jolie ?



Chapitre 2

Admettre que l'on est idiot

*Pourquoi nous ne le faisons pas
Pourquoi nous en aurions bien besoin*

Voici la blague que je préfère :
Un type marche sur la plage et tombe sur une bouteille. Il l'ouvre, et un génie (masculin) en jaillit et dit au type qu'il lui accorde un souhait. (Le type aurait préféré UNE génie, mais bon, on ne va pas cracher sur un souhait.) Alors, le type réfléchit un instant et dit : « J'adore Hawaï, mais j'ai peur de l'avion. Je veux que tu me construises une autoroute jusqu'à Hawaï. » Le génie hoche la tête d'un air réprobateur : « Tu es sérieux ? Une autoroute ? Jusqu'à Hawaï ? Mais ça va faire des milliers de kilomètres d'asphalte, sans compter la main-d'œuvre colossale que ça va nécessiter. C'est un vœu vraiment compliqué à accomplir. Tu es sûr que tu n'as pas un autre souhait ? » Le type réfléchit encore un peu et dit : « Ah oui, il y a bien une chose. Je ne comprends rien aux femmes. Est-ce que tu peux m'aider à comprendre les femmes ? »

Alors, le génie, sans même réfléchir, lui répond : « Tu la veux à quatre ou à six voies, ton autoroute ? »

Est-ce que vous vous rappelez le moment le plus drôle du film *Tootsie* ? (Ce qui n'est pas peu dire vu que le film est vraiment drôle de bout en bout.) Même si vous avez oublié ce classique, il y a une scène que vous ne pouvez pas avoir oubliée. C'est, après que Jessica Lange a révélé à Dorothy Michaels (Dustin Hoffman habillé en robe) ce qu'elle attend vraiment d'un homme. Elle voudrait qu'un homme un jour arrête de jouer et vienne lui dire franchement : « Écoute, j'aurais pu te raconter des trucs, te faire du gringue, mais la vérité, c'est que je te trouve foutrement attirante et que j'ai une envie furieuse de faire l'amour avec toi. » Plus tard, Dustin Hoffman, dans son personnage masculin de Michael Dorsey, rencontre Jessica Lange dans une soirée. Il va la voir et lui dit exactement ce qu'elle espérait entendre, du moins quand elle parlait à son amie Dorothy (Michael Dorsey/Hoffman déguisé en femme). Et elle lui balance son verre à la figure.

Personne ne peut leurrer une femme.

Pas même elle.

Dieu a créé l'homme et lui a dit ensuite : « Et maintenant, voici quelque chose de vraiment déroutant... » Même les génies des bouteilles sont perdus. Les femmes nous tiennent éveillés toute la nuit, à faire les cent pas, et le matin, quand nous pensons avoir quelques éléments d'explication, que nous nous imaginons avoir cerné au moins l'une d'entre elles, elle nous embrouille l'esprit avant même que l'on ait eu le temps de mettre la deuxième jambe dans le pantalon.

Et pourtant, les hommes refusent d'admettre qu'ils sont perdus face aux femmes. Moi-même, j'ai longtemps été réticent à admettre que je n'y comprenais rien. Je pensais que réussir dans d'autres compartiments de la vie me

permettrait d'obtenir un succès dans cette zone de compétence. Je pensais qu'être doué pour la logique et le raisonnement pourrait m'aider. Mais maintenant je ne suis sûr que d'une chose : le plus idiot des hommes est celui qui est persuadé de comprendre les femmes.

Cela ne signifie pas qu'il ne faut pas essayer.

Mais il faut bien reconnaître l'énormité du défi : tâcher de comprendre l'incompréhensible. C'est un peu comme se faire une image de l'infini. Cependant, l'humilité est notre alliée dans ce périple. Plus nous nous approchons du cœur de l'esprit d'une femme, plus nous réalisons que nous ne savons absolument rien. Et c'est un bon début.



Un homme doit connaître ses limites.

Dirty Harry Callahan, Magnum Force

Personne mieux qu'un vrai mec comme l'inspecteur Harry ne sait à quel point il lui faut admettre la faiblesse et la fragilité humaines. Pourtant, un homme jurera ses grands dieux qu'il n'a pas besoin de vérifier le GPS de sa voiture, bien qu'il ait insisté pour l'avoir en option. (Moi.) Ou encore qu'il a besoin de parler de quelque chose qui le tracasse vraiment après avoir mis des coups répétés dans la commode. (Encore moi.) Ou bien qu'il n'a aucunement besoin de modifier son comportement au sein du couple bien qu'il soit archi-évident que son attitude ne marche pas. (Devinez qui ?)

Mais les faits sont là : si vous êtes un homme, vous êtes stupide avec les femmes. Mais voici la bonne nouvelle :

nous ne sommes pas stupides pour tout. Quand il s'agit de savoir des choses, on est aussi malins qu'une encyclopédie. Mais, malheureusement, la moitié de notre vie est consacrée à dealer avec des femmes. Donc, au moins la moitié du temps nous sommes de complets imbéciles.

Un homme doit connaître ses limites.

Voici la raison pour laquelle j'ai passé ma stupide vingtaine et ma non moins stupide trentaine à ne pas admettre que j'étais stupide avec les femmes : parce que je pensais que cela signifiait que j'étais stupide sur la question du sexe. Et personne ne veut être stupide sur la question du sexe. Alors, j'ai simplement écarté toute pensée concernant ma stupidité avec les femmes. Mais les années les plus sombres de mon mariage, alors que « l'intimité » commençait à s'effiloche, puis à complètement disparaître, j'ai eu peur d'être un idiot qui ne comprend rien au sexe. Puis j'ai divorcé. Et quand j'ai commencé à coucher avec d'autres femmes, je me suis rendu compte que ça n'était pas si compliqué. Que c'était même assez simple. Pas besoin d'avoir fait polytechnique pour comprendre ça. Je ne suis pas un idiot du sexe ! Je pensais avoir tout compris : mon ex-femme était folle et moi je n'étais pas spécialement stupide avec les femmes !

Et pourtant, j'ai continué à rendre dingues ou frustrées des femmes de tous horizons.

Dans mes nouvelles relations, je continuais à avoir les mêmes problèmes de stupidité que pendant mon mariage. Alors, j'ai pensé : « Une minute. Quelle est la constante ? » Si on regarde ça avec une logique mathématique, dans ces nouvelles relations, il y a 50 % d'inchangé. C'est moi. C'est toujours moi. Je dois bien être idiot d'une façon ou d'une autre. Et si ça n'est pas lié au sexe, alors qu'est-ce que c'est ? Après plusieurs relations avortées, j'ai dû me rendre à l'évidence : j'étais idiot avec les femmes en général, l'autre constante dans mes relations.

(Bien entendu, 50 % d'une relation est constitué par la folle. Mais nous n'y pouvons rien pour l'instant. Les hommes doivent commencer par eux-mêmes. L'un des thèmes récurrents de ce livre est le suivant : occupe-toi de l'idiot, la folle s'occupera d'elle-même.)

L'autre raison pour laquelle nous avons du mal à admettre que nous sommes stupides avec les femmes, c'est qu'elles passent leur temps à le répéter. À leurs amies, à leurs mères, à nous. Et ça n'est pas très agréable.

C'est même un peu humiliant, soyons honnêtes. Du coup, souvent, on ne cherche pas à voir la vérité qui se cache dans cette affirmation et on répond violemment avec des accusations du genre « Saloperie de cinglée » – qui marche toujours très bien – ou alors on ne répond rien du tout.

Et aucune des deux attitudes ne prouve en aucune manière que nous ne sommes pas ce qu'elles nous accusent d'être. Mais, franchement, m'apercevoir que j'étais complètement obtus est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée. Ça a été pour moi un grand soulagement. Enfin, je pouvais mettre un nom sur ce que j'avais. Un diagnostic qui signifiait quelque chose : je suis un idiot !

Malheureusement, ce n'est pas une excuse recevable, semble-t-il.

Un homme doit connaître ses limites.

Il y a quelques années, j'ai compris une chose importante qui contribue à notre répugnance à admettre que nous sommes idiots. Un acteur, évidemment, m'a fait entrevoir à quel point nous ne nous voyons pas tels que nous sommes. J'avais pitché un pilote pour une série télé que j'avais proposée à la chaîne CBS. Ils étaient si enthousiastes qu'ils ont accepté de produire 13 épisodes avant même que j'en écrive le script. L'histoire était celle d'un homme à femmes qui recevait enfin ce qu'il mérite. (Les producteurs hollywoodiens aiment les personnages qui reçoivent

ce qu'ils méritent, autant qu'ils aiment les « poissons hors de l'eau », et cette série possédait les deux éléments !) Avec déjà un divorce derrière lui, ce personnage principal à l'humour grinçant passait difficilement le cap de la trentaine. Accablé par des problèmes professionnels, il se voit obligé de reprendre l'entreprise de sa mère défunte : une société qui organise des mariages. Il me semblait que l'organisation de mariages serait le décor le plus drôle et le plus efficace. Entouré de femmes – et de mariées, les plus folles de toutes les folles –, il serait obligé d'apprendre. Apprendre notamment à écouter vraiment les femmes tout en apprenant également des choses sur les différents types de soie.

La chaîne de télé était aussi enthousiaste à la lecture du script qu'elle l'avait été pour le pitch. À présent, il suffisait de trouver les acteurs. Qui n'aimerait pas jouer le rôle de ce bad boy, homme à femmes qui récolte ce qu'il mérite et qui apprend peu à peu à vraiment aimer les femmes ?

Le rôle principal avait largement de quoi mettre un acteur en valeur. Les directeurs de casting et la chaîne ont commencé à faire des listes de candidats potentiels. Nous nous demandions quelle star du grand écran viendrait jouer ce rôle sur petit écran, ce rôle irrésistible. Qui pourrait résister à l'attrait d'un tel rôle ?

Réponse : tout le monde.

Aucun acteur à Hollywood n'a voulu prendre le rôle. Oublions les stars du cinéma. Même le type qui ramasse les crottes au zoo de L. A. ne voulait pas du rôle. Cela a été très douloureux pour moi de voir qu'aucun acteur, quelle que soit sa réputation, n'accepte de prendre ce rôle, dont je me sentais si proche et dont j'étais si fier.

Il a fallu que j'aie un rendez-vous un jour avec une star du petit écran pour que je comprenne clairement quel était le problème. Le rendez-vous se déroulait bien. Nous parlions en toute franchise et riions de bon cœur.

De plus, l'acteur était beau et charismatique. J'étais impressionné par sa façon de s'exprimer et par son humour. À un moment de la conversation, il m'a dit : « Je sais que faire l'amour avec quelqu'un qu'on aime, c'est plus agréable. » Il a fait une pause, puis il a ajouté : « Mais pas tant que ça. » Il était parfait. Il était le personnage que j'avais en tête. Et après avoir passé des années à jouer dans une série destinée aux enfants, il cherchait un rôle adulte et romantique qui ferait oublier son rôle précédent. Il m'a donc assuré qu'il lirait le script et qu'il m'en donnerait des nouvelles.

À sa décharge, il m'a bien contacté. J'ai eu de nombreux scripts rejetés par des acteurs à Hollywood. C'est la routine. (Tout le monde se fait rejeter par tout le monde à Hollywood ; c'est sans doute pour ça que nous avons tous une telle estime de nous-mêmes.) Mais cet acteur a été le seul à m'appeler pour me dire pourquoi il refusait le rôle. A posteriori, je crois qu'il voulait vraiment que je comprenne quelque chose. Il a commencé par me dire que le script était très drôle et il a même cité quelques-unes de ses répliques préférées, mais il a ajouté que ce qui le troublait, c'était que le personnage était totalement idiot dans son rapport avec les femmes. Il m'a expliqué que les acteurs, à partir d'un certain âge, et surtout quand ils sont très en vue, n'ont aucune envie de jouer un personnage qui est bête avec les femmes. Il a dit : « Ce n'est pas comme ça que devrait être le personnage principal. Éventuellement un personnage secondaire. Le meilleur ami peut être nul avec les femmes. » Il a continué en me disant que personne ne croirait à un type aussi nul avec les femmes, tout particulièrement si c'était lui qui jouait le rôle et il m'a donné pour preuve le fait qu'il était marié à une belle et plantureuse mannequin/comédienne.

Dont acte.

Enfin, s'il en avait su autant qu'il disait sur les femmes, peut-être serait-il encore marié.

Cependant, il a marqué un point sur une chose. La façon dont nous nous percevons : nous sommes tous le personnage principal de notre vie. Ce qui est une bonne chose. Qui donc voudrait jouer les seconds rôles ? Nous sommes George Clooney. Et on ne peut pas être nul avec les femmes puisque nous en avons une.

En fait, nous ne sommes jamais idiots quand il s'agit d'essayer de séduire une fille.

Nous agissons comme des idiots une fois que nous l'avons.

C'est la partie la plus dure. C'est là que nous arrêtons d'être le personnage principal de notre vie, que nous devenons de purs imbéciles et que nous devrions nous mettre à genoux et admettre devant Dieu et les femmes avec lesquelles nous vivons que, oh oui, nous sommes totalement paumés.

Pourquoi je continue à citer Clint

Un homme doit connaître ses limites - s'il veut essayer de les dépasser un jour.

Vous ne sortirez jamais de la prison dans laquelle vous vous trouvez si vous ne pouvez pas voir les barreaux. Comme disent les alcooliques anonymes, le premier pas est d'admettre que vous avez un problème. Faire le premier pas, c'est commencer à apprendre quelque chose. Et si vous apprenez quelque chose, devinez quoi ? Vous n'êtes plus aussi stupide qu'avant. Vous êtes toujours stupide, soyons clairs, mais moins.

Et pourquoi être moins stupide est-il important ?

Les équations stupide/folle

Tout se résume à trois équations :

1) Femme normale + homme stupide = femme folle

Pourtant :

2) Femme normale + homme intelligent = femme normale

Pourtant :

3) Femme folle + homme intelligent = femme folle

Ce que cela signifie : si un homme peut réduire son niveau d'idiotie au sein d'une relation, cela entraînera mécaniquement une baisse du niveau de folie de la femme.

Un homme capable de baisser son niveau d'idiotie de, disons, 30 % devrait pouvoir compter sur une réduction du même ordre de la folie de sa partenaire. Si cela n'arrive pas, vous pouvez considérer que votre compagne est cintrée et qu'il n'y a rien à faire.

Mais nous avons besoin de réduire notre degré de stupidité pour en avoir le cœur net.

Si un homme cesse d'être stupide, mais que sa partenaire reste folle, et que, pourtant, elle tient à ce que la relation fonctionne, que lui reste-t-il à faire ? Eh oui !

Admettre qu'elle est folle. La plupart des hommes ne croient pas qu'ils verront un jour leur femme admettre qu'elle est totalement dingue. Mais si vous arrivez à maintenir le principe simple : occupez-vous de l'idiot et laissez la folle s'occuper d'elle-même, ce jour viendra peut-être plus tôt que vous ne l'imaginez.

La réponse de Jenny

L'astérisque *

Regardez-le, avec son petit sourire. Il est là comme un chien qui viendrait de déposer un nonosse à mes pieds. Je ne réagis pas. Je reste là, mes deux mains sur les hanches, l'air sceptique. Il halète un peu, puis me pousse le bras avec le museau comme pour dire : « Allez, vas-y, c'est ton tour, dis-le. » Mais tout à coup, j'ai l'impression d'être méfiante, voire entêtée.

« Qu'est-ce que tu veux savoir exactement ? »

Je le sais. Il le sait. Mais là, il a envie d'entrer dans la danse avec moi.

« Eh bien, j'ai juste mis ma dignité de côté, je me suis mis à nu et j'ai raconté que les hommes, moi inclus, sont des idiots quand il s'agit de leurs relations avec les femmes. Maintenant, c'est à ton tour de le dire.

— Bien. Les hommes, toi inclus, sont de parfaits idiots quand il s'agit de leurs relations avec les femmes. »

Un sourire diabolique sur le visage, j'ai cendré un cigare imaginaire et je lui ai dit : « Beurk, beurk, beurk. » Ça ne l'a pas amusé ; alors, je me suis rapidement excusée. « Je suis désolée. C'est juste que je ne vois pas ce que tu attends de moi.

— Je voudrais que tu admettes que les femmes, toi incluse, sont folles. Allez, tu sais bien qu'il faut que ça aille dans les deux sens ! Il faut être deux pour danser le tango. Ça... » Il s'est un peu perdu à essayer de trouver d'autres comparaisons.

« Il faut être deux pour un meurtre/suicide ? » je lui ai dit.

Il a froncé les sourcils. « OK, où est le problème ? »

Il n'est pas aussi stupide qu'il le pense. Oui, il a raison. J'ai un vrai problème. Sur mes vingt et un ans d'expérience avec les hommes, beaucoup sont passés et, bien que je sois maintenant engagée dans une relation heureuse, elle reste encore relativement récente. Cependant, j'ai des amies qui m'entourent depuis toujours et qui comptent vraiment pour moi. Du coup, je ne sais pas si je peux embarquer toutes les femmes avec moi dans une simple affirmation.



« Tu – il hésite, choisit bien ses mots – dramatises. Tu n'embarques personne nulle part. Je veux simplement que tu admettes la vérité. C'est toi qui as affirmé ça au départ. Tu te renies ?

— Non, non, je ne me renie pas. C'est juste que la partie folie n'est pas aussi simple que la partie stupidité. La stupidité est simple par nature.

— Tu rends ça trop compliqué. Tout ce que tu as à faire, c'est admettre que vous êtes un peu folles avec les hommes. C'est tout.

— Je ne crois pas que je complique les choses, je crois que les choses sont compliquées. Je n'y peux rien, j'ai des sentiments mêlés sur ce sujet. J'ai envie de démêler tout ça avant de parler à tort et à travers. C'est tout.

— Ça ne touche tes émotions que si tu veux que ça touche tes émotions », a-t-il répondu, comme s'il croyait réellement qu'on pouvait se dégager de ses affects aussi simplement.

Voilà, il avait réussi à m'agacer. Je parlais à travers les dents serrées. « Je ne suis pour rien dans mes affects. Je ne rends pas les choses compliquées. Ce n'est pas quelque chose que je peux contrôler. Mes émotions ne sont pas

livrées avec un bouton on/off. » J'ai alors vu très clairement ce qu'il pensait : si seulement, si seulement ses émotions avaient été livrées avec un bouton on/off.

Et soudain, il a percuté. « Attends une minute. Tu crois que ton incapacité à contrôler tes émotions est ce qui te rend folle ? »

C'était la chose la plus stupide à dire sur le moment. « Excuse-moi, je ne suis pas inapte à contrôler mes... » Et je me suis arrêtée de parler. Peut-être avait-il mis le doigt sur quelque chose. C'était peut-être ça. Chaque fois qu'une fille atteint le point de non-retour de la folie, c'est généralement lié à quelque chose dont l'origine est émotionnelle. Peut-être les femmes sont-elles comme ces sucettes avec un cœur en chewing-gum. Peut-être qu'il faut croquer dans un enrobage de folie pour atteindre le cœur moelleux des émotions. Peut-être la folie est-elle une armure, quelque chose qui nous sert à protéger nos émotions. Si nous laissons nos émotions à l'air libre, il y aurait des centaines de types débiles pour les brusquer. Nous avons besoin de cet enrobage de folie !

J'ai pris une longue inspiration et je me suis sentie mieux. J'étais prête :

« D'accord. Je suis une folle. Les femmes sont folles. Astérisque.

— Quoi ?

— Je veux bien te suivre là-dessus, mais j'ai besoin d'un astérisque pour expliquer.

— Pour qui tu te prends ? Hors de question que tu aies droit à un astérisque.

— Regarde plutôt*.

— Non, c'est injuste. Je n'en ai pas, moi, d'astérisque.

— Nous ne sommes pas en train de négocier. Je suis simplement disposée à admettre que je suis folle, mais avec astérisque. Parce que je ne suis pas folle tout court. Je suis

folle avec un astérisque qui renvoie au bas de la page et explique que je suis folle, mais qui le justifie sur le plan émotionnel. En fait, j'ai besoin de deux astérisques. Un pour moi et un pour l'affirmation qui engage tout le genre féminin.

— Non. Tu deviens ridicule à la fin.

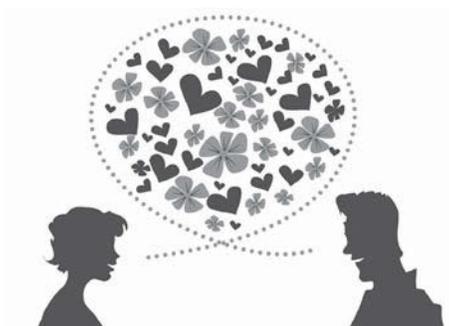
— Non ? Tu ne peux pas me refuser un astérisque. Nous sommes dans un pays libre, je te rappelle. Non, mais, c'est un monde ! C'est quoi ton problème. Je n'ai pas besoin de ta permission pour en mettre un, ou trois si ça me chante***.

— Maintenant, tu en veux trois ?

— J'en veux autant que ça me plaira. J'en veux quatre maintenant**** ! »

Il m'a alors regardée d'une façon qui montrait clairement qu'il pensait que j'étais folle, mais je m'en fichais, parce que je savais que j'étais dans mon bon droit. Je veux dire, comment peut-on être aussi sensible à une simple question de ponctuation.

Les garçons sont idiots¹.



Chapitre 3

Dans un esprit stupide

*Est-ce la réponse qui est idiote ?
Ou la question qui est folle ?*

Notre stupidité suit un parcours défini.
(Contrairement à la folie qui n'a, elle, aucune règle précise.)

Notre stupidité n'est pas hasardeuse, elle suit un schéma. Elle est profondément ancrée en nous. Comme toujours chez les hommes, elle suit une certaine logique. C'est du moins ce que nous persistons à penser envers et contre tous. Nous avons une confiance aveugle dans les faits et nous considérons que la vérité nous rendra libres. Ce que nous disons aux femmes a un sens pour nous.

Et pour d'autres gens comme nous. Ça ne semble pas stupide aux autres hommes. En fait, quand nous disons quelque chose de stupide, ça nous paraît totalement sensé avant que nous le disions. Ça nous paraît même sensé pendant que nous sommes en train de le dire. C'est seulement quand la grenade nous revient en pleine figure et qu'il nous faut remettre la goupille que la stupidité commence à se faire jour en nous.

Quand une femme nous pose une question, comment se fait-il que nous donnions pile la pire réponse, pile au pire moment, ce qui a pour effet de provoquer chez notre interlocutrice la question purement rhétorique suivante : « Mais il est déééébile ou quoi ? » (Elle sait très bien comment le mot se prononce ; elle n'utilise le « ééé » que pour ajouter de l'emphase.) Puis, plus tard dans la journée, obsédée par la réponse absurde de son homme, elle demande, exaspérée : « Mais qu'est-ce que tu avais dans la tête ? »

Voilà ce que nous avons dans la tête : c'était une question complètement folle.

En effet, le principal responsable des réponses idiotes données par les hommes sont les questions complètement cinglées que posent les femmes. Non seulement elles sont illogiques et absurdes, ces questions, mais en plus elles requièrent généralement de sonder l'esprit de la personne qui les pose pour donner la bonne réponse (la réponse attendue). Or, nous ne sommes pas télépathes.

Jenny Lee a un talent tout particulier pour poser ce que j'appelle des questions « irrépondables ». Ces questions auxquelles nous sommes tenus de répondre, mais pour lesquelles aucune réponse ne sera satisfaisante. Et si d'aventure je tente malgré tout une réponse, cela peut être très dangereux pour ma santé. La question à double tranchant est l'apanage de la folle. Un jour, avant que je lui présente mes parents, Jenny m'a demandé : « Si tes parents ne m'aiment pas, tu me le diras ? »

Rien que d'y repenser, j'ai mal à la tête. J'ai prié pour qu'elle me guide.

« Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

— Je veux la vérité.

— Alors, je te la dirai.

— Sauf si la vérité est moche.

— Alors, je te mentirai.

- Mais tu ne peux pas me mentir.
- Alors, je ne te dirai rien.
- Mais si tu ne me dis rien, je saurai alors que c'est moche.
- Alors, je te dirai que c'est bon, quoi qu'il en soit.
- Mais alors tu me mentirais. Je t'ai dit que je ne veux pas que tu me mentes.
- Il y a un couteau pas loin ?
- Pourquoi ?
- J'aimerais me le planter dans l'œil. »

Ce qui suit est une série de questions barjos qui m'ont été posées au cours des années, et les conversations qui ont suivi, comment elles se sont déroulées, et comment elles auraient dû se dérouler dans un monde meilleur.

Mais n'allez pas vous imaginer que c'est Jenny qui les a toutes posées. Elle n'est pas plus folle que la moyenne des femmes.

Mais pour ceux que ça intéresse, elle est tout de même responsable de la n° 204, la 678, la 1, la 798 et la 4009.



Question barjo n° 204 :

“ Si nous avons une aventure,
devons-nous nous le dire ? ”

“ Tu veux dire un truc du genre Koh-Lanta ? ”
j'ai demandé plein d'espoir.

Jamais rien de bon ne sort de cette question. Je finis toujours par affirmer qu'il ne faut rien dire.

« Mais il faudrait que tu me le dises.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'en apercevrais de toute façon.

— Et en quoi le fait de précipiter cette révélation serait un avantage ?

— Parce que, si je le découvre et que tu ne m'as rien dit, alors je saurai que ça avait de l'importance. Et si ça avait de l'importance, impossible de pardonner.

— Mais si je te le disais, et même si ça n'avait aucune importance, il y a de fortes chances pour que tu m'assassines pendant mon sommeil.

— Il faudra que tu prennes le risque.

— Et si je te le dis juste après que tu t'en seras aperçue ?

— Trop tard.

— M'en doutais. »

Les années passent, et la question revient toujours. Le pire, c'est que, même si vous êtes certain d'avoir été malin et d'avoir parfaitement répondu, eh bien, en fait, non.



Question barjo no 678 : " Si je mourrais, combien de temps me pleurerai-tu avant de passer à autre chose ? "

" **Toute ma vie, mon amour.** Je ne pourrais pas continuer. Impossible de passer à autre chose après avoir vécu avec toi. »

Ça sonne bien, n'est-ce pas ? Eh bien, vous avez tout faux.

« Alors, j'aurai ruiné ta vie pour toujours ? Être avec moi est si triste que tu abandonnes toute idée de relation pour toujours ?

— Non, non, je serais juste dévasté.

— Mais il faut que tu continues à vivre.

— Oui, tu as raison, il faudra bien que je continue à vivre...

— OK, OK, tu viens juste de m'enterrer et tu commences à sortir avec d'autres filles.

— Je ne sors pas avec d'autres filles, je vis.

— Non, sérieusement, je voudrais que tu passes à autre chose. Mais étant donné que je suis l'amour de ta vie, combien de temps ?

— Prostituées au bout de six mois, sortir avec des filles, un an.

— Six mois après ma mort, tu irais voir les prostituées ?

— Je serai en deuil. Ça fait partie du processus de deuil.

— C'est comme ça que tu honores ma mémoire ? Avec des prostituées ?

— Si ça peut te consoler, j'espère vraiment partir le premier. Tout de suite si possible. »



Question barjo n° 463 : " Est-ce que tu trouves ma sœur attirante ? "

Là, nous sommes en terrain miné. On m'a posé cette question dans deux situations différentes. La première fois, la sœur était à croquer, la deuxième fois, elle ressemblait à Babe, le cochon qui parle.

Et pour avoir la bonne réponse à cette question, il faut prendre en compte ce qu'elle ressent pour sa sœur. (Ce qui signifie qu'il faut que vous sachiez ce qu'elle ressent pour sa sœur.)

Réponse à sœur-canon-dont-elle-est-jalouse : « Elle est pas mal, je crois. Je veux dire, elle n'est pas mon genre. Sérieusement, c'est toi la plus jolie de la famille, de loin. » Attention, si vous donnez cette réponse pour une sœur pas

jolie, vous êtes bon pour planter la tente dans le parc à côté de la maison.

Réponse à sœur-moche-dont-elle-a-pitié : « Oh oui, elle est très attirante ! Vraiment, vraiment mignonne. Surtout quand tu commences à la connaître. »

Malheur à l'homme qui se mélange les pinceaux dans les réponses.

La complexité des réponses à apporter n'est pas sans effet sur l'esprit masculin. Il y a un prix à payer. Nos cerveaux ne sont pas faits pour ces renversements ou ces virages en épingle à cheveux.

Ce n'est pas tant que nous sommes idiots, c'est que, vraiment, un homme doit être un pur génie pour répondre correctement à ces questions.



Question barjo n° 93 :

" Laquelle de mes amies trouves-tu la plus attirante ? "

Répondre à cette question requiert une gymnastique intellectuelle intense. L'homme doit d'abord jauger son véritable degré d'attraction pour ses amies, puis prendre en compte ce qu'elle pense de la capacité d'attraction de ses amies.

Après avoir déterminé l'amie dont elle pense qu'elle est la plus attirante à vos yeux, il vous faut l'éliminer en faveur de l'amie dont elle pense qu'elle est la moins attirante pour vous.

Ce n'est que dans ce cas que vous obtiendrez une réponse agréable du type : « Tu as raison, Marlene a vraiment un

joli visage. » Si l'homme fait l'erreur de dire qu'il trouve attirante l'amie la plus canon, il sera accusé non seulement d'être un idiot, mais un idiot banal, sans imagination. « Tout le monde trouve Amy attirante, avec sa poitrine ! Tu es tellement prévisible ! Pas une once d'originalité. »

Quand j'étais gamin, il n'y avait pas de fille plus canon sur terre que Farrah Fawcett. Si vous aviez 12 ou 13 ans à l'époque, vous aviez forcément au-dessus de votre lit le poster qui la représente à genoux, sur une plage, dans un maillot de bain rouge, tétons saillants.

Sa magnifique chevelure sauvage tombant sur ses épaules, elle vous souriait de toutes ses dents extrablanches pendant que vous vous masturbiez. Il était communément admis chez les filles de 12 ans à l'époque que « Farrah ne ressemblerait à rien sans ses cheveux et ses dents ». Ce à quoi nous rétorquions généralement : « Qui peut être beau sans cheveux et sans dents ? »

A posteriori, je m'aperçois que nous étions là dans les prémisses du schéma affirmation cinglée/réponse idiote. Mais, en grandissant et en mûrissant, j'ai réalisé deux choses : premièrement, si on l'avait fermée et on avait acquiescé d'un air compatissant, nous aurions pu apporter du réconfort à toutes ces filles exaspérées par notre adoration pour « l'ange Farrah ». Deuxièmement, même sans dents et sans cheveux, Farrah Fawcett aurait été canon.

Cela dit, il y a des questions que les femmes posent tout le temps et auxquelles les hommes devraient être maintenant habitués. Ils devraient être capables de s'en sortir adroitement. Oui, ladies and gentlemen, je parle de cette question :





Question barjo numero uno :

" Est-ce que tu me trouves grosse ? "

Pourquoi la question est-elle barjo ? Vous êtes grosse ou vous ne l'êtes pas. Quoi qu'il en soit, vous le savez parfaitement.

Même le plus nul des jeunes mariés sait que la réponse à cette question éternelle est toujours non. Toujours. Aucune exception. On ne dit jamais à une femme qu'elle est grosse. Vous ne sous-entendez jamais qu'une femme est grosse. Vous ne restez pas à côté d'un homme qui dit qu'une autre femme est grosse. Je suis au café en train d'écrire ces mots et une femme qui devrait faire attention demande à essayer leur beignet au chocolat à l'ancienne. Mais est-ce que je dois dire quelque chose ? Bien sûr que non. Et si j'étais marié à cette femme, je lui aurais suggéré de prendre un beignet, même si elle n'en voulait pas vraiment, afin de lui faire comprendre indirectement qu'elle n'est pas grosse. Eh oui, vous qui suivez à la maison, vous avez raison, c'est complètement dingue.

Donc, répondre à cette question devrait être d'une simplicité effarante. Et pourtant, quelque part, très, très loin de chez moi, quand sa femme a demandé à un type lambda s'il avait remarqué qu'elle avait pris quelques kilos, le type aurait dû comprendre qu'elle voulait autant une réponse honnête que lui s'il lui avait demandé si elle avait couché avec un homme meilleur que lui au lit.

La bonne réponse : « Non, mon amour, tu es exactement comme d'habitude, merveilleusement belle. » Mais il n'a pas répondu ça. Pour une raison inconnue, il a pensé que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une femme voulait une réponse honnête à cette question.

La réponse stupide : « Chérie, si tu ne te sens pas bien comme ça, tu peux y faire quelque chose. »

Yep, c'est ça qu'il a dit.

Et voilà ce qu'il pensait réellement : peut-être a-t-elle vraiment pris quelques kilos. Elle est encore superbe, mais ne peut-on pas toujours faire mieux ? Et puis, si elle est perturbée par son poids, elle devrait faire quelque chose. Et si je confirme ce qu'elle sait déjà, ça la poussera peut-être à reprendre ses cours de Pilates qu'elle a laissés tomber. Et ce n'est pas que je ne l'aime pas telle qu'elle est, mais ne serait-ce pas idéal si elle se sentait mieux dans son corps ? Elle serait alors mieux dans sa tête et en plus aurait un joli petit cul. C'est du gagnant-gagnant.

Non, non, non.

C'est du perdant-perdant.

Et il a perdu-perdu.

Ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que, si on est encore capable de foirer la vieille question « Est-ce que tu me trouves grosse ? » – pourtant une erreur de débutant – que peut-on espérer face à des questions plus nuancées, moins folles ?





Question barjo n° 798 :

" Tu préfères vraiment regarder le foot que de passer du temps avec moi ? "

Réponse stupide : « C'est quoi ton problème avec le foot ? »

Ce qu'il pense : « Comment peut-elle se comparer à la passe magique d'un grand attaquant ? La ligue 1 est une institution. Elle, c'est une femme. D'accord, c'est ma femme, mais c'est aussi mon championnat. On compare ce qui n'est pas comparable. C'est comme si elle me demandait, je ne sais pas..., si je préférerais MacDonald's ou elle. (Et, bien entendu, la comparaison mènera invariablement à la réaction suivante : « Bien, tu préfères MacDonald's ? Pourquoi tu n'irais pas dormir avec un Big Mac ? »)

La bonne réponse : « Le foot n'est qu'un jeu, mon amour. Toi, tu es l'amour de ma vie. Tu veux que j'arrache le câble de la télé, là, maintenant ? Parce que je l'arrache, je te jure. Et j'explose la télé avant de t'emmener en pique-nique. »

Une fois ces mots prononcés, vous endiguez sa folie, elle fera marche arrière. Vous pourrez retourner à votre foot au bout de quelques minutes. Dans le pire des cas, elle jettera un œil à la météo pour préparer le pique-nique.



Question barjo n° 389 :

" Tu penses que c'est moi qui
ai raison, ou bien ta mère ? "

La bonne réponse : « Toi, mon amour, toi, bien sûr. »

La réponse stupide : « D'accord, étudions ça rationnellement. Maman a raison sur un point... »

Oh !... Ce bruit-là, c'était bien une assiette qui s'écrase sur votre tête, non ?

À quoi pensait-il : « C'est ma maman ! Elle me fait des biscuits en forme d'avion ! »

Qu'aurait-il dû penser : « Je vis avec toi, ma mère habite le Connecticut. »

La question des bonbons

Jenny est venue en visite avec moi chez mes parents. Elle les rencontrait pour la première fois. Elle n'a aucune raison de s'inquiéter de ce qu'ils pensent d'elle : ils l'ont adorée dès cette première rencontre. Malgré tout, aller sur le lieu de formation d'un idiot est toujours stressant pour n'importe quelle femme.

Pour ajouter au stress, mes parents avaient invité quelques membres de la famille pour la rencontrer. À un moment donné, j'étais en train de parler avec le mari de ma cousine et je me suis aperçu que Jenny discutait, assise, seule, sur un confident, avec mon ami Sherman. Tout de suite, j'ai pensé :

« Ma poupée, sur un confident, sans son confident ? » Alors, je me suis levé, j'ai traversé la pièce et je me suis assis à côté d'elle. Une fois assis, j'ai pris une poignée de bonbons qui se trouvaient là dans un bol, je les ai mis dans ma bouche, puis je lui ai caressé le bas du dos. Elle m'a souri avec beaucoup de douceur et m'a dit : « C'est vraiment gentil de venir t'asseoir à côté de moi. » Je lui ai souri à mon tour.



Question barjo n° 4009 : " Tu es venu pour moi ou pour les bonbons ? "

La bonne réponse : « Pour toi, mon amour, tu es tout le sucre dont j'ai besoin. »

Et pour la première fois de ma vie, j'avais donné la bonne réponse ! Malheureusement, j'avais la bouche pleine de bonbons, et du coup c'est sorti plutôt comme ça : « Our toi, on amour, u es ou le ucre ont j'ai besoin. » Elle a levé les yeux au ciel. Incroyable ! J'étais venu vers elle, et, non seulement elle ne me faisait pas ce crédit, mais en plus je me faisais rabrouer. (Je m'en suis également voulu de ne pas lui avoir caressé le dos avant de prendre les bonbons, mais c'étaient des chocolats vraiment irrésistibles...)

Bon, la vérité, c'est que j'ai vu les bonbons et je l'ai vue, elle, en même temps. Alors, j'ai décidé de faire d'une pierre deux coups. Est-ce que c'était si terrible ? Est-ce que les femmes ne passent pas leur temps à houspiller les hommes parce qu'ils sont incapables de faire deux choses à la fois ? Je venais la voir, elle, et prendre des bonbons. Pourquoi un homme ne pourrait-il pas aimer les deux à la fois ? (Ça ne marche pas pour deux femmes.)

Mais où est le mal à aimer une femme et un petit bonbon enrobé de chocolat noir parsemé de petits grains de sucre ? La question n'est pas l'un ou l'autre, c'est une question d'amour. C'est là que j'ai réalisé : c'est une question d'amour. Toutes ces questions barjos sont une question d'amour.

Briser le cercle infernal

Comment faire pour ne plus répondre bêtement à des questions barjos ?

Voici comment : l'homme doit comprendre qu'au fond, toutes ces questions concernant son poids, sa sœur, ce qu'il fera quand elle sera morte, la mère et même l'amour du football ou des chocolats peuvent être fondues en une seule et unique question : « Est-ce que tu m'aimes plus que tout au monde ? » Voilà. Le grand secret se trouve là : « Est-ce que tu m'aimes plus que tout au monde ? » Et qu'y a-t-il de fou à cela ? Rien.

Donc, la prochaine fois qu'une femme vous demandera si vous aimez qu'elle raconte son enfance, si vous avez envie qu'elle continue, espérons, ou plutôt prions pour que vous supprimiez vos instincts stupides pour une fois, que vous lui fassiez un grand sourire, comprenant ce qu'elle vous demande réellement, et lui disiez : « Bien sûr, ma chérie, je vais refaire du thé. »



La réponse de Jenny

Situation idiote n° 6789

Ce qui suit est la mise en scène d'une situation idiote classique entre une folle et un idiot. Nombreux sont les hommes qui estiment que les femmes deviennent folles dès que l'on touche à leurs besoins spécifiques et à leurs désirs. Je veux des bâtonnets de fromage Vache qui rit.

Ceux avec le paquet bleu. Ceux avec dessus la petite vache de dessin animé debout sur ses pattes arrière avec une expression d'agréable surprise sur le visage. Je récolte quoi ? Une autre marque de bâtonnets de fromage avec une souris de dessin animé sur le paquet, assise sur un bloc de fromage, riant joyeusement.

La femme : Qu'est-ce que c'est que ça ?

L' idiot : Je ne sais pas, c'est quoi ?

La femme : Ce sont les bâtonnets de fromage que tu as achetés.

L' idiot : Oh !

La femme : Je voulais des Vache qui rit, ceux avec le paquet bleu et avec la vache dessus.

L' idiot : Ce paquet est bleu.

La femme : Oui, il est bleu. Mais ce ne sont pas des Vache qui rit. Il n'y a pas de vache dessus, et il n'y a pas Vache qui rit.

L' idiot : Mais ce paquet a une jolie petite souris dessus.

La femme : Oui, je vois ça. Mais je ne voulais pas la souris, même mignonne. Je voulais la vache. Je te l'ai écrit sur la liste. Tu as la liste ?

L' idiot : Oui, j'ai la liste.

La femme: Tu as regardé la liste ?

L' idiot : Ouais.

La femme : Tu peux me lire la liste ?

L' idiot : Regarde, tu voulais des bâtonnets de fromage, j'ai acheté des bâtonnets de fromage. Je ne vois pas pourquoi ça te rend dingue.

La femme : Où est la liste ? Montre-moi la liste.

L' idiot tend la liste à contrecœur. La femme y jette un œil rapide et commence à lire.

La femme : « Produit numéro 6 : des bâtonnets de fromage Vache qui rit. Important ! Il faut que ça soit des Vache qui rit. Un paquet bleu avec une vache qui feint la surprise. Je ne veux aucune autre marque de fromage excepté celle-là. Pas écrémé, pas light, pas d'autre marque. S'il te plaît. »

L' idiot : Je n'ai pas vu cette partie.

La femme : C'est en ITALIQUE !

L' idiot : J'ai juste lu bâtonnets de fromage.

La femme : Mais pourquoi ? Pourquoi seulement cette partie ? Pourquoi j'aurais écrit tout ça, décrit précisément le paquet, si ce n'était pas pour que tu le lises ?

L' idiot : Je ne sais pas. J'ai merdé. Désolé.

La femme : Comment est-il possible que tu comprennes tout à l'intrigue de *The Wire*, mais que tu sois incapable de suivre une liste de courses ?

C'est là que la femme commence à plonger dans la tragédie. Des larmes, des cris, tout y passe ; elle le fait très bien. Évidemment, nous savons tous ce qu'il pense au fond de lui : des bâtonnets de fromage, ça reste des bâtonnets de fromage. Et la femme est en train de surréagir à une chose sans importance. Mais est-ce vraiment le cas ?

Le fromage en question

À première vue, on peut s'imaginer que la conversation porte sur le fromage. C'est vrai. Mais elle ne porte pas uniquement sur le fromage.

La folie d'une femme, c'est comme entrer dans une toute nouvelle dimension, mais, malheureusement, il n'y a aucune paire de lunettes que l'on puisse mettre sur son nez pour voir ce qui se passe réellement. Si de telles lunettes existaient, ce que vous verriez, en étudiant la situation de près, c'est que l'incapacité de l'homme à lui apporter ce qu'elle désirait n'est pas une erreur humaine standard.

C'est quelque chose de bien, bien pire.

Pour elle, le fromage a de l'importance, et c'est pour ça qu'elle s'est donné la peine de préciser exactement ce qu'elle voulait. Mais ce n'est pas le fait qu'elle ne l'ait pas obtenu qui la rend folle, c'est le fait qu'il n'ait même pas essayé de revenir avec le bon fromage, parce qu'il est assez idiot pour penser que la marque du fromage n'a pas vraiment d'importance, puisqu'elle n'a pas d'importance pour lui.

Mais il y a un point qu'il ne faut surtout pas négliger : c'est que le fromage n'avait rien à voir avec lui. Parce que le fromage était pour elle. Il n'était qu'un coursier, un véhicule, en gros, un système de livraison de fromage fait de chair et de sang. Donc, le fait qu'il pense que tous les bâtonnets de fromage se valent n'est pas pertinent. Personne ne lui demande son avis sur les bâtonnets de fromage.

Donc, voilà ce qui se passe dans la tête de la folle : « Lis la liste, c'est tout ce qu'on te demande. Ce n'est pas si compliqué. Après tout, à quoi sert une liste si on ne la lit pas ? C'est son seul intérêt si tu y réfléchis deux minutes. » Est-ce que, au bureau, il lit partiellement les rapports qui lui arrivent ? Imaginez un monde où les médecins parcour-

raient en diagonale les dossiers des patients. Sur le dossier, il y a peut-être un passage mentionnant que le patient est allergique à la pénicilline. « Le patient mourra s'il prend de la pénicilline. » Alors, que se passerait-il si le médecin ne voyait que le mot pénicilline et se disait : « Ah ! tiens, je vais donner de la pénicilline à ce patient. » Que se passerait-il ensuite ? Le patient mourrait. Voilà ce qui arriverait. Et cela juste parce que le médecin ne se serait pas donné la peine de lire complètement le dossier. Qui voudrait d'un médecin pareil ? Qui se sentirait en sécurité avec quelqu'un qui a si peu de considération pour la santé et les sentiments d'une autre personne ? Qui voudrait d'un tel compagnon ? Si le type n'est pas fichu de prendre deux secondes pour lire une liste de courses et rapporter à sa compagne la bonne marque de bâtonnets de fromage, est-ce que la relation entre eux peut avoir un avenir ?

À présent, la femme se demande s'il se préoccupe vraiment d'elle comme elle le mérite.

Parce que, si c'était le cas, elle aurait à ce moment même la bonne marque de fromage dans la main.

« Ce n'est pas moi, affirme Howard pour que les choses soient claires. Je ne suis pas le mec au fromage.

— Je sais que ce n'est pas toi. C'était juste un exemple.

— L'exemple d'une femme qui devient folle ?

— Non, ça montre que les femmes voient les choses sur le plan émotionnel, et tout particulièrement quand l'homme se comporte comme un idiot.

— Mais ça n'était que du fro... »

J'ai juste eu le temps de mettre ma main devant ma bouche. J'ai hoché la tête négativement. Non, surtout ne dis pas ça. J'ai retiré ma main de ma bouche.

« J'allais dire un truc stupide, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et ça t'aurait mise en colère.

— Oui.

— Puis tu serais devenue cinglée parce que je ne prête pas attention à tes débordements émotionnels.

— Oui. »

Et maintenant, la question à un million de dollars. Est-ce qu'il a compris que parfois il s'agit simplement de fromage et que d'autres fois il s'agit d'autre chose ? Il est aussi nerveux que moi à cet instant. Je le vois qui se repasse l'histoire dans la tête et trouve ça pire que n'importe quel examen de fac.

« Je pense que ce qu'il faut retenir de ton histoire, c'est que... » Je me penche légèrement et je me surprends à croiser les doigts pour lui. « Oui, tu as tellement raison, mon amour, et le type, complètement tort. Son idiotie est un gain et une leçon pour moi. »

Évitement total de sa part, mais je m'en fiche. Sans doute sait-il qu'à ce moment précis, le plus important est de ne pas dire une ânerie. Alors, il s'est débarrassé de ce qu'il pensait et a dit exactement ce que je voulais entendre.

La chose juste.



Chapitre 4

L'idiot et la folle, la romance déjantée

Un drame en trois actes

Acte un : La nuit de l'ignare

Pendant deux semaines, ma compagne m'a demandé une soirée romantique. J'ai eu l'occasion parfaite. Nous avons été invités à une soirée chic à Malibu un samedi soir, dans une maison incroyable sur la plage. Ça paraissait l'endroit idéal pour la romance. La lune ne manquerait pas de briller, se reflétant sur les eaux impétueuses du Pacifique. Nous marcherions sur la plage, regarderions l'horizon infini. Et quand le vent commencerait à se lever, je lui mettrais ma nouvelle veste Armani sur ses épaules nues. Puis je l'embrasserais et lui tiendrais la main, comme si je ne devais jamais plus la lâcher.

Ce n'est pas exactement ce qui s'est passé.

La soirée avait été organisée pour célébrer le récent mariage d'un couple d'amis, Jonathan Silverman et Jennifer

Finnigan. Ils sont tous les deux comédiens. Des gens très beaux, avec des amis très beaux.

Et nous avons passé un agréable moment à la soirée. Nous avons marché sous les étoiles, dansé un peu. On peut dire que nous avons eu une soirée romantique. J'ai commencé à montrer des signes de stupidité au moment où j'ai estimé que nous avions eu assez de romantisme. Apparemment, j'avais sous-estimé la quantité de romantisme nécessaire pour que l'on puisse parler de « soirée romantique ».

La fête avait commencé vers 4 heures, nous sommes arrivés vers 6, la soirée a commencé à s'épuiser vers 10. Nous avons tous les deux le sentiment qu'il était temps de partir. Cependant, elle m'a dit qu'elle n'avait pas envie de rentrer tôt. Mais je n'ai pas percuté.

Ma défense idiote a posteriori : il n'était pas si tôt. Il était 10 heures et cela faisait déjà plusieurs heures que nous étions à la fête. Comme nous étions arrivés tôt et que nous sommes restés longtemps, j'ai vaguement supposé qu'on pouvait considérer qu'il était tard. Pour moi, la soirée était finie. En fait, elle était d'accord pour quitter la soirée, mais voulait aller ailleurs. Elle avait faim. Mon cerveau aurait dû m'envoyer le signal suivant : « Emmène ta poupée quelque part et offre-lui ce qu'elle veut. » Malheureusement, à Malibu, la réception était mauvaise ce soir-là, et le signal perçu était : « Si tu la nourris rapidement, tu seras au lit pour 10 heures et demie. »

Ma défense idiote a posteriori : « Ces derniers temps, tu m'as beaucoup dit que tu étais fatiguée. J'ai pensé qu'il fallait que je ramène ma poupée à la maison. Tu ne peux pas m'en vouloir de me préoccuper de ta santé. »

Alors, nous sommes partis vers la maison. En fait, nous nous dirigeons en plein vers une tempête d'idiotie mascu-

line. Regardez bien les nuages qui s'amoncellent... Nous sommes sur l'autoroute. Ce n'est pas une route déprimante qui traverse des zones industrielles. Cette autoroute-là, dans notre culture, est particulièrement romantique. Nous passons devant le Moonshadows, un bar-restaurant très connu, les pieds dans l'eau. Elle suggère que l'on s'y arrête pour boire un verre. Mais nous l'avons déjà dépassé et je me dis : qui voudrait faire un demi-tour sur l'autoroute ? Même le type le plus romantique du monde ne prend pas le risque de faire un demi-tour sur l'autoroute.

Ma défense idiote a posteriori : « Je nous ai sauvé la vie en ne faisant pas ce demi-tour. Et, en plus, tu es sûre que tu voulais aller au Moonshadows ? Vraiment ? C'est là que Mel Gibson, après avoir bu quelques verres, s'est lancé dans une diatribe antisémite. Comment peux-tu manquer à ce point de conscience politique ? »

Puis nous sommes passés devant Duke's, un grand bar avec un menu rempli de choses délicieusement grasses et des écrans plats sur les murs. Elle voulait bien aller chez Duke's. Mais pas de Duke's pour moi. Je ne le sentais pas.

Ma défense idiote a posteriori : « J'étais chez Duke's, il y a quelques années, quand Mark McGwire essayait de battre le record de home run en une seule saison de base-ball². Je l'ai vu battre le record sur l'un des grands écrans du Duke's. Ça a été un moment de joie intense, mais après coup, je me suis senti un peu naïf à cause des accusations concernant son usage des stéroïdes et son témoignage pathétique devant le Congrès. Honnêtement, comment pourrais-je retourner là-bas ? »

Nous avons dépassé Duke's. Plus loin, elle a aperçu des gens qui avaient garé leurs voitures et se baladaient en profitant du clair de lune sur l'océan. « Ils sont garés », a-t-elle

dit d'un air entendu. Moi, j'ai compris qu'ils s'étaient collés sur le bord de la route pour se tripoter.

Toujours rien.

Ma défense idiote a posteriori : « Si tu m'avais dit : “Arrête cette voiture et faisons quelque chose de romantique ou je serai malheureuse pour le restant de mes jours !”, je me serais fait une joie de me mettre immédiatement sur le bas-côté de la route. Il te suffisait de le dire. J'aurais même pris le risque de faire demi-tour pour aller au Moonshadows ! »

J'arrive malgré tout à me rappeler qu'elle a faim. Et je connais une pizzeria géniale dans le coin. Pendant que je m'arrête, je lui explique que, certes, ça ne paie pas de mine – pris en sandwich entre un KFC et un Subway –, mais la pizza est magnifique. Sauf que la pizzeria est fermée. Nous repartons et commandons une pizza à une grande chaîne sur le chemin.

Ma défense idiote a posteriori : « Ils sont plus fiables. Et ils te l'apportent en 30 minutes. Même s'ils tuent quelqu'un en chemin. »

Au moment où j'entre dans le garage, je commence à repenser à cette histoire de pizza et je me dis qu'il vaut mieux qu'elle la mange toute seule si elle veut. Moi, je n'ai pas envie d'être plombé juste avant d'aller au lit. Et je suis fier, pour une fois, d'avoir fait le choix le plus sain.

Ma défense idiote a posteriori : « Je n'ai pas... J'ai juste pensé... Tu me dis toujours... Plombé ? Plombé ? Quelqu'un ? J'essaie de vendre plombé ? Quelqu'un achète ? »

Comme nous entrons dans la maison, je commence à me sentir un peu fatigué. J'ai conduit, il est plus de 10 heures...

Du coup, je lui demande de sortir le chien. Et quand elle revient, j'aimerais qu'elle me dise à quoi ressemblaient ses crottes. Fermes ou molles ? Un petit boudin ou une glace fondue ?

Ma défense idiote a posteriori : non, là, rien.

Une fois au lit, elle n'arrête pas de me dire : « C'est bon, c'est bon, oublie ça » avec sa voix cassante et froide. Mais elle se tourne et se retourne dans le lit, à tel point que j'ai l'impression d'être sur un bateau en pleine tempête. Finalement, elle s'assoit sur le lit et me dit : « Est-ce que c'est parce que tu ne m'aimes pas assez ? Que tes besoins viennent toujours en premier ? Ou alors que tu es trop stupide pour comprendre ce que je veux ? »

C'est ça mes options ? C'est ça mes seules options ?

Jenny : Un an et demi après la fin de mon mariage, j'ai rencontré un type qui semblait avoir toutes les qualités et très peu de défauts. Nous nous sommes embarqués dans une histoire d'amour entêtante et, après seulement huit mois, nous avons commencé à parler de vivre ensemble.



Il était auteur, comme moi, et je trouvais ses écrits à la fois poétiques et très touchants (il avait sans aucun doute compris ce qu'était le romantisme), il était généreux.

Il était joueur, drôle, amusant. (Une fois, nous avons pris la suite présidentielle au Casa del Mar et il a demandé à toute l'équipe de l'hôtel de l'appeler monsieur le président.) La seule chose qui me retenait de m'installer avec lui était qu'il pense qu'il m'avait « gagnée » et que le romantisme des premiers mois s'arrête net.

Comme nous avons tous les deux eu des mariages qui s'étaient terminés par des divorces, nous parlions beaucoup de nos hésitations et je lui avais exposé clairement ce que je voulais.

Alors, imaginez ma surprise quand, à peine un mois après que je m'étais installée chez lui, nous avons passé une soirée où je l'ai vu littéralement empoigner le romantisme, le balancer par terre et l'écrabouiller à coups de marteau. Apparemment, il ne voulait pas être le type gentil qui achète des fleurs à la femme qu'il aime, ou celui qui porte des smokings, ou qui s'arrête sur le bord de la route juste pour admirer vos yeux au clair de lune. Tout ça « c'est cliché et compagnie ». Il préférait visiblement être le type qui se gare devant un Subway sur le chemin de la maison quand la femme qu'il aime dit qu'elle a faim.

Qui s'en fiche qu'elle porte une robe à mille dollars, qu'elle ait passé deux heures à se préparer et qu'elle porte de magnifiques chaussures ouvertes argentées à talons hauts. Alors que j'imaginai qu'il me regardait ce soir-là en se disant : « Comment j'ai fait pour avoir une copine aussi jolie ? », en fait, il me considérait plutôt comme une fille un peu trop habillée pour sortir le chien.

« J'espère qu'elle ne marchera pas dans une crotte avec ces chaussures, ses pieds ne sont pas protégés. » J'ai une

chose à ajouter à propos de cette fameuse soirée. Notre chiot était trop jeune pour pouvoir rester seul à la maison plus de quelques heures.

J'avais donc trouvé une baby-sitter pour Doozy, payée au forfait jusqu'à une heure du matin et d'accord pour rester plus tard si nécessaire.

J'étais tellement contente et certaine que nous rentrerions tard que j'ai même suggéré à la baby-sitter de se faire une soirée romantique à la maison avec son copain. (J'ai même sous-entendu de manière peu subtile que je m'en fichais s'ils faisaient ça sur le canapé, parce qu'il faut savoir partager les moments de bonheur et que je savais que, de mon côté, je serais dans une Prius garée au bord de l'océan avec mon amoureux.)

En fait, il était 22 h 37 lorsque je l'ai payée, et j'ai senti qu'elle était désolée pour moi, et j'étais désolée qu'elle soit désolée (en plus d'être mortifiée).

Il n'y a qu'une chose pire que de s'habiller et de n'avoir nulle part où aller : c'est s'habiller et rentrer à la maison si tôt que la baby-sitter est désolée pour vous.

Acte deux : la brouille

Howard : Alors, je me suis assis à côté d'elle, sur le lit, et j'ai dit quelque chose sur le fait que le romantisme n'est pas vraiment mon truc et qu'il ne fallait pas qu'elle le prenne personnellement.

Jenny : Je lui ai expliqué que l'image qu'il a de lui-même n'était pas l'important dans ce cas précis, et qu'en fait, il passait complètement à côté des réels enjeux du monde.

(J'ai toujours eu un penchant pour les exagérations légères.)
« Le romantisme n'a rien à voir avec toi, j'ai dit.

— Parfait. Dans ce cas, je crois que la conversation est terminée. »

Howard : Parfois, la légèreté peut désamorcer une situation tendue. Parfois, non. (Et surtout, il faut que ça soit vraiment de la légèreté.)

Jenny : J'ai toujours respecté les hommes qui me tiennent tête. (Bien entendu, la ligne est très mince entre respecter et larguer.) Mais je n'en aurais pas terminé avec lui jusqu'à ce que j'en aie terminé avec lui, si vous voyez ce que je veux dire. « Que tu ne veuilles pas être le mec gentil qui se pointe à la maison avec des fleurs est une chose éminemment égoïste, pour la bonne et simple raison que tout ce qui te préoccupe, c'est toi. Le romantisme, c'est confronter les besoins de l'autre aux siens propres et c'est normal que ça ait un coût. »

Je lui ai expliqué que, quand je parlais de « coût », ça n'avait rien à voir avec l'argent. Le niveau de romantisme augmente avec la quantité d'efforts consentis, de sang, de sueur, de larmes.

« Tu veux dire du vrai sang, de la vraie sueur et des vraies larmes ?

— Quoi ? tu ne trouves pas que je mérite un peu de sang, de sueur et de larmes ? Tu pensais que ça serait facile ? Que le romantisme, c'est des pétales de rose et des boîtes de bonbons ? Eh bien, ce n'est pas le cas. comment peux-tu ne pas comprendre ça ? Es-tu vraiment aussi stupide ou fais-tu bêtement semblant d'être stupide ? »

Rétrospectivement, je me dis que j'aurais dû faire entrer ça dans son crâne à coups de marteau, le même qu'il a utilisé pour écrabouiller le romantisme.

Howard : Rétrospectivement, j'aurais préféré qu'elle le fasse.

Au lieu de ça, nous avons passé la nuit à nous disputer, à crier, à pleurer, à argumenter et à parler de nos sentiments. Une bonne partie de la nuit est un peu floue dans mon esprit. Mais certains flashes me reviennent en tête : Jenny assurant qu'elle pouvait me prouver que j'aimais plus le yaourt glacé qu'elle, moi tripotant nerveusement une de ses pinces à cheveux, qui, dans un moment particulièrement tendu, m'a échappé des mains pour aller voler dans son œil. (Même au plus fort de la dispute, elle a trouvé le moyen de se mettre à hurler : « Tu vois ? Pour toi, tout n'est qu'un jeu, jusqu'à ce que quelqu'un perde un œil ! » Mais ce dont je me souviens le mieux, c'est d'elle martelant : « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Avec des accents à vous briser le cœur. « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Elle me demandait ça comme un enfant à qui l'on vient d'expliquer que la patte de lapin qui lui sert de doudou est une vraie patte de lapin.

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

« Tu veux savoir pourquoi ? Eh bien, d'accord : la fête de mariage m'a fait complètement flipper. » Les mariages sont des bouillons de culture de femmes folles et d'hommes idiots. Elle ne pouvait pas nier que les mariages font ressortir les problèmes. Et les mariages très romantiques encore plus. Ils mettent un injuste coup de projecteur sur la situation romantique du couple. Comment votre relation peut-elle se mesurer à ce magnifique couple dans ce décor non moins splendide ? Est-ce que votre couple était aussi rayonnant que celui qui s'unit devant vous ? Et si vous n'êtes pas marié, il y a des chances pour que ça soit pire.

Et ce mariage, particulièrement, a fait sortir sa folie et bien révélé ma stupidité. D'ailleurs, ça a plus révélé ma stupidité que fait ressortir sa folie.

Jonathan Silverman et Jennifer Finnigan sont le couple le plus romantique du monde. Non seulement il y avait des centaines de personnes à leur fête de mariage sur la plage, mais ils s'étaient déjà mariés pas une, mais deux fois, toujours de façon hyper romantique. Ils s'étaient déjà mariés une fois dans une vigne de Napa Valley, et une deuxième fois sur une île grecque sous les étoiles. Ça suffit ! On a compris ! Vous êtes mariés, bon, voilà !

Jenny m'a regardé avec des yeux sans expression.

« Est-ce que tu es en train de blâmer Jonathan Silverman pour TA conduite de ce soir ?

— Je dis juste que ce n'est peut-être pas la peine d'en faire trop.

— Tu peux le blâmer pour sa version cinéma des *Brighton Beach Memoirs*³, si tu veux, mais **tu n'as pas le droit de le faire passer pour un connard !** »

Bon, la défense Silverman, c'est raté...

Elle m'a regardé longuement avec une sorte d'horreur mêlée de dégoût. Puis elle a sauté directement à la gorge. « Tu es pire que le type du Maalox ! »

C'était censé faire mal, et ça a marché.

« Le type du Maalox » était le nom qu'elle avait donné au petit ami d'une bonne copine à elle. Cette copine avait été particulièrement douce et gentille avec son petit ami quand il avait souffert d'une maladie de l'estomac qui avait pas mal flingué une nuit censément romantique. Alors, pour la remercier de sa gentillesse et de sa compréhension, qu'a-t-il fait ? Pas de fleurs, pas de chocolats. Non, messieurs dames, il lui a offert une bouteille de Maalox, avec un petit ruban dessus. Il trouvait ça romantique. Un genre de romantisme cool, selon lui.

Il n'est plus le petit ami de la copine en question.

Personnellement, j'étais désolé pour le type. Mais il avait violé la règle numéro un. Le cadeau le concernait, lui. Il a

mis un ruban sur le médicament dont il avait eu besoin ce soir-là. Elle aurait préféré qu'il mette un ruban sur ce qu'elle aurait aimé avoir ce soir-là – des fleurs. Il a aussi essayé de faire le malin avec le romantisme, de le réinventer d'une certaine façon. Mais il est impossible de faire le malin avec quelque chose que vous ne comprenez pas. À sa décharge, il avait terminé la bouteille de Maalox de sa copine pendant cette nuit et il pensait que c'était une façon mignonne de la lui remplacer. Je ne le connais pas, mais je suis certain qu'il doit considérer les fleurs comme une connerie, exactement comme les cartes de vœux Hallmark qu'on vous envoie par e-mail. La bouteille de Maalox, c'était malin et drôle.

Je suis sûr qu'il aurait dit ça pour la simple raison que c'est ce que j'aurais dit moi aussi. C'est aussi la raison pour laquelle ma copine m'a appelé ainsi, le « type du Maalox », et ça n'avait rien d'un compliment.

Et ça a continué comme ça. Toute la nuit. Des accusations, des larmes, de la colère et des silences pesants.



Heureusement, au final, nous avons dépassé cette dispute. Le petit matin est arrivé, le soleil s'est levé, c'était déjà ça. Puis, quand nous nous sommes finalement réveillés, j'étais déterminé à rattraper mon abomination. Et je ne suis pas parti bille en tête à la pharmacie.

Jenny : Howard a fait la totale en matière d'excuses la semaine qui a suivi : des fleurs, un énorme bouquet de ballons et un panier de biscuits.

Howard : Jenny m'a arrêté juste avant que je ne balance toutes les économies d'une vie dans une statue d'elle en Lego, grandeur nature et qui coûte la modique somme de 60 000 euros. Elle a apprécié mes offres de paix et ça s'est détendu entre nous. Mais les questions soulevées ce soir-là restaient en suspens. Je me rendais bien compte, à mesure que les jours passaient, que quelque chose était resté en chantier. Je ne comprenais pas un élément essentiel pour elle, fondamental. C'était peut-être le plus important pour elle, et je ne comprenais pas de quoi il était question.

Jenny : J'avais ce sentiment diffus et persistant que tout ne tournait pas rond au pays de Jenny et Howard. Même si nous avions mis la question sous le boisseau, pas moyen de l'étouffer complètement. C'était un peu le monstre du Loch Ness des problèmes de couple. Et, très vite, nous nous sommes retrouvés à devoir discuter à nouveau d'une question que ni lui ni moi n'avions envie de soulever.

Howard : Le romantisme. Oui, le romantisme. Oh ! la romance.

Le romantisme, c'est LA grande affaire : l'Austerlitz des relations hommes femmes. La vérité, c'est que les hommes n'y comprennent rien. Ça ne nous parle pas. Et ce n'est en

aucune façon quelque chose que nous recherchons. Nous n'avons aucune envie qu'une princesse charmante nous prenne dans ses bras et nous emmène pour une balade à cru, à dos de cheval, sur une plage déserte.

Jenny : Je dois bien admettre que ce sujet me met de mauvais poil. La question s'est posée dans chacune de mes relations et j'ai toujours détesté avoir à discuter de ça. Le romantisme est quelque chose de sacré, quelque chose dont on ne parle pas ; on peut le murmurer allongé sur un divan de soie, entouré de coussins, on peut l'écrire dans des lettres attachées entre elles par un ruban, rangées dans une boîte à chaussures cachée au fond d'un placard. Le romantisme ne devrait pas avoir besoin d'explication, de mode d'emploi, ce n'est pas une machine à laver. Ce n'est pas quelque chose dont on discute, pas quelque chose qu'on analyse froidement, pas de diagramme, pas de stratégie, ce n'est pas un match de football.

Howard : Moi, j'ai entendu : bla bla bla, football.

Jenny : Howard est soudain alerte et souriant. Il s'est redressé un peu, et je suis sûre que son cœur s'est mis à battre un peu plus vite à la seule mention de son sport favori. C'est juste hallucinant. Nous sommes en train d'avoir une conversation compliquée sur la question du romantisme (et pourquoi j'en ai besoin) et il a l'air de s'ennuyer comme un rat. L'instant d'après, je vois son regard s'allumer, sa respiration se précipiter, et tout ça parce que j'ai utilisé le p... de mot football. Et moi dans tout ça ? Comment peux-tu être plus excité par le foot que par l'idée de sortir avec moi ? Pourquoi, au lieu de compter les jours avant le prochain match, tu ne comptes pas les jours avant notre prochaine sortie ? Pourquoi tu ne me ferais pas, à moi, de passe ou de tacle ?

Howard : Ça, je peux. Mais, si le romantisme c'était seulement passer et tacler, la plupart des hommes seraient bien meilleurs à ça. Mais ce n'est pas ça le problème. Le problème, c'est ce qui mène à la passe et au tacle.

C'est le côté Richard Gere que nous ne comprenons pas.

À ce propos, je lui en veux beaucoup, à lui, avec toutes ces âneries romantiques (j'en veux aussi à Jonathan Silverman d'ailleurs). Richard Gere, c'est le type qui surgit dans une manufacture en grand uniforme pour enlever sa bien-aimée et l'emmener vers une vie meilleure. C'est le type qui sort sa tête d'une limousine et qui grimpe quatre à quatre l'escalier de secours pour récupérer sa pretty woman. Sur l'affiche de *Le Temps d'un ouragan*, Diane Lane et lui s'embrassent sur une plage avec en fond des chevaux qui galopent ! (Est-ce qu'il n'a aucun souvenir de son précédent film avec Diane Lane où elle le trompait avec Olivier Martinez ? J'imagine que le dalaï-lama lui a appris le pardon, mais bon, quand même⁴.)

Jenny: En fait, le romantisme n'a rien à voir avec la réalité. Alors, comment peut-on espérer que les garçons l'appliquent dans le monde réel ? Je suppose que c'est là que notre folie entre en scène. Mais je tiens à être claire sur un point : je ne pense pas que ce soit totalement fou pour une femme de désirer du romantisme (c'est génétique, nous n'y pouvons rien). Mais je concède volontiers que, peut-être, nous les filles, sommes un poil irrationnelles quand il s'agit de romantisme et de ce que nous en attendons. Mais, il n'y a rien à faire, sur ce sujet, je serai toujours irrationnelle et un peu entêtée. Je veux croire dans le romantisme. Ça m'importe. Je veux pouvoir rêver que, quelque part, il existe un chevalier blanc qui trouvera charmantes mes demandes un peu frivoles, un homme qui me connaît vraiment, qui sait ce que je pense et qui répondra « à toi » au lieu de « à rien » quand je lui demanderai à quoi il pense.

Howard : Celle-là je la rate à tous les coups ; elle est pourtant facile. Quand elles demandent : « À quoi tu penses ? », il suffit de répondre : « À toi. » Ce n'est pas comme si ce que nous avons en tête avait une réelle importance.

Jenny : Il est impossible que nous soyons arrivés à un tel manque de romantisme, que nous soyons déjà ce couple qui, assis l'un en face de l'autre dans un restaurant bondé, ne s'adresse pas la parole, et pas dans le sens où ce silence serait quelque chose de complice, pas comme si nous n'avions pas besoin de parler, non, je ne peux pas croire que nous soyons arrivés à ce point de non-retour qui vous fait penser : mon Dieu, nous n'avons plus rien à nous dire, il va falloir que je me trouve un autre copain ; non, je ne veux pas tout reprendre à zéro ; peut-être devrions-nous suivre des cours de danse de salon. C'est tout. Je suis fatiguée de jouer ce jeu que jouent tous les couples. J'en ai assez d'être un disque rayé. Je ne pense pas avoir tort de vouloir ce que je veux, mais peut-être ai-je échoué à le lui expliquer d'une façon qu'il puisse comprendre.

Howard : Et voilà ce qu'elle a pour objectif : m'expliquer ce que c'est que le romantisme d'une façon que je puisse en comprendre le sens. Bonne chance !



Acte trois : L'éducation romantique de Howard J. Morris

Jenny : Pour commencer, j'ai décidé de donner un exemple à Howard tiré de la vraie vie : l'histoire d'un homme se comportant merveilleusement. Et ça n'a rien d'une légende urbaine. Ça n'est pas arrivé à « l'amie d'une amie ». C'est arrivé à une amie à moi (Laura, ma meilleure amie). Ce n'est pas une histoire que l'on m'a racontée, j'en ai été le témoin vivant.

Howard : J'avais entendu l'histoire environ 600 fois déjà, mais cette fois-ci il y avait une légère différence : j'écoutais.

Jenny : C'était le jour du mariage de Laura. Le jeune couple était en train de s'engager pour la vie devant 200 personnes, leurs familles et amis proches. Le jeune couple a ouvert le bal avec la chanson « You're Nobody Till Somebody Loves You » de Dean Martin. Ils avaient dansé là-dessus au cours d'un de leurs premiers rendez-vous galants. C'était la chanson sur laquelle ils dansaient pendant leurs cours de danse de salon. C'était la chanson qu'elle avait en tête pour ouvrir le bal de leur mariage depuis qu'elle avait songé que peut-être, un jour, ils se marieraient. Personne ne s'en était aperçu sur le moment, mais la version sur laquelle ils ont ouvert le bal n'était pas la bonne. (Tout ça à cause d'un DJ débile qui avait assuré : « Mais bien entendu que j'ai la version que vous désirez. ») Ils ont dansé merveilleusement tous les deux et ça a semblé parfait à tout le monde. Tout le monde, sauf Laura qui était un peu déçue que ce ne soit pas la bonne version. Et, évidemment, elle avait parfaitement conscience que ce n'était qu'un minuscule détail dans

tout le scénario qu'elle avait établi pour l'occasion, mais elle était un peu amère. Ce n'était pas exactement ce qu'elle avait imaginé.

Chris, son mari, qui la connaissait bien et qui comprenait sa déception, a envoyé en secret ses deux témoins au centre commercial voisin, où ils se sont procuré un disque contenant la bonne version de la chanson. Lorsque les témoins sont revenus, il a pris la parole et a expliqué ce qui s'était passé, comment il avait réussi à rétablir la situation et comme il était heureux de pouvoir être l'homme qui ferait en sorte que tous les rêves de Laura deviennent réalité, et pas uniquement en ce jour de mariage, mais, il l'espérait, toute sa vie.

Silence assourdissant. On entendait les mouches voler. Toutes les femmes retenaient leur souffle et leurs larmes devant un si beau geste. Les hommes se taisaient, eux aussi, mais ce n'était pas le même silence. Ils étaient très agacés. Pour une raison simple : Chris venait juste de mettre la barre trop haut, hors de portée, comme ça, d'un coup.

Howard : Ce Chris...

Jenny : Mon ex-mari (nous étions mariés au moment du mariage de Chris et Laura) n'a jamais oublié cette histoire. Et, curieusement, c'était lui qui, au cours des années suivantes, remettait de temps en temps cet épisode sur le tapis. Il disait que c'était un brillant exemple de la façon dont un seul homme peut ruiner la vie de tous les autres hommes dans une pièce en deux temps trois mouvements. Je n'ai jamais vraiment compris son point de vue. Cela lui paraissait absurde que je trouve ce geste fabuleusement romantique quand lui, de son côté, y voyait quelque chose de complètement négatif. Je veux dire, pourquoi ne pas voir ça comme un exemple à suivre ? Pourquoi n'avait-il

pas simplement envie de ressembler à ce type qui non seulement avait gagné le cœur de la femme de ses rêves, mais au passage avait raflé la mise avec toutes les autres femmes présentes.

Howard : Je veux être ce type ! Pourquoi ne pourrais-je pas être ce type ? Je peux être comme Chris !

Jenny : Apparemment, certains types ont l'air de penser que le romantisme, c'est trop de pression. C'était sans doute le cas de mon ex-mari, mais il n'est plus dans les parages ; pas moyen de lui poser la question. Lorsque mon mariage s'est terminé, je ne savais pas vraiment ce que j'attendais de ma prochaine relation. En revanche, j'étais sûre d'une chose : je ne voulais pas d'un type débile sur la question du romantisme.

Howard : Là, je me suis de nouveau retrouvé sur la défensive. Une fois passé le moment « inspiration/aspiration » que l'histoire était censée provoquer, elle est retombée dans les reproches concernant cette fameuse nuit atroce.

Je sais que je me suis comporté comme un con cette nuit-là.

Je suis le seul responsable de ma conduite de gros débile. Et j'ai vraiment envie d'apprendre comment devenir ce type romantique dont elle rêve. Mais je ne peux pas apprendre dans un environnement hostile. Alors, j'ai attaqué. (Note pour plus tard : quand vous attaquez, mieux vaut avoir des munitions et ne pas partir à l'assaut avec un pistolet à eau.) « Tu fais la maligne, Miss Je-suis-la-championne-du-romantisme, mais quand j'ai fait le grand saut, quand, le premier, je t'ai dit que je t'aimais, tu t'es juste moquée de moi.

— Je me suis moquée de toi parce que tu ne m'as pas dit « Je t'aime ».

- Mais bien sûr que si !
- Tu m'as dit : « Je te mauve. »
- **Tu sais parfaitement ce que ça voulait dire ! »**

Jenny : C'était la première fois que je partais en week-end avec Howard et son fils Dustin. Dustin avait six ans à l'époque. Nous avons fait deux heures de route jusqu'à ce train qui vous emmène dans la montagne pour admirer la neige. Pour n'importe quel Californien, c'est un voyage plutôt excitant. On voit rarement de la pluie, alors imaginez de la neige ! Donc, nous sommes là-haut tous les trois, dans la boutique de souvenirs, et Dustin et moi achetons une de ces pierres magiques qui, quand on les prend dans la main, changent de couleurs. À chaque couleur correspond votre état du moment.

J'ai toujours aimé ces objets. Je sais, bien entendu qu'il y a une explication scientifique au changement de couleur de ces pierres, mais pour moi ça reste toujours un peu magique. Comme je suis un peu névrotique et dingue, les pensées et les sentiments se bousculent sans cesse en moi. Aussi, j'apprécie les petits codes couleurs qui me donnent une vision simple de mon état d'esprit du moment. Si c'est noir, je suis malheureuse et stressée. Si c'est vert, je vais bien, je suis normale. (Et comme on me considère rarement comme une personne normale, ça me fait vraiment plaisir quand j'obtiens du vert.) Le bleu signifie heureuse et excitée, le mauve signifie l'amour.

Dustin et moi étions tout excités de voir à quelle vitesse la couleur des pierres changeait. Très vite, une couleur s'est mise à dominer : le mauve. Dustin n'avait, je le rappelle, que six ans. Du coup, tout ça l'excitait beaucoup. Pour lui, j'imagine que le mauve signifiait qu'il était aimé, ce qui est une bonne chose (vu que, je suppose, être aimé, pour lui, était synonyme de se voir offrir des glaces, en tout cas, c'est

comme ça que j'imagine la logique d'un enfant de six ans), mais pour Howard et moi (respectivement 42 et 35 ans), deux personnes entamant une nouvelle relation, la question de l'amour était un tout petit peu plus compliquée. Je ne sais pas qui a prononcé les mots en premier, mais je parierais que c'est d'abord Dustin qui a dit : « Je te mauve. » C'est typiquement ce qu'un enfant de six ans pourrait dire, n'est-ce pas ? Et quand un petit garçon vous dit qu'il vous mauve en vous montrant tout fier sa pierre qui vient de changer de couleur, quel autre choix avez-vous que de vérifier la couleur de la vôtre et de lui répondre : « Je te mauve aussi » ?

Howard n'avait pas acheté une de ces pierres. Ça n'est pas son truc. Je ne dis pas qu'il a passé l'âge ; je pense qu'en fait, il change d'humeur si vite et si souvent qu'il aurait peur de voir la pierre exploser dans sa main. Mais, comme il était soulagé que notre voyage se passe bien, qu'il faisait régulièrement l'amour, qu'il était heureux, que nous étions heureux, il a sauté sur le « Je te mauve » et se l'est approprié.

Donc, très vite, nous utilisons tous les trois l'expression, et nous pensions ce que nous disions. Pourtant, Howard n'avait pas la preuve de ce qu'il avançait, et je suppose qu'il espérait simplement que je le croie. Mais comment faire simplement confiance alors que Dustin et moi avions, nous, des preuves de nos sentiments ?

Howard a continué à me dire « Je te mauve » plusieurs jours après notre retour de voyage. Au début, j'ai trouvé ça mignon. Ça signifiait qu'il s'était autant amusé que moi. Puis, après un temps, j'ai compris que c'était sa façon de me dire qu'il m'aimait sans avoir réellement à me le dire. C'est là que j'ai cessé de trouver ça mignon.

Dans mon esprit, il disait : « Je t'aime, mais uniquement parce que ta pierre dit que tu m'aimes et que ma pierre imaginaire dit la même chose, et je ne peux pas aller plus loin pour le moment. » Qui pouvait alors m'assurer qu'il

ne se réveillerait pas un matin en disant : « Oh ! ma pierre imaginaire est orange, ce qui signifie que je ne t'aime plus et que j'ai besoin de vitamine C. »

Ce qu'il y a de chouette quand on a six ans, c'est qu'on vit dans l'instant. Tout simplement parce que les concepts de temps et d'avenir ne sont pas très clairs, pas plus que celui d'engagement. Dire à quelqu'un que vous l'aimez est simple, pur et n'a aucune autre signification cachée. Mais, pour un homme divorcé de 42 ans qui commence à s'engager, dire « Je t'aime » signifie bien plus.

Est-ce que ce « Je te mauve » était un tour de chauffe ? Sa façon de me dire que, certes, il m'aimait, mais que si je ne le « mauve » pas en retour, il allait s'en remettre ? Qu'est-ce qu'il fallait que j'attende après ça ? Une bague achetée dans une tirette et un « Jeeuu t'iiiiimeuuu » dit avec la voix de Scooby-Doo ? Il y a un temps pour parler comme les bébés et il y a un temps pour dire les choses comme un homme. (En ce qui me concerne, j'ai toujours considéré que le temps pour parler comme un bébé est généralement le temps où on est bébé.) Quand il a protesté parce que je râlais, il m'a dit qu'il pensait que je trouvais ça mignon. Je lui ai répondu qu'en effet, je trouvais ça mignon. Dans la bouche d'un enfant de six ans.

Howard : OK. Le coup de « Je te mauve » était assez minable. Et inutile de dire que l'histoire de ce fameux Chris n'a pas eu l'effet escompté. Rapidement, nous nous sommes tous les deux ressentis incompris et mal appréciés. Pourtant, dans les mois qui ont suivi, j'ai eu quelques éclairs de génie, des flashes où j'avais l'impression d'être Richard Gere, mais ces éclairs étaient rapidement suivis de rechutes terribles. L'abysse de l'incompréhension. J'avais cependant compris que le romantisme était composé à la fois de gestes nobles et de petites attentions subtiles. Il était question d'efforts, de

générosité, de connaître l'art de la surprise, des jolies choses et de tout faire avec un doigt de théâtralité. Pour ma part, j'ai toujours été mauvais à tout cela. Mais je savais que ça faisait aussi partie de la chose. (Ce serait la partie effort et générosité.) Dans la plupart de nos conversations, j'ai eu la désagréable surprise, pour ne pas dire le choc, d'apprendre que l'amour et le romantisme étaient deux choses distinctes. J'avais toujours pensé que c'était la même chose.

Du coup, si vous aviez l'un des deux, pourquoi s'embêter avec l'autre, celui qui commande qu'on offre des fleurs ? J'ai aussi appris que le romantisme et le sexe n'ont rien à voir, même si l'un peut aisément conduire à l'autre. (Ce qui d'ailleurs pose une question : comment se fait-il que si peu d'hommes soient bons en romantisme ?)

La connaissance n'a pas été facile à acquérir ; vous le verrez dans les chapitres à venir. Mais je savais qu'il s'agissait de quelque chose de trop important pour que je puisse laisser tomber. Et, Dieu merci, Jenny n'avait pas envie de me laisser tomber, moi. Tant qu'on essaierait de trouver une façon d'y arriver ensemble, je serais encore en jeu.

L'amour au temps du HD

Jenny : Je regardais la télé, un match de foot, bien sûr, quand ça m'a frappé. « C'est ça que je veux. » C'était soudainement très clair.

« Quoi ? » a-t-il demandé, incapable de masquer le ton « Pourquoi est-ce que tu me parles pendant le foot ? » Et c'est vrai que nous avons fait un marché. Quand il regarde le foot, toutes les conversations doivent être liées au match ou, éventuellement, à la possibilité d'aller chercher un en-cas. Mais là, c'était trop important.

« Ça a à voir avec le foot, j'ai dit solennellement.

— Je t'écoute. »

Évidemment, le foot n'a pas grand-chose à voir avec le romantisme. Mais si on compare le romantisme au rapport qu'ont les hommes avec le sport et leurs télévisions HD, les deux notions peuvent être assez similaires.

Suivez les petits cailloux blancs quelques instants :

Nous avons une télé à écran plat, très large, vraiment très large. J'étais là quand Howard l'a choisie. Pas dans les linéaires de télévisions où l'on trouve le tout-venant. Non, dans l'arrière-boutique, celle où on vous fait asseoir dans un canapé en cuir, la partie du magasin réservée aux très bons clients. C'est là qu'on nous a montré la télé de ses rêves. Une télé qui coûte une fortune, celle qui gagne tous les tests comparatifs, la Rolls des télévisions, celle qui comporte même le mot « élite » dans son nom.

Howard : Mon père a toujours refusé de nous acheter une télé couleur, même quand c'était devenu très commun dans tous les foyers.

En gros, tout le monde en avait. Mais mon père continuait à nous raconter, à mon frère et moi, que la télé couleur n'était pas encore au point. Que le concept était mauvais parce qu'il ne se basait que sur trois couleurs.

Que notre bonne vieille Thomson noir et blanc était bien plus fiable et que son image était bien meilleure que tout ce qui se faisait sur le marché. Croyait-il que nous n'avions pas d'amis ? C'est le même genre de raisonnement absurde qui nous a privés de magnétoscope pendant des années alors même qu'il en voulait un pour enregistrer les films de Jackie Chan dont il raffolait.

Finalement, ma mère a dû le menacer de le quitter pour qu'il consente à en acheter un. Tout ça pour dire que, oui, la grosse télé, c'est un peu mon rêve américain à moi.

Jenny : Je ne me moque pas (enfin pas vraiment). Howard travaille dur pour gagner de l'argent, et il a le droit de le dépenser comme il l'entend. Et je ne suis pas le genre de copine à lui dire : on pourrait peut-être utiliser cette somme pour acheter un nouveau lave-linge et un nouveau sèche-linge ? Non. Moi, je suis plutôt du genre à lui dire : « Achète ce que tu veux, tu le mérites. » (En plus, Dieu sait s'il n'a pas intérêt à me dire quoi que ce soit quand j'achète un sac de couturier.) Donc, il achète sa télé. Il prend les étagères faites sur mesure pour stocker les DVD. Il prend le Blu-ray, il prend le booster ultra méga deluxe ultra maximisant qui rend vaguement meilleure l'image des chaînes qui ne sont pas en haute définition. Il prend une nouvelle stéréo avec des haut-parleurs deluxe-surround (qui viennent avec l'option cinq trous au plafond pour les caser). Enfin, il prend la télécommande qui nécessite d'être programmée par un gamin pâle à lunettes et maigrichon tout juste diplômé de l'Université de technologie. Ce n'est pas une télé. C'est un nouveau mode de vie. Howard était surexcité. On aurait dit un enfant dans un magasin de bonbons, un chiot devant un sac plein d'os, ou un homme qui vient d'acheter un écran large plasma fabriqué spécialement pour un roi.

Et nous voilà un soir en train de regarder la télé. C'est alors que je m'aperçois de quelque chose. C'est un soir de match où les New England Patriots (l'équipe favorite de Howard) jouent contre je ne sais plus quelle équipe (je me souviens juste que leur équipement bleu électrique était très seyant). Les Patriots jouent à domicile, la nuit est froide, d'un noir d'encre, et on peut voir la buée sortir de la bouche du public dans le stade. Cela crée une espèce de halo iridescent au-dessus du stade, presque comme si le match se jouait dans une galaxie fort lointaine. Howard me fait remarquer à quel point l'image est claire, comme les lignes sont bien découpées, c'est devenu son nouveau leitmotiv depuis que

nous avons la nouvelle télé : « As-tu déjà vu une image pareille ? »

Je ne l'écoute pas vraiment, mais je suis hypnotisée par l'écran. Je m'approche, me recule. « C'est plus beau que dans la vraie vie », dis-je. Howard répond immédiatement que ce n'est pas la vraie vie, c'est la HD. Je lui signale que je sais ce que c'est que la HD, mais que ce que je veux dire, c'est que ça a l'air mieux qu'en vrai.

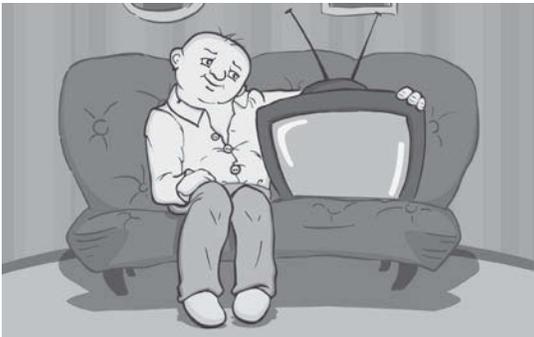
C'est-à-dire que, si nous étions là, à l'instant même, dans le stade, ce que nous verrions de nos propres yeux n'aurait pas l'air aussi vivant, aussi réel. Il acquiesce. C'est probablement dû à la façon dont le stade est éclairé et dont les caméras filtrent la lumière différemment, pixels, couleurs, blablabla, jargon technologique auquel je ne comprends rien et dont je me fiche de comprendre quoi que ce soit.

« Et ça te plaît ? je lui demande.

— Évidemment. Je rêve de ça depuis que je suis môme. Tu as vu cette image ?

— C'est ça. C'est exactement ça. Le romantisme, ce sont ces moments où la vie a l'air d'être en HD. »

J'ai clairement réussi à capter son attention. De là à dire qu'il a compris... Mais avoir son attention, c'est déjà quelque chose. Je suis heureuse d'avoir son attention. J'ai soudain un peu d'espoir.



J'ai toujours cru qu'un homme qui ne comprend pas le romantisme ne le comprendra jamais, mais peut-être est-ce, après tout, juste une question de différence dans la connaissance qui peut être surmontée.

S'il peut voir cette image, alors peut-être pourra-t-il voir celles que j'ai dans la tête et dans le cœur, celles que je vois quand je pense à ce qu'est le romantisme.

Comme je commence à lui expliquer ma théorie, il me regarde comme si j'avais un peu trop d'électricité statique. Je sais qu'il ne me comprend pas parfois. Je sais aussi que parfois je ne suis pas très rationnelle et que les gens peuvent ne pas me comprendre. Mais il sait une chose, c'est que je n'insiste jamais sans raison et que son intérêt est de m'écouter attentivement parce qu'à cet instant il est vraiment en train de se passer quelque chose et qu'en plus il est très peu probable que je lâche l'affaire. Donc, il m'écoute, puisque c'est maintenant son destin en tant que petit ami. Il est assis et il m'écoute, espérant qu'il trouvera rapidement cette petite aiguille brillante dans la meule de foin compliquée de ma folie. (Aiguille qu'il pourrait bien utiliser pour se crever les yeux d'ailleurs.)

« Ne veux-tu pas que notre amour soit comme de la HD ?

— Je ne comprends pas ta question, mais comme je voudrais que tout soit comme la HD, donc, oui.

— Ce que je désire, c'est avoir notre vie, notre relation, mais en haute définition. Qu'elle soit plus claire, mieux définie, plus belle, qu'elle ait un meilleur son et que je sois éclairée de manière à ce que l'on pense que je suis mince et que j'ai les pommettes saillantes. »

Il réfléchit.

« Ce que je veux dire, c'est que je veux que ce soit nous, mais dans une meilleure version. Ce que je voulais, cette fameuse nuit, c'était nous, un couple vraiment amoureux, mais dans une version spéciale « surcolorisée ». Plutôt que *Howard et Jenny passent le samedi soir à la maison*, je

voulais *Howard et Jenny sur leur trente et un à Malibu ; Howard et Jenny en direct de la plage sous la pleine lune ; Howard et Jenny utilisent la machine à remonter le temps et se retrouvent à leur bal de promo ; j'aurais aimé refaire le remake de Howard et Jenny tombent amoureux dans la neige à partir d'un montage de Love Story.* » Oh ! oh ! je le perds, là. Je réfléchis à toute allure. OU *Howard et Jenny dans un bus piégé en HD.*

J'ai presque l'impression que j'arrive à voir à l'intérieur de son cerveau. Ça ressemble à ce jeu vidéo *Chutes and Ladders*. Le petit personnage est coincé, sans option. Et tout à coup hop hop hop, trois sauts et il trouve une nouvelle échelle sur laquelle grimper pour passer au niveau supérieur. C'est un peu l'impression que donne Howard à cet instant même. Il aurait bien besoin d'une nouvelle échelle.

« Donc, notre relation ne te rend pas heureuse ? »

Il a raté l'échelle et entame une chute vertigineuse. Le romantisme me rend grognonne, mais vous comprenez pourquoi.

Howard : Non, non, ça y est, je crois que je commence à saisir quelque chose (quant à dire ce que c'est, je n'en ai aucune idée). Mais après tout, c'est une idée conceptuelle, et je suis plus habitué aux idées qui contiennent de la viande et des pommes de terre. Cela dit, je comprends très bien la beauté du HD. Et elle a raison, ça n'est pas comme la vraie vie. C'est mieux. Et je comprends aussi que chacun devrait pouvoir voir la vie en HD, ne serait-ce qu'un instant. Il est certain que Jenny et moi avons eu de vrais moments de HD en deux ans de couple, alors que tout autour de nous semblait être de la réalité augmentée. Notre premier nouvel an ensemble me vient à l'esprit. Nous sommes dans un restaurant du centre-ville, à un étage élevé, avec vue sur Los Angeles. Mais le panorama ne semblait être qu'un décor

pour mettre en valeur l'étoile filante Jenny Lee ce soir-là. Et tout, depuis l'enseigne au néon jusqu'aux couverts en argent, semblait plus brillant, plus beau. Une de ces nuits où vous n'arrivez pas à croire que c'est vous qui vous trouvez à vivre ce moment parfait.

Et je sais que Jenny voudrait que je la voie comme sous un éclairage HD.

Sauf que c'est comme ça que je la vois.

Mais il faut que j'arrive à lui faire comprendre que c'est comme ça que je la vois. (Et pas uniquement ce soir de nouvel an.) Donc, j'imagine qu'il va falloir que je le lui montre. Chaque jour. Ou, en tout cas, plus que je l'ai fait jusqu'à maintenant. Et nous voici de retour à la question pratique. L'effort. Le planning. La créativité. Savoir ce qu'elle veut et tout faire pour qu'elle l'obtienne. Bon, c'est encore compliqué pour moi de parvenir à rassembler les deux ingrédients de la recette : la magie et la pratique. Le spontané et le minutieusement planifié. Le réel et l'irréel.

Il faut battre ensemble, juste comme il faut, la fantaisie et la réalité pour que le soufflé soit réussi. Voilà à présent que je fais des métaphores pâtisseries. Nous sommes en territoire conceptuel et je suis totalement perdu à nouveau ! Femme, donne-moi de la viande et des patates !

L'amour à La Yoko

Jenny : Je savais ce qu'il me restait à faire : il fallait que je lui parle comme un homme. Il fallait que je traverse la route, que je lui parle directement, simplement, d'une façon qu'il puisse comprendre. (Et si ça ne marchait pas, il allait peut-être falloir que je lui envoie mon pied dans les noix. Non, je rigole.)

« Je veux l'amour à la Yoko.

— Quoi ?

— La façon dont John Lennon aimait Yoko Ono. C'est ça que je veux.

— Tu veux être aimée d'une façon qui a détruit les Beatles ?

— Oui.

— Les Beatles, le plus grand groupe de l'histoire de l'humanité, tu t'en ficherais qu'ils se séparent par ta faute ?

— Je m'en ficherais.

— Tu veux dire que tu séparerais les Beatles ?

— Je dis seulement qu'il n'y a aucun doute sur l'amour que John portait à Yoko.

— Mais elle a détruit le groupe !

— En effet.

— Et tu trouves ça romantique.

— J'aimerais ne pas trouver ça romantique, vraiment. Mais, au fond de moi, je ne peux pas m'en empêcher. Il l'aimait. C'est elle qu'il a choisie. Tout a un coût.

— Si par coût tu veux dire séparation des Beatles, c'est un sacré coût quand même. »

Howard : Incroyable, juste la veille, j'avais vu un autocollant sur une voiture qui disait : *J'en veux encore à Yoko*. J'ai ri quand j'ai vu ça, parce que moi aussi je suis toujours fâché contre Yoko. À présent, on me demandait d'être de l'autre côté. D'être du côté de celle qui a entraîné la séparation des Beatles. Dans un univers parallèle, celui dans lequel Jenny voudrait que nous vivions, l'autocollant dit : *J'en veux encore à Howard*.

Jenny : Howard est horrifié. Moi-même je me sens un peu mal à l'aise. Je n'arrive pas à croire que j'ai dit ça à voix haute. Je n'arrive pas à croire qu'on en soit arrivés là. Le romantisme à la dure. Il me dit alors :

« En gros, tu es en train de me dire que tu serais heureuse si je montais un groupe, qu'il devienne céléberrissime à travers le monde entier, qu'il inspire des millions de fans, et que tout à coup je laisse tout tomber pour toi en perdant au passage mes meilleurs amis ?

— Je dis juste que je trouverais ça romantique.

— Tu es cinglée.

— Je sais. »

Howard : Évidemment, ce que racontait l'autocollant était complètement faux. Si les Beatles se sont séparés, c'est la faute de John, pas celle de Yoko. Son amour pour Yoko a soudain annihilé l'amour qu'il avait pour Paul – dont il était fatigué. Mais Jenny ne voit-elle pas les ravages qu'a entraînés la fin des Beatles ? À part le simple fait que John s'est retrouvé semi-retraité, ne pointant son nez occasionnellement que pour nous raconter qu'il passait son temps à « regarder les roues tourner encore et encore », cela a engendré quelque chose de bien pire, de bien plus dévastateur : les Wings. Le groupe monté avec sa femme Linda par Paul McCartney après les Beatles. Pour Paul, c'était une façon de dire : « Tu détruis les Beatles à cause d'une gonzesse ? Eh bien, moi je monte mon groupe avec la mienne. »

Est-ce que c'est cela que veut Jenny ? Que nous soyons les Wings ? Un groupe abyssalement inférieur aux Beatles ? C'est ça l'amour ? C'est ça le romantisme ? Les Beatles ont produit *Abbey Road* et *The White Album*. Les Wings nous ont laissé « Silly Love Songs ». Attendez une minute.

C'est ça le truc ? « Silly Love Songs⁵ ».

Jenny et moi avons des goûts totalement opposés en matière de musique. Elle s'aventure rarement au-delà des mélopées sucrées du Top 50. J'ai besoin que ma musique soit un peu plus substantielle, plus roborative. Mais tout ça n'a rien à voir avec moi, n'est-ce pas ? Plus tard, je me suis

connecté à iTunes (« Silly Love Songs » est le plus gros hit des Wings), j'ai téléchargé la chanson et, devinez quoi ? Elle est aussi nulle que dans votre souvenir.

Le beat de la chanson est étrange, très seventies, qui fait taper du pied et dodeliner de la tête. Plus tard, dans un interlude bizarre au milieu de la chanson, Paul et Linda chantent ensemble. (Genre « Row, row, row your boat »), puis Paul chante « How can I tell you about my loved one⁶ ? » tandis qu'elle chante « I love you ». Puis il reprend « I love you » pendant que Linda chante « How can I tell you about my loved one ? », mais, avant que les deux amoureux aient pu conclure, un rythme disco vient s'immiscer là-dedans, insupportable pour qui n'est pas les Bee Gees.

C'est atroce. Vraiment.

Mais magnifiquement atroce en même temps. Il y a quelque chose d'étrangement authentique là-dedans – un peu comme le sentiment qu'on a toujours eu à l'égard de l'amour de Paul et Linda. Jenny est peut-être une femme à la John et Yoko, mais j'ai toujours eu cette forme d'admiration pour Paul et Linda, que je ne comprends pas moi-même. J'ai toujours eu l'impression, en voyant les photos de ces deux-là, qu'il se dégageait une intimité impossible à feindre.

Et la mort prématurée de Linda a été un véritable drame. J'ai pensé que Paul ne s'en remettrait jamais. Et, considérant celle qu'il a épousée après (dont il a d'ailleurs divorcé depuis), je pense qu'en effet il ne s'est jamais remis de la mort de Linda.

En fait, j'ai toujours vu la relation entre Paul et Linda comme, j'ose à peine le dire..., romantique. Et soudainement, « Silly Love Songs » ne me paraît plus aussi idiot.

Ou comme Paul le dit dans la chanson : « It isn't silly. It isn't silly. It isn't silly. At all⁷. »

C'est vraiment une chanson pour Jenny Lee. Je la revois chanter et danser dans toute la maison. Et croire à son

message d'amour sirupeux. « Some people want to fill the world with silly love songs. What's wrong with that⁸ ? »

En effet.

Jenny : Qui saurait dire s'il a vraiment compris l'analogie avec les Beatles. Qui sait s'il la comprendra un jour. Mais ce dont je me suis aperçue à ce moment-là, c'est que je prends vraiment le romantisme et l'amour très au sérieux. C'est comme ça que je veux vivre ma vie. Je n'ai pas choisi d'être une avocate d'affaires comme le voulaient mes parents. J'ai choisi de me battre et de devenir auteur. Je ne me suis pas installée dans un mariage médiocre. J'ai choisi de quitter mon mari avec l'espoir d'une relation meilleure. Mais je ne pense pas qu'il faut que cela vienne à moi et que ça n'aille que dans un sens. Je recouvrirais volontiers une flaque de boue avec mon manteau pour que Howard ne tache pas ses belles baskets neuves. Je veux plonger là-dedans jusqu'au cou, quelles qu'en soient les conséquences. Je ne veux pas me retrouver sur un canapé le samedi soir à regarder un super film. Je veux vivre le super film. Je veux marcher sur la plage, pantalons retroussés, main dans la main alors que quatre chevaux sauvages galopent au loin (la représentation symbolique typique de l'amour et de la sexualité au plus haut). Je veux l'entendre dire : « As-tu jamais vu une telle image ? » et qu'il s'agisse du clair de lune qui éclaire mon visage (et que j'aie l'air d'avoir de belles pommettes saillantes), qu'il s'agisse de moi, de nous.

Il ne dit rien. J'essaie de me retenir de poser la question. Mais je la pose quand même. « À quoi penses-tu ? »

Howard : Je pensais : « Je la mauve vraiment, vraiment. » Et j'ai répondu : « À toi. »

Chapitre 5

Coincé entre la femme et sa folie...

... ou l'art du silence

Jenny m'en a voulu à mort parce que j'ai eu une aventure.
Dans un de ses rêves.

Yep. J'ai été tenu pour responsable des actions que me faisait faire son subconscient. Ce qui est intéressant, ce n'est pas qu'elle ait admis que c'était complètement fou – elle ne l'a pas admis –, mais qu'elle me dise que c'était déjà arrivé avant. Apparemment, son ex-mari l'avait trompée dans ses rêves, lui aussi. Et il en a payé le prix le lendemain matin. Curieusement, elle m'a assuré qu'elle était beaucoup plus en colère après lui qu'après moi pour nos frasques fantômes. Ça m'a rassuré. Un peu. Le bon côté, c'est qu'elle est parvenue à se réveiller au milieu de son cauchemar et a donc pu se mettre en colère contre moi directement.

Comme ça, nous avons pu régler l'affaire tous les deux ensemble. « Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas simplement engueulé dans ton rêve ? » je lui ai demandé.

Elle préférerait me gueuler dessus dans la vraie vie.

Une belle tranche de folie avant même d'être sorti du lit.

Voici ce qu'elle m'avait demandé la nuit précédente avant que nous allions nous coucher : « Si je me transformais en une tarte aux noix de pécan géante, là, tout de suite, et qu'il te faille rester couché auprès de moi toute la nuit, avec l'assurance que je redeviendrai moi-même au petit matin, à moins que tu ne me manges, est-ce que tu me mangerais ou pas ? »

J'ai pris un temps pour digérer la question. Façon de parler. Puis je lui ai répondu calmement que, si sa vie en dépendait, je ne mangerais pas de tarte à la noix de pécan. Voici ce que je n'ai pas fait : je ne me suis pas engagé dans une discussion avec elle. Je n'ai pas dit : « Est-ce que tu pourrais te réchauffer un peu et te couvrir de glace à la vanille ? » Je n'ai pas dit non plus : « Qu'est-ce que tu cherches à me dire, mon amour ? » Je lui ai simplement répondu que je ne la mangerais pas si cela signifiait sa disparition, puis je me suis retourné et endormi.

Si seulement j'avais fait ça la veille...

Ce soir-là, en rentrant du travail, je savais que la nuit allait être difficile. J'avais reçu un SMS plus tôt dans la journée qui disait : *Je suis vraiment contrariée par la rupture de Kimmel et Silverman... Qu'est-ce que ça signifie pour nous ?* Le couple de talentueux comédiens Jimmy Kimmel et Sarah Silverman avaient rompu ce jour-là. En fait, j'avais déjà lu quelque chose à ce sujet trois jours auparavant. Je ne lui avais simplement rien dit parce que je savais d'avance que ça allait beaucoup la contrarier. Jenny prend les ruptures de célébrités très au sérieux. Souvent même plus au sérieux que les célébrités qui rompent elles-mêmes. Quand vous rompez, pendant un jour ou deux, vous vous sentez vraiment libre, comme si la vie s'ouvrait de nouveau devant vous. Ce n'est qu'après que la peur de la solitude

devient paralysante. Mais pour Jenny, ça n'existe pas quand des célébrités rompent. Elle va directement à la case cœur brisé. (Elle est si déprimée que je vis dans la peur qu'un de ces jours *Closer* et autres tabloïds décident d'en rester là.) « Qu'est-ce que ça signifie pour nous ? » a-t-elle demandé. Pour moi, ça signifiait surtout une très longue nuit à venir.

La fin de la relation de Jimmy Kimmel et Sarah Silverman était une pilule particulièrement dure à avaler pour Jenny. (Non pas que nous les connaissions personnellement, ni que notre vie soit affectée par la leur.) Mais Jenny, toujours en quête d'une « preuve » qui confirmerait la fin des contes de fées (et ils vécurent heureux pour toujours), avait mis de grands espoirs dans ce couple. Et, disons, au contraire des couples de *Top Gun* ou de *Dawson's Creek*, ces deux-là nous ressemblaient vraiment. Elle est vivante, marrante et sexy, comme Jenny. Lui est drôle et un peu rondouillard, comme moi. Donc, tout naturellement, dans son esprit, si Jimmy et Sarah n'y arrivent pas, nous non plus. C'est la loi de la transitivité des relations :

$$A = B = C$$

Jimmy et Sarah = amour condamné

Howard et Jenny = Jimmy et Sarah

Howard et Jenny = amour condamné

Si vous voulez savoir ce que je pense de cette façon de prédire notre avenir, je vais vous le dire : c'est complètement cinglé. Mais c'est comme ça que sa tête fonctionne. Attendez, le plus beau reste à venir. Parce qu'elle ne se contente pas de s'identifier à des couples célèbres ; elle s'identifie aux couples fictifs dans les séries. Elle les prend très au sérieux. Elle croit que Meredith et McDreamy, de

Grey's Anatomy, sont des vraies personnes. Et que leurs disputes sont les mêmes que les nôtres. Une nuit, elle m'a même tapé bien fort sur la poitrine parce que le personnage d'Andrew McCarthy dans la série *Lipstick Jungle* avait eu une aventure. Elle était folle de rage. « C'était un type tellement bien ! Oh Howaaaaaard ! » criait-elle, me confondant visiblement avec Andrew McCarthy.

Et se lamenter sur le triste sort de Jimmy Kimmel et Sarah Silverman l'a conduite à nous comparer à d'autres couples de télévision qui ont foiré. Soudain, nous sommes devenus Ross et Rachel, dans *Friends* saison 3, quand Ross pensait qu'ils étaient « temporairement séparés » et qu'il couche avec une marie-couche-toi-là.

Soudain, elle devient Carrie dans *Sex and the City* quand M. Big rentre de Paris fiancé à une jeune femme plus canon qu'elle. Quand elle commence à nous comparer à Luke et Laura dans les premières saisons de *Hôpital Central* et qu'elle me dit que ma colère la pousse à retourner vers Scott, je comprends qu'il est temps d'intervenir.

Je sais comme tout un chacun qu'il ne faut jamais plonger un orteil dans la froide piscine de la folie. Mais je n'ai pas pu résister. Alors, je lui ai expliqué calmement que ces personnages ne sont pas, tautologie, des vraies personnes. J'ai même ajouté, gentiment mais avec une logique implacable, que nous, auteurs de séries télévisées, devrions être les premiers à savoir que Meredith et MacDreamy, Ross et Rachel, Luke et Laura ne sont même pas aussi réels que Jimmy et Sarah, sans parler de Howard et Jenny ! Argument imparable, n'est-ce pas ? Comment ne pas comprendre qui a raison dans cette histoire ? Il n'y a même pas à réfléchir. C'est terminé avant même d'avoir commencé. J'ai les pieds bien sur terre avec celle-là. Vous pourriez aisément parier de l'argent sur ma tête avec un argument comme ça.

Et pourtant, vous perdriez...

J'ai perdu la dispute. Ce qui est triste, c'est que je n'ai même pas été à deux doigts de gagner. Elle m'a juste massacré. Droit dans les yeux, elle m'a dit à quel point j'avais tort : Meredith et McDreamy sont réels. Puis elle a ajouté : « Ces histoires viennent bien de quelque part. Ce sont de vraies gens qui les écrivent. Si tout cela n'était pas réel, ils ne l'écriraient pas. Tu sais parfaitement comment un auteur fonctionne, a-t-elle dit en pointant un doigt accusateur. Tout le monde utilise ses propres histoires et c'est ça qu'on retrouve à la fin dans les scripts. »

Elle a fini en me rappelant avec un clin d'œil appuyé que nous sommes tous les deux auteurs, et que, par conséquent, nous savons tous les deux comment ça marche.

Elle m'a alors ressorti toutes les histoires que j'avais écrites pour la télévision que j'avais directement piochées dans ma vie personnelle. La plupart étaient embarrassantes, mais, surtout, c'était vrai. Mais elle n'en avait pas fini avec moi. Elle a passé en revue toutes les choses que j'ai écrites, qui ne me sont pas arrivées vraiment, mais qui me sont presque arrivées.

Ce qu'elle avançait était assez complexe, ça engageait les sentiments véritables que peut éprouver un auteur, et toutes les choses réelles auxquelles il pense au moment de l'écriture, ce qui, selon elle, confirmait qu'il y a beaucoup de réel, de vérité dans ce que l'on écrit, particulièrement quand c'est bon.

Et soudain, je me suis surpris à penser que Meredith et McDreamy étaient peut-être, au final, de vraies personnes. Leurs hauts et leurs bas ont le pouvoir d'annoncer les nôtres. Le pire de tout, c'est que, plutôt que d'incarner la voix de la raison, ce qui aurait été simple, il suffisait de l'ignorer et ne rien répondre, je venais de donner du crédit à ses insanités. Je venais de me faire emporter par le vortex de la folie, j'étais piégé dans sa logique vaudou. Accepter d'entrer dans

ce nouveau monde où ce qui est vrai est faux avait un coût, un coût élevé. Elle était maintenant encore plus malheureuse, parce qu'elle « avait raison depuis le début ». Et à présent que je venais d'avaliser ses pires peurs, elle est entrée dans une spirale de folie incontrôlable. Elle allait à présent pouvoir m'accuser d'avoir eu une aventure dans son sommeil et se demander si je la mangerais si elle se transformait en tarte à la noix de pécan. J'avais réussi à augmenter sa folie.

J'aurai dû me méfier.

———— Les leçons d'Elizabeth ———— deuxième partie

*Tout ce que j'ai appris sur les femmes
pendant ma première année à l'université.*

Oui, Elizabeth est de retour. Elle ramène avec elle toute ma bêtise d'étudiant. Si vous désirez vraiment comprendre quels sont les schémas sur lesquels vous fonctionnez avec le sexe opposé – et soyons honnêtes, vous ne le voulez pas franchement –, la meilleure chose à faire est de revenir sur la première fois où vous êtes tombé amoureux. Toutes les erreurs que vous commettrez plus tard se trouvent contenues dans cette première fois.

Malheureusement, nous sommes tous trop stupides ou fous pour apprendre quoi que ce soit de cette première fois.

Avec Elizabeth, j'ai fait toutes les erreurs possibles. Si j'avais eu ne serait-ce que quelques éléments me permettant de comprendre comment fonctionne l'esprit féminin, j'aurais sans doute raflé la mise en dernier ressort. Mais ce jour-là, mon destin était scellé. C'était écrit partout sur le

mur de la salle à manger de la résidence du campus, un soir après le dîner. Le côté vraiment triste, c'est que je n'en avais pas la moindre idée.

Nous étions en train de manger un truc que le cuisinier de la cafétéria appelait « poulet est-ouest », ce qui m'a d'ailleurs toujours semblé bizarre. C'est est ou ouest ? Comment est-ce que ça peut être les deux ? Je suis parti dans une grande démonstration sur le poulet est-ouest, sur le fait qu'il s'agit d'un oxymore et tout et tout, largement convaincu de l'intelligence de ma démonstration.

Sauf qu'elle, de son côté, était particulièrement agacée ce soir-là. Ça avait à voir avec sa mère.

Cette histoire d'oxymore aurait simplement dû être un de ces trucs que l'on dit pour meubler la conversation, pour passer le temps entre le poulet est-ouest et les pêches au sirop. Sauf que là, j'ai largement insisté. Première erreur. Mais pas erreur fatale. Celle-ci arriverait juste après.

Elle a commencé à me raconter qu'elle était furieuse contre sa mère parce qu'elle avait décidé de laisser tomber sa majeure à la fac, et que sa mère était censée l'annoncer à son père, mais elle ne l'avait pas encore fait. Étant particulièrement naïf à l'époque, je lui ai demandé simplement : « Mais pourquoi ne l'as-tu pas dit directement à ton père ? » Elle m'a répondu un peu sèchement : « On ne peut pas parler à cet homme. C'est aussi simple que ça. » Ça me paraissait un peu étrange vu qu'elle m'avait souvent parlé de son père et raconté comme c'était un type génial.

Elle est ensuite partie sur une tirade sur sa « sorcière de mère » qui n'avait pas parlé à son père, et maintenant il allait venir en visite et ça allait être un désastre complet et comment c'était la faute de sa mère. « La faute de ta mère ? j'ai demandé, l'air dubitatif. Vraiment ? » Elle a soupiré, visiblement irritée, et m'a expliqué que c'était de la responsabilité de sa mère de dire à son père certaines

choses. Et moi, naïf (je vous brise le cœur, n'est-ce pas ?), de lui répondre : « Tu ne penses pas que c'est quand même un peu ta responsabilité de dire certaines choses à ton père ? Particulièrement quand il s'agit de tes études et de ton changement de cursus ? »

À présent, la fumée qui nous environnait ne venait plus seulement du poulet est-ouest.



« Je dis des choses à ma mère, qu'elle dit ensuite à mon père, c'est comme ça que ça marche !

— Oh ! j'ai dit. C'est vraiment pourri comme système. » Elle a riposté illico : « C'est comme ça que ça marche dans ma famille. Ça a toujours marché comme ça, ça marchera toujours comme ça ! »

J'ai eu alors la bonne idée de l'informer, depuis mon piédestal, que sa famille « dysfonctionnait totalement » (un mot que j'avais appris la veille en fumant de l'herbe avec une jeune femme qui venait de Highland Park dans l'Illinois et qui essayait de me convaincre que c'était tout comme si elle venait de Chicago⁹).

Je ne me souviens pas exactement de ce qui s'est passé après, mais je suis à peu près sûr que des pêches au sirop ont volé et que l'un de nous deux a quitté la table. Si ma mémoire ne me fait pas totalement défaut, ça pourrait bien être elle qui est partie et moi qui me suis retrouvé maculé de pêches au sirop.

Ce qui n'est pas arrivé de façon certaine, c'est que nous sortions ensemble, ce que j'espérais encore secrètement jusqu'aux pêches au sirop. Et pourtant : **je l'aimais. j'étais fou d'elle. elle m'obsédait. j'aurais fait n'importe quoi pour elle. pourquoi est-ce que je n'ai pas simplement fermé ma gueule ?**

Erreurs de débutant

Je l'ai encouragée à me parler de la situation avec sa mère. Ce qui est toujours une erreur. Mais, si vous n'avez pu l'éviter et que vous vous trouvez coincé dans une conversation avec une femme au sujet de sa mère, au moins, soyez d'accord avec elle.

Soyez simplement d'accord. Ne posez pas de questions. Qu'est-ce que cela va vous rapporter de discuter de sa famille de tordus ? Rien. Hochez la tête avec empathie. Des grognements d'acquiescement au milieu de bruits de mastication, pas de problème. Mais pourquoi aller tirer le loup de sa tanière ? Et qui suis-je pour essayer de tirer le loup de sa tanière ? Comme si ma famille n'était en rien dysfonctionnelle ! (Que ça relève ou non de sa responsabilité de parler à son père ou à sa mère n'a aucun intérêt, aucune pertinence. Je suis certain que c'était ce qu'elle avait trouvé de mieux, et, si ce n'est pas le cas, je suis sûr qu'elle a fini par trouver une parade toute seule, merci bien.) Je me suis retrouvé dos au mur, pris dans mes propres filets.

Au lieu du mec cool avec qui on peut parler, je suis devenu le connard insupportable, jugeant les autres et, pire que tout, qui se met du côté de sa mère.

J'ai refait la même erreur un nombre incalculable de fois pendant mes années de fac. Visiblement, les familles de tous les autres me paraissaient incompréhensibles, étranges et, pour tout dire..., à côté de la plaque. Chaque nouvelle fille que je rencontrais semblait issue d'une famille encore plus cinglée que la précédente. Et elles avaient toutes bizarrement l'impression que tout était normal. J'avais le sentiment que seule ma famille était normale. J'étais si jeune... Si seulement j'avais gardé ces pensées pour moi-même, j'aurais pu passer une très bonne première année.

Le jour d'entrée en deuxième année, je marchais tranquillement dans la rue quand mon cœur a fait un bond. Elizabeth se promenait main dans la main avec un ami à moi.

En fait, c'est moi qui les avais présentés ! J'ai eu envie de m'enfuir en courant et d'aller vomir. Au lieu de ça, nous nous sommes salués et avons discuté un moment avec des sourires forcés en espérant que ce moment se termine vite. J'avais été fou d'elle pendant un an et, au final, c'est mon camarade qui l'avait eue.

Après plusieurs semaines un peu tendues, je me suis réconcilié avec mon ami et je n'ai plus jamais vraiment reparlé à Elizabeth. C'était trop douloureux. Après la fac, j'ai totalement perdu contact avec ces deux-là. Mais, plusieurs années plus tard, j'ai rencontré un jour mon ami à Los Angeles.

Elizabeth et lui avaient rompu depuis bien longtemps, mais je lui ai tout de même demandé comment il avait réussi à surmonter la colère qui animait Elizabeth, pas uniquement contre son propre père, mais, visiblement, contre tous les hommes en général. Il m'a répondu simplement : « Oh ! je fermais ma gueule, c'est tout. Qu'est-ce que j'avais à gagner dans cette bataille ? »

Nombreuses sont les leçons que j'ai pu tirer de l'histoire d'Elizabeth. L'une d'elles, et pas la moindre, est l'idée somme toute assez simple de la compassion.

Il faut avoir un grand cœur, être généreux, non seulement avec celle que vous aimez, mais aussi avec le reste de l'humanité, pardonner à la fragilité humaine, à ses faiblesses, sa folie. Finalement, ce dont je m'aperçois, c'est qu'Elizabeth était une fille super.

Elle avait quelques problèmes. Mais qui n'en a pas ? Et où qu'elle se trouve aujourd'hui, je suis certain qu'elle mène une vie fantastique, passionnante et créative.

Mais la leçon la plus importante sans doute à tirer de cette histoire est la suivante : ne vous interposez jamais entre une femme et sa folie.

Une bonne partie de l'art de vivre aux côtés des femmes réside simplement dans le fait de se tenir à l'écart du chemin. Quatre-vingt-dix pour cent d'une relation réussie, c'est savoir quand la fermer. Les femmes peuvent solliciter votre opinion, mais elles ne veulent jamais réellement la connaître. Elles veulent simplement que vous restiez silencieux pendant qu'elles vous reprochent de ne pas la donner. Pour quelle autre raison nous disqualifieraient-elles si rapidement quand nous disons ce que nous pensons ? Une chose qu'elles ne veulent absolument pas, c'est que vous cherchiez à les empêcher d'être folles. Elles veulent que vous laissiez leur folie respirer, s'exprimer.

Ne vous interposez jamais entre une femme et sa folie.

C'est une bataille perdue d'avance. La folie sera toujours plus forte que la raison. C'est comme se mettre en travers de la voie pour arrêter un train. Malheureusement, la plupart des hommes pensent que leur job est de rétablir la raison, de les sortir de leur folie. Nous nous demandons sincèrement comment le monde pourrait continuer de tourner si nous ne cherchions pas à éteindre la folie. Et si nous parvenons à l'arrêter, nous sommes persuadés que l'univers s'en portera mieux. Mais voici ce que m'a appris mon ami de fac : la folie se consume d'elle-même. Vous n'êtes pas en mesure d'éteindre les flammes de la folie. Comme pour de nombreux feux de forêt, si vous le laissez brûler, il s'éteindra tout seul. Ça n'arrivera pas si vous soufflez dessus.



L'art du silence

L'homme silencieux à l'ancienne ne fait plus guère recette aujourd'hui. Peut-être cela leur rappelle-t-il trop leur père. Quoi qu'il en soit, l'archétype Clint Eastwood/western spaghetti est aujourd'hui considéré comme trop distant.

S'il n'est pas complètement fermé aux émotions, il manque au moins le langage des sentiments et est incapable de communiquer avec elle. Et il faut reconnaître que la réticence à toute communication peut largement aviver la folie d'une femme, particulièrement dans des moments d'intense besoin émotionnel. En gros, le silencieux n'est plus du tout la figure de l'homme ou du compagnon idéal.

Il y a cependant une chose très utile que le silencieux peut nous apprendre : quand la boucler. Le type silencieux ne s'interpose jamais entre une femme et sa folie. Il a en tête le fameux dicton de Mark Twain : « Il vaut mieux se taire et laisser les gens penser que vous êtes stupide que de parler et de lever le doute. »

Honnêtement, je n'ai rien du silencieux. Je suis même plutôt bavard. Je peux parler très longtemps sans m'arrêter. Et la plupart des femmes trouvent ça plutôt rafraîchissant, ça les change généralement de leur dernier petit copain. Jusqu'au moment où je dis le truc qu'il ne faut pas et où, soudain, elles repensent avec nostalgie à leur dernier « connard non communicatif ».

Je me suis mordu la langue tellement de fois que je n'arrive plus à différencier son goût de celui d'un bon steak. J'ai vu des mots quitter ma bouche et me revenir dessus comme un boomerang.

Et, en essayant d'éviter le retour du boomerang, il m'est arrivé d'empirer encore les choses. Une fois, alors que j'es-

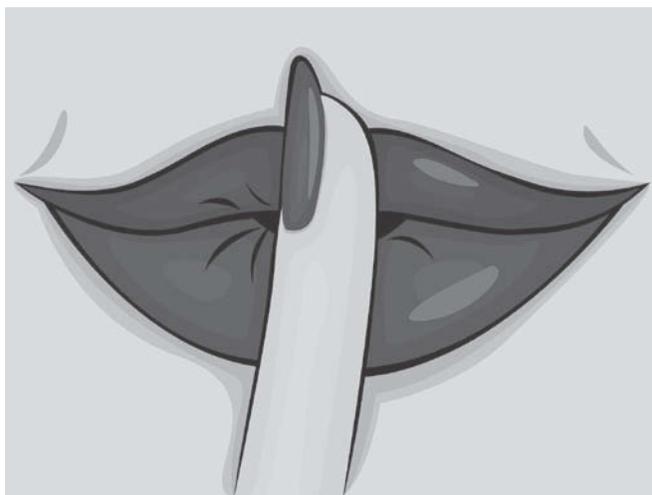
sayais encore de me dépatouiller d'une terrible bourde, Jenny m'a averti : « Repose ta pelle et éloigne-toi du trou que tu viens de creuser. » Une métaphore qu'elle a immédiatement fait suivre d'un, plus direct, « Arrête de parler ! »

Alors, quel est mon problème ? Pourquoi est-ce que je ne suis pas foutu de me taire ? Pourquoi est-ce que non seulement je cherche à m'interposer entre la femme et sa folie, mais qu'en plus j'attise cette folie ?

Parce que nous avons, moi et ceux de mon espèce, vraiment quelque chose à dire de pas idiot. En effet, ce qui complique vraiment les choses, c'est que souvent les hommes ont quelque chose de valable à dire. Quelque chose d'important. Quelque chose qu'il faut absolument qu'ils disent à leur femme. Quelque chose qui mérite discussion.

C'est dans ces moments-là qu'il est à peu près sûr de dire la mauvaise chose au mauvais moment.

Quand je repense au nombre de fois où j'ai provoqué des discussions à des moments inopportuns... Rien que ce que j'ai pu dire au lit !



Le silence n'est peut-être pas toujours d'or, mais j'aurais sans doute dû penser que c'était le cas à ce moment-là.

Je suis peut-être un champion des discussions lancées au mauvais moment.

Mais je ne suis pas le seul. Les femmes se plaignent de ça tout le temps : pourquoi cet imbécile avait-il besoin de lancer cette discussion à ce moment-là ? S'il avait été un peu éduqué dans l'art du « quand dire les choses », nous nous serions sûrement épargnés un sale quart d'heure pour tous les deux.

S'il y avait eu des cours de « bon moment pour le dire » au lycée, avec des quiz du genre : « Maintenant ou pas maintenant ? », le lycée n'aurait sans doute pas été une telle perte de temps.

- ❶ Sa mère arrive dans 20 minutes. Maintenant ou pas maintenant ?
- ❷ Elle vient de se faire couper les cheveux. Maintenant ou pas maintenant ?
- ❸ Elle vient de perdre son boulot. Maintenant ou pas maintenant ?
- ❹ Elle vient de vous envoyer paître. Maintenant ou pas maintenant ?
- ❺ Elle veut absolument parler de votre relation et de vos sentiments profonds, même si ça doit lui faire mal. Maintenant ou pas maintenant ?

Je pense que les réponses aux questions 1 à 4 sont « Pas maintenant ». La réponse à la question 5 est « Maintenant ». Bien entendu, je ne suis pas sûr puisque, comme je le disais, il n'y avait pas de cours au lycée.

Les profs étaient trop occupés à nous enseigner des trucs aussi inutiles que, par exemple, les maths.

L'incident du marché (et le moment magique)

Jenny m'en a beaucoup voulu pour le marché de Santa Monica. À cause de la sale expérience que je lui ai fait subir en l'envoyant là-bas. J'aurais dû, semble-t-il, la prévenir qu'il risquait d'y avoir foule et que se garer serait un cauchemar.

Je sais à quel point elle déteste la foule et le manque de place de parking, elle me l'a dit souvent.

C'était donc parfaitement criminel de ma part de la laisser aller là-bas.

Franchement, j'ai eu l'impression que je l'envoyais faire la guerre au Vietnam. Elle était furieuse contre moi. Plus tôt dans la matinée, elle m'a dit qu'elle avait envie de fruits frais. Je ne lui ai rien demandé pour ma part. J'aime les fruits frais, mais à aucun moment je ne lui ai dit : « J'aimerais manger des fruits frais, veux-tu bien aller m'en acheter ? » Elle m'a demandé de lui recommander un marché, et j'ai tout de suite pensé à celui de Santa Monica. Puisque nous vivons à Santa Monica.

Quand elle est rentrée à la maison, elle a commencé à me crier dessus. Me sentant injustement attaqué, j'ai dû essayer de me défendre et, par là même, allumer la folie. Heureusement, la dispute n'a pas duré longtemps, puisque j'avais prévu d'aller à la salle de sport. Et c'est ce que j'ai fait. Mais, à mesure que je soulevais des haltères, une sourde colère a commencé à monter en moi.

À la fin, j'étais fou de rage. Elle m'avait engueulé parce que je l'avais envoyée à un endroit où elle voulait aller. Et ne savait-elle pas que les marchés sont généralement bondés ? Et particulièrement le dimanche matin. J'aurais dû être considéré comme un héros, un sauveur, l'homme

qui lui avait permis d'obtenir des fruits alors qu'elle en avait désespérément besoin. Mais je n'ai eu droit qu'à de la rancœur. Aucune bonne action ne reste impunie. À la fin de ma séance à la salle de sport, j'étais bien décidé à lui dire ma façon de penser.

Je suis monté la trouver. La porte de la pièce que nous appelons communément la bibliothèque était fermée. Or, nous ne fermons jamais la porte de la bibliothèque. Visiblement, elle était encore fâchée contre moi. J'ai frappé à la porte.

Elle ne m'entendait pas ou faisait semblant. Je sentais la pression monter. J'ai frappé plus fort. Peut-être devrais-je simplement enfoncer cette foutue porte ! Et j'ai commencé à me faire mon monologue dans ma tête : « Tu sais quoi ? Allez vous faire foutre, toi et ta colère ! J'en ai marre de tes reproches à tout bout de champ, que tu me rendes responsable de ce qui ne va pas chez toi. Je suis sans doute ce qu'il t'est arrivé de mieux, alors, soit tu te réveilles, soit je sors de ta vie ! »

Puis j'ai entendu le verrou de la porte s'ouvrir.

C'est à ce moment précis que m'est revenue en tête la leçon apprise avec Elizabeth. La compassion.

J'ai ouvert lentement la porte et j'ai glissé ma tête. Elle était assise sur une chaise, l'air contrit ou en colère, pas moyen de savoir. « Tu vas bien ? Je suis inquiet pour toi », lui ai-je dit. Elle a levé la tête, ses yeux étaient pleins de larmes. Rage ou tristesse ? Je n'en savais rien encore. « Bébé, je suis désolé de t'avoir envoyée dans ce cauchemar. Je sais que tu détestes la foule. Je n'ai juste pas réfléchi. J'ai dû être aveuglé par l'idée de manger des pêches fraîches. Je suis vraiment désolé si cette expérience a été si terrible pour toi. Je le suis d'autant plus que c'est moi qui t'ai envoyée là-bas. Je ne voulais en aucun cas te causer du stress. Je t'aime. Ça me tue de t'avoir fait subir une chose pareille. J'aurais pu

l'éviter. J'aurais pu te recommander le marché de Palisades. Là, il y a un parking à trois dollars, et tous ces pingres de richards refusent de payer, ce qui fait qu'il y a toujours de la place où se garer. Et ce n'est pas tellement plus loin que le marché de Santa Monica. Je suis vraiment désolé de t'avoir déçue. Et je vais faire tout ce qui est humainement possible pour que ça n'arrive plus. »

Elle a fondu.

Elle s'est alors excusée de s'être emportée comme ça. Cinq minutes plus tard, tout était oublié. Nous riions, nous nous regardions amoureusement dans les yeux, nous mangions des pêches fraîches.

Et je n'arrêtais pas de penser : « Mon Dieu, que se serait-il produit si j'avais enfoncé la porte ? »

Je serais probablement en train de soigner un œil au beurre noir causé par une pêche volante. Ou pire.

Il fut une époque où j'aurais enfoncé la porte sans hésiter.

Je voudrais m'excuser auprès de toutes ces femmes qui se sont trouvées de l'autre côté de la porte chaque fois que je l'ai enfoncée.

Et pour toutes ces fois où j'ai eu la mauvaise idée d'aller m'interposer entre elles et leur folie avec l'idée absurde d'arranger les choses alors que je ne faisais que les empirer.

Est-ce que vous savez pourquoi les filles aiment les pompiers ? (Ce n'est pas uniquement parce qu'ils sont baraqués ; ils ne le sont pas tous.)

Les femmes aiment les hommes capables d'éteindre les feux.



La réponse de Jenny

Soyez malin, n'attisez pas le feu

Quand une femme est déjà envahie par ses émotions (ce que tu appelles folie), voici ce qu'il faut faire pour que cela n'empire pas (qu'elle ne devienne pas encore plus folle selon ta terminologie).

1. Elle est gênée ou se sent humiliée. (Exemple : vous êtes de sortie et elle casse un talon. Cela la fait boiter durement devant des gens qu'elle ne connaît pas. De plus, elle vient de bousiller sa paire de chaussures préférées.)

Ne faites aucune des choses ci-dessous :

- ❶ Dire : « Ne t'inquiète pas, mon amour, j'ai tout filmé avec mon téléphone : demain tu seras une star sur You Tube. »
- ❷ Dire : « Je t'avais prévenue : avec ces chaussures, ça devait arriver. »
- ❸ Ne pas l'aider à se relever.
- ❹ Rire.
- ❺ Raconter l'histoire plus tard en se trompant dans la façon dont ça s'est réellement produit. (Exemple : « Je ne voulais pas spécialement de fruits frais ce jour-là. En réalité, je suis allée les chercher pour lui. Je ne suis pas la seule à manger des fruits dans cette maison. »)

2. Elle est en colère à cause de vous.

- ❶ Lui rappeler les fois où la situation était inverse.
- ❷ Vous mettre en colère à votre tour et lui crier dessus.
- ❸ Rendre fautifs des innocents : les enfants, le chien, un passant quelconque.

- ④ Dire : « Je ne suis pas certain qu'une telle colère soit justifiée, parce que, finalement, si tu y réfléchis, ça n'est pas si terrible que ça. Tu ne crois pas que tu surréagis un peu ? »
- ⑤ Dire : « Je me suis excusé 400 fois, qu'est-ce que tu veux de plus ? » (Ça, c'était la fin de l'une de nos premières disputes. Je dis la fin parce qu'après qu'il m'avait dit ça, je suis devenue totalement enragée et je lui ai crié : « Vraiment ? Génial ! Je suis ravie d'apprendre que tout ce que je vais obtenir, c'est 400 excuses ! Je me demande combien de «Je te pardonne» il te reste ! Je devrais peut-être aller regarder dans mon registre. »

3. Elle est au bord de la crise de nerfs.

(Raison inconnue, mais phénomène évident si l'on interprète les signes suivants : elle porte un pyjama ou n'importe quel type de pantalon à ceinture élastique dans l'après-midi ; vous trouvez des boîtes de pizza vides, des boîtes de donuts vides, des papiers de bonbons éparpillés qu'elle ne s'est même pas donné la peine de cacher ; elle est entourée d'une armée de kleenex partout sur le sol près du canapé ; elle est encore en train de regarder *Potins de femmes* ou *Pretty Woman*.

N'employez aucune des phrases suivantes :

- ① J'espère que tu m'as laissé un peu de pizza.
- ② Oh ! j'imagine que tante Flo et son mari Morty Crampelstein sont en ville.
- ③ Si tu penses avoir eu une sale journée, attends que je te raconte la mienne.
- ④ J'espère que ça n'a rien à voir avec moi, parce que je n'ai rien fait.

- ⑤ Tu regardes encore ce film ? Tu es au courant qu'elle meurt à la fin ?

4. Elle est malade et au lit.

N'employez aucune des phrases suivantes :

- ① Surtout, ne me refile pas ce que tu as.
- ② Dis donc, tu as vraiment une sale tête.
- ③ La seule personne que je connaisse qui ait le nez plus rouge que toi est ce renne, là, c'est quoi son nom déjà ? Mais si, tu sais... Oh ! ça va me rendre dingue jusqu'à ce que je le retrouve. Tu veux bien aller voir sur Google pour moi ? Ça va me miner toute la journée sinon.
- ④ Je t'aurais bien préparé des crêpes ou de la soupe, mais je ne sais pas faire.
- ⑤ Je t'aurais bien préparé des crêpes ou de la soupe, mais tu détestes quand je déränge la cuisine.
- ⑥ Je t'aurais bien préparé des crêpes ou de la soupe, mais tu sais comme j'essaie de freiner sur les crêpes en ce moment. (Un grand classique de Howard.)

5. Elle se sent triste et déprimée.

N'employez aucun des stratagèmes suivants :

- ① Faire des blagues pour lui remonter le moral. C'est-à-dire : ne pas lui tirer dessus avec un élastique, ne pas recouvrir les toilettes de plastique comme vous le faisiez en colo, ne pas lui mettre les doigts dans la bouche et tirer pour obtenir un sourire en disant : « Ce visage grognon a bien besoin d'un petit sourire. »
- ② Essayer de lui remonter le moral en relativisant.
« Mon amour, tout est relatif. Je veux dire, tu vois bien qu'il y a des gens pour qui c'est bien plus dur que

pour toi. Tiens, attends une minute, je vais chercher la mappemonde et te montrer les endroits du globe où c'est le cas. »

- ③ Parler du fait que vous n'avez jamais vraiment connu la dépression avant de tomber sur cette publicité où l'on voyait un petit ballon triste en dessin animé qui était déprimé et qui n'arrivait plus à rebondir jusqu'à ce qu'il prenne des médicaments. Tout à coup, le petit ballon avait l'air beaucoup plus heureux. Surtout, surtout, ne dites pas : « Est-ce que tu te sens comme ce petit ballon triste de la publicité ? »
- ④ Dire « savapamonbébé d'amour » avec une voix de bébé et ensuite la rejoindre dans le lit en continuant à lui parler avec la même voix. Tempête ou pleurs garantis.
- ⑤ Faire semblant (Howard) de casser un œuf au-dessus de sa tête et, avec les mains, faire comme si l'œuf dégoulinait sur le visage. (Cela aura pour unique effet de provoquer des larmes, nous en avons fait la cruelle expérience.)

6. Elle admet se sentir folle, irrationnelle, hystérique, etc.

N'employez aucun des stratagèmes suivants :

- ① Tenter de la raisonner.
- ② Dire : « Tu agis comme une folle ! » ou « Tu agis de façon irrationnelle ! » (Faites-nous confiance, on a testé cette approche.)
- ③ Commencer à lui parler sur un ton bizarre et étrangement rassurant, un peu comme le ferait un psy dans une émission de radio.

- ④ Lui parler comme si elle était un animal enragé, ou comme si elle était sourde, voire stupide.
- ⑤ Monter passivement dans le train de sa folie.

Si vous avez un doute sur la démarche à suivre, sachez que vous aurez toujours bon si vous la prenez dans vos bras, que vous la câlinez, que vous essayez de la faire rire (mais pas à ses dépens) ou que vous lui dites que vous l'aimez quel que soit son état. Et si vous lui préparez des crêpes ou de la soupe, assurez-vous de bien nettoyer la cuisine après.

Croyez-moi, ce n'est pas si difficile que ça de faire avec sa folie. Essayez juste de comprendre ce dont elle a besoin et tâchez de le faire pour elle. Et si vous avez besoin que l'on vous simplifie encore les choses : comprenez-la et soyez aux petits soins.

D'abord, vous tâchez de comprendre son état émotionnel (elle se sent grosse, vraiment grosse, grognon, énervée ?) et ensuite faites un truc gentil (fleurs, ballons, crêpes ou bijou) !



Chapitre 6

Le langage des signes

Cette année, le jour de la fête du Travail a été ennuyeux et pourri. J'ai passé la nuit précédente debout avec un mal de ventre à regarder le téléthon animé par Jerry Lewis. (Gloria Gaynor survit toujours visiblement après toutes ces années!) Jenny était fatiguée et avait les premiers symptômes d'une infection de la gorge. Nous avions des plans pour la journée décidés de longue date, puis nous avons tout annulé quand notre lave-linge a débordé et que de l'eau a dévalé l'escalier. (Le lave-linge est au dernier étage, ne me demandez pas pourquoi.) Nous avons fini par aller à Blockbuster, dans la chaleur étouffante, avec notre chien, où nous avons loué un film d'horreur intitulé *Prom Night*. (Le choix de Jenny, elle aime les films d'horreur.) Ce n'est pas le pire film jamais réalisé, mais pas loin. Et, alors que nous priions pour que la journée se termine et que nous puissions enfin aller nous coucher, une expression trop familière a fait son apparition sur le visage de Jenny. Et j'ai su immédiatement ce qui allait suivre. J'avais entendu cette phrase tant de fois auparavant :

« Et si c'était un signe ? »

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Jenny a tendance à voir des signes dans des choses qui pour nous n'ont aucune signification. Elle me dit souvent : « C'est un signe ! » Mais plus souvent ses mots sont : « Et si c'était un signe ? » Et cette question peut surgir à n'importe quel moment. La plupart du temps, c'est une comparaison avec des comportements que j'ai pu avoir avant. En gros, des choses que je faisais et que je ne fais plus. Et ça, c'est toujours « un signe ».

Et les mauvais signes l'emportent toujours sur les bons signes.

Nous avons passé une très bonne journée la veille de la fête du Travail. Mais quel que soit le signe donné par cette excellente journée, il s'est trouvé immédiatement mis de côté, effacé par le mauvais signe que constituait cette journée de fête du Travail complètement ratée.

Je me souviens de l'avoir appelée un jour pour lui dire d'aller voir sur le site de *People Magazine*. Le gros titre disait : **Jimmy Kimmel et Sarah Silverman sont de nouveau ensemble !** L'article expliquait qu'ils prenaient leur temps, mais qu'ils étaient bien décidés à faire un nouvel essai. « C'est forcément un bon signe, j'ai hurlé au téléphone. En tout cas, c'est pile le contraire d'un mauvais signe, n'est-ce pas ?

— Oui, je suppose, a-t-elle répondu sans enthousiasme. Mais à présent, je suis inquiète pour Téa Leoni et David Duchovny. » Il était entré dans une clinique de désintoxication pour son addiction au sexe et, quelque temps plus tard, ils ont annoncé qu'ils se séparaient. Ça, c'était un mauvais signe.

En réalité, la recherche de signes dans un couple ne concerne pas que Jenny, loin de là. Cela concerne toutes les femmes. En partie parce que la recherche de signification appartient à leur nature, mais c'est aussi une réaction à l'at-

titude des hommes qui, pour leur part, sont moins enclins à écouter leurs émotions, même les bonnes.

Et ça laisse de la place à l'imagination des femmes, à l'interprétation, aux signes. L'esprit d'une femme est quelque chose de dangereux. Et les laisser aller à leurs songeries peut vite devenir incontrôlable.

Les hommes pour leur part ont tendance à faire comme si tout allait bien et continuent leurs petites affaires jusqu'à ce que leurs femmes les quittent. « Hein ? Je n'avais repéré aucun signe avant-coureur. » Avez-vous déjà parlé à un couple récemment divorcé ? Elle est généralement amère, et lui, complètement perdu. (Il devient amer plus tard, mais il est toujours paumé au début.) Elle lui a envoyé des signes depuis des mois pour lui faire comprendre qu'elle était malheureuse, mais il les a ignorés royalement. Les hommes ont tendance à ne voir les choses que rétrospectivement, ce qui ne sert pas à grand-chose.

Les femmes voient des signes partout (elles sont folles).

Les hommes ratent tous les signes (ils sont idiots).

Les signes sexuels

Le jour de la fête du Travail, nous n'avons pas fait l'amour.

Entre moi qui courais toutes les cinq minutes aux toilettes, Jenny qui toussait tout le temps, le temps passé à éponger l'eau de la machine qui envahissait la maison, sans compter la fatigue, l'irritation, nous n'avions pas vraiment la tête à ça.

Mais c'était un jour férié et, semble-t-il, quand vous ne faites plus l'amour les jours fériés, c'est un très mauvais signe.

Le sexe est plein de signes. Aucun aspect de la vie de couple n'est plus sujet à interprétation et à signes variés que le sexe. On est toujours à se demander pourquoi il (elle) a fait ceci, n'a pas fait cela.

C'est d'autant plus chargé que le sexe, évidemment, change au cours d'une relation. D'abord, il y en a beaucoup, énormément, puis moins, puis plus tellement.

Et ça nous fiche la trouille.

Nous étions tous les deux convaincus que ça allait être différent cette fois. Pourtant, les thérapeutes vous disent tous qu'une vie sexuelle normale évolue et que peu à peu elle cède la place à quelque chose de plus doux, plus câlin. Dans une relation à long terme, le sexe, d'après eux, est sans cesse dans un processus de flux et reflux.

Sauf que l'expérience de la plupart des gens autour de moi tendrait à démontrer qu'après le flux, il n'y a pas de reflux.



Aussi, nous scrutons avec angoisse et attention les signes de l'inévitable ralentissement de ce qui était auparavant une passion dévorante. Ce moment où elle raconte à son amie « qu'il n'a rien fait » ou que lui insiste sur le fait « qu'elle aimait vraiment ça ».

Je connais un homme qui avait pour habitude d'enlever sa montre avant de faire l'amour pour ne pas égratigner sa compagne. Elle trouvait que c'était un signe de délicatesse particulièrement important. Puis arriva le jour inévitable où il a oublié d'enlever sa montre. C'était un signe pour elle.

Et pas un bon signe.

J'ai aussi connu une femme qui partageait un amour immodéré du sport avec son compagnon. Un soir, il lui a proposé de faire l'amour devant un match à la télé. Sur le moment, elle n'a pas vu ça comme un signe démontrant qu'elle ne s'était pas embarquée dans la relation la plus intime et romantique qui soit. Elle aurait dû.

C'est un signe

Parfois, un signe est un signe, parfois, non. Les femmes ont une furieuse tendance à voir trop facilement des signes là où il n'y en a pas, ce qui les rend folles. Les hommes ont tendance à ne pas voir les signes, jamais, et ça les rend stupides.

Cependant, comprendre la différence entre un vrai et un faux signe est souvent incroyablement difficile.

Freud, le maître de l'interprétation des signes, disait : « Parfois, un cigare est juste un cigare. » Sauf quand ça n'est pas le cas.

Je ne suis pas très fier d'avoir à avouer que j'ai raté pas mal de signes au long de ma vie. Le premier mariage est généralement plein de ces signes que l'on rate, que l'on ignore, au sujet desquels on se dispute et que l'on regrette plus tard d'avoir manqué.

Pour mon trente-sixième anniversaire, mon ex-femme m'avait fait une surprise de taille. Elle avait organisé un voyage à San Francisco où elle avait réservé une magnifique chambre au Sherman House.

Lorsque je me suis réveillé le matin, c'était pour apprendre que de nombreux amis avaient fait le déplacement jusqu'à San Francisco pour une fête surprise organisée le soir même sur un bateau dans la baie. Un dîner somptueux avait été préparé par un traiteur, et j'ai été littéralement couvert de cadeaux et d'amour. En plus, ce soir-là, il y avait un feu d'artifice sur la baie, et nous nous sommes retrouvés aux premières loges, sans avoir à subir la foule.

Je récapitule : bateau, traiteur, boissons fermentées, meilleurs amis, cadeaux, amour abondant.

L'année suivante, elle m'a offert un bâton de marche. Elle m'a expliqué que c'était un bâton de marche navajo au pommeau finement ouvragé. D'accord. Mais ça ressemblait ni plus ni moins à un gros bâton que vous pouvez trouver lors d'une balade.

Un truc que vous ramassez en forêt. Et que vous utilisez le temps de la balade. Mais surtout que vous balancez une fois que vous avez terminé de marcher parce qu'au fond ça n'est rien d'autre qu'un foutu bâton.

Au passage, je vous signale que je ne suis pas un grand marcheur. Je n'aime pas tellement ça.

C'est loin d'être une activité qui m'agrée. Si je dois lever mon derrière pour, disons, aller jusqu'à la voiture, ça va. À part ça, je ne suis vraiment pas un fan de la marche.

Et pourtant, c'est ça que m'a offert ma femme.

Heureux trente-septième anniversaire. Tiens, voilà un bâton.

L'essentiel du message qu'elle essayait de me faire passer était : continue d'avancer.

Pour mon trente-huitième anniversaire, je déjeunais dans un chinois avec des amis, mais sans ma femme, trop occupée à devenir mon ex-femme.

Et pourtant, je n'ai pas repéré les signes. Ils avaient été nombreux, les signes qui menaient jusqu'au bâton de marche. Et je les ai tous ratés. Cela dit, les femmes, et plus particulièrement les femmes amoureuses, ne sont pas immunisées : elles aussi peuvent manquer les signes. Et ma femme a raté un ou deux signes. Par exemple :

Je l'ai balancée contre un cerf une fois.

Rétrospectivement, je pense que c'était un signe.

Et elle est passée complètement à côté.

Je veux dire, elle s'est bien rendu compte que je la jetais contre un cerf, qu'elle était projetée contre la pauvre bête. Mais elle a considéré que mon geste venait du fait que j'étais un « gamin de la ville », mal à l'aise avec la vie au grand air, bien que j'aie grandi dans la même banlieue de Boston qu'elle. Nous étions dans un magnifique hôtel à Big Sur. Nous n'arrivions pas à dormir.

Aussi, nous avons décidé de nous baigner dans une de ces magnifiques sources d'eau chaude nichées sur le côté de la falaise, avec une vue à vous couper le souffle. Comme nous quitions notre bungalow, dans nos peignoirs hyper doux et moelleux, un faon a surgi devant nous.

Oui, un faon. Pas même un cerf. Un bébé, quoi. Et j'ai réagi par réflexe. Pas bien. Pour me protéger de la bête, j'ai instinctivement poussé ma femme devant moi. Pour être honnête, elle a toujours été beaucoup plus une femme de plein air. Et, d'ailleurs, elle n'a pas paniqué. Bambi, en revanche, a pris ses jambes à son cou.

On m'a dit plus tard que les cerfs sortent la nuit pour boire et qu'ils sont facilement effrayés. Que la dernière chose qui viendrait à l'esprit de ce faon était d'attaquer. Mais comment étais-je censé le savoir ? Je ne suis pas garde forestier.

C'était un signe.

Et pas seulement le signe que je suis la dernière personne avec qui partir en camping. Ma réaction, bien que totalement irréfléchie, disait au fond une vérité profonde. Je n'étais pas prêt à me sacrifier pour elle, à me donner à cette relation avec la ferveur de l'homme qui, d'instinct, se jette devant sa bien-aimée pour recevoir la balle qui lui était destinée.

Ou qui tient tête à un petit faon dans un complexe hôtelier de luxe.

Cela ne l'a pas troublée sur le moment. Mais elle a classé ça quelque part dans son subconscient. Dans les derniers jours de notre mariage, elle m'a accusé de toujours me mettre en avant et de ne penser qu'à moi quel qu'en soit le coût pour elle. Quand j'ai protesté, elle a crié : « Tu m'as balancée contre un cerf ! »

Difficile de rester ensemble et heureux après ça.

Si je vous dis tout ça et bien que ça me mortifie, c'est simplement pour vous démontrer que tout le monde peut rater les signes. Personne n'est immunisé.

Et l'amour n'aidera pas, au contraire. L'amour brouille les signes qu'il faudrait repérer et simultanément met en avant des signes qu'il faudrait tout simplement ignorer. Le défi de toute relation, c'est de réussir à trier les signes. Comment voir les vrais signes et les considérer pour ce qu'ils sont tout en écartant les autres.

Si Jenny voit un corbeau au milieu de la rue, elle est paniquée pour la semaine. (Elle a rompu des fiançailles à cause de ça une fois.) Mais, en fait, je parle des signes que l'on peut repérer dans le comportement des gens, ce qu'ils font

ou ne font pas, des éléments susceptibles de nous donner une idée de la façon dont ils se comporteront à l'avenir. J'ai vu tellement d'hommes qui ne comprenaient pas pourquoi leur femme les avait quittés (moi inclus) en dépit de signes nombreux et répétés, tellement gros qu'ils auraient dû trébucher dessus. J'ai également vu trop de filles essayant de lire les feuilles de thé dans leur tasse de café, menées à la limite de la folie par un acte bénin, voire aimant.

Parfois, un jour de fête du Travail pourri est juste un jour de fête du Travail pourri.

À moins que quelqu'un ne balance quelqu'un d'autre contre un cerf.

Depuis la faillite de mon mariage, j'ai essayé d'aiguiser ma capacité à repérer les signes. Avec des fortunes diverses. J'ai eu une relation juste après mon divorce avec une femme qui disait ne pas spécialement vouloir d'enfant.

En tout cas, qu'elle était prête à ne pas en avoir. Aucun problème pour moi : j'avais déjà un fils et, les enfants, contrairement aux parties de flipper, vous pouvez n'en faire qu'un. En fait, elle pensait qu'elle pourrait en vouloir, elle ne savait pas vraiment. En fait, elle voulait que la possibilité lui reste ouverte, elle était dans cette période où les femmes commencent à se poser sérieusement la question ; toutes ses amies en avaient, mais bon, elle n'était pas obligée de mener la même vie qu'elles. Après de nombreux allers-retours, elle a fini par conclure qu'elle était plutôt d'accord pour ne pas avoir d'enfant.

Mais j'ai vite remarqué que, fréquemment, quand elle prenait sa pilule, elle la faisait tomber. Il se passait quelque chose de curieux dans l'espace entre sa main et sa bouche. Et, tandis qu'elle cherchait désespérément sa pilule par terre, elle disait : « Je ne comprends pas pourquoi ça m'arrive tout le temps ! C'est sûrement parce qu'elles sont trop petites ! »

Ce signe-là, je l'ai repéré.

Les signes du premier rendez-vous

Les signes repérés au tout début d'une relation sont les seuls à avoir une valeur pratique à laquelle il faut faire attention. Tout le reste arrive une fois qu'il est déjà trop tard. Et les gens ont une curieuse façon de se révéler au cours d'un premier rendez-vous qui, rétrospectivement, s'avère peu subtile. Il suffit de faire vraiment attention au cours du premier rendez-vous. Malheureusement, rares sont les personnes qui font vraiment attention.

Au cours du premier rendez-vous, une femme m'a longuement expliqué qu'elle avait totalement dépassé sa précédente relation et puis elle a passé la majeure partie de la soirée à me parler de son ancien compagnon.

Un signe clair. Est-ce que j'y ai prêté attention ? Évidemment pas. Elle était belle et intelligente. (J'ai réussi à glaner quelques bribes de son intelligence au cours des rares moments où je suis parvenu à la faire parler d'autre chose que de son ex.) Après ce premier rendez-vous, nous avons eu de nombreuses discussions au téléphone, qui n'avaient rien à voir avec l'ex, et j'ai commencé à espérer. Puis, bien entendu, les coups de fil ont cessé et très vite j'ai appris qu'elle était revenue avec son ancien compagnon. Le pire, c'est que j'ai réussi à m'en étonner.

Une autre femme a admis ouvertement, à notre premier rendez-vous, qu'elle était un peu étrange. Mais elle m'a assuré que les gens se trompaient sur elle et pensaient que son étrangeté, sa distance étaient signe qu'elle ne s'intéressait pas aux gens alors que c'était totalement faux. Elle s'intéressait vraiment aux autres. Et tout particulièrement aux gens avec qui elle avait une relation.

Elle tenait absolument à ce que je le sache. À notre premier rendez-vous. Qui s'était d'ailleurs très bien passé. Puis, plus tard, évidemment, elle est devenue distante à mon égard, et j'ai complètement flippé. Comment pouvait-elle me faire ça ? Les choses marchaient si bien. Quelques mois plus tard, elle m'a appelé dans la nuit pour s'excuser. Au passage, elle m'a rappelé ce qu'elle m'avait dit lors de notre premier rendez-vous. Ça m'a réconforté, d'une certaine façon.

Lors d'un autre premier rendez-vous, la discussion a porté sur la thérapie. Et j'en ai peut-être trop dit. J'ai raconté que cela faisait des années que je dépensais un argent fou en analyse, mais que dans le fond je m'en fichais parce que, à y regarder de plus près, la thérapie était un peu mon hobby. Elle m'a immédiatement répondu qu'elle n'approuvait pas du tout cette histoire de thérapie et qu'elle trouvait que j'étais trop indulgent avec moi-même.

La nuit suivante, elle m'a rappelé pour me dire qu'elle se sentait mal de m'avoir dit ça et qu'elle ne pensait pas vraiment que j'étais trop indulgent avec moi-même. Malgré tout, j'en avais déjà conclu que c'était un mauvais signe.



J'ai moi aussi eu souvent tendance à envoyer des signaux lors de certains premiers rendez-vous. Il paraît que lorsque Jenny et moi sommes sortis ensemble la première fois, je lui ai dit que j'avais tendance à user les femmes. Je n'ai aucun souvenir de lui avoir dit ça, mais ça me ressemble bien. (Je commence par venir à bout de leur résistance, puis, une fois que je les ai eues, je viens à bout de leur patience.)

Je suis un homme difficile à vivre. Je voulais juste qu'elle le sache.

En fait, elle était déjà au courant.

Mais si tout le monde, consciemment ou inconsciemment, se révèle dès la première fois, comment se fait-il que nous rations si souvent les signes les plus évidents ?

Parce que, chaque fois, l'amour embrouille tout.

Ou la possibilité de l'amour.

Ou la possibilité du sexe.

Les femmes ont tendance à perdre la raison aux premiers signes de l'amour, tandis que les hommes ont tendance à agir encore plus bêtement aux premiers signes d'une aventure sexuelle possible. Quoi de neuf ?

Rechercher désespérément à interpréter des signes est la conséquence inévitable de tous les signes manqués que nous aurions dû voir dès le début.



Le pire signal Lors d'un premier rendez-vous

Lors de son premier rendez-vous avec Mia Farrow, Woody Allen lui a dit : « Je ne porte aucun intérêt aux enfants. » Et il lui a expliqué qu'il évitait sa propre sœur qu'il aimait pourtant beaucoup parce qu'il ne pouvait pas

supporter de se retrouver avec ses enfants. Mia Farrow s'est dit en son for intérieur : « Il ne le pense pas vraiment. » Qui peut détester les enfants ? En tout cas, pas un homme aussi brillant, drôle et sensible que Woody Allen. Je parie qu'il est formidable avec les enfants.

Un signe clair qu'elle aurait dû attraper.

Il a dit à cette femme, qui avait apparemment 600 enfants, qu'il ne leur portait aucun intérêt. Zéro. Pas un ou deux pour cent. Rien. C'était un signe incroyablement clair. Il n'y a pas beaucoup de place pour la négociation dans zéro pour cent. Le drapeau rouge pouvait-il être plus rouge ? Mais Mia ne l'a pas vu.

Ironie du sort, Allen portait finalement un peu d'intérêt aux enfants puisqu'il a commencé à coucher avec la fille de Mia, Soon Yi, qui avait 22 ans à l'époque. (Pour être tout à fait juste, ils se connaissaient depuis qu'elle avait huit ans.) Quand, plus tard, il a été pressé par les journaux de s'expliquer à ce sujet, il a répondu à *Time Magazine* : « Le cœur a ses raisons... »

Le signe qu'il donnait là était clair : je suis un connard.

Tenir compte ou ne pas tenir compte : là est la question

La première fois que j'ai remarqué Jenny, vraiment remarqué, d'une façon qui vous force à vous asseoir et à vous demander : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? », elle portait un maillot de bain orange et un grand t-shirt de la même couleur flashy. Elle jouait dans une piscine avec mon fils et quelques autres enfants au cours d'une fête organisée par les gens pour qui nous travaillions. Elle était cette merveille, d'un orange éclatant, avec des jambes. Ce jour-là, le soleil, c'était elle. Et je ne pouvais pas détourner mon regard. Sur le chemin du retour, mon fils m'a demandé le nom de cette grande fille qui jouait avec lui dans la piscine.

Et tout ce que j'arrivais à penser était : « Orange..., est-ce que ce n'est pas le signe que ça va passer au rouge ? »

Un mois plus tard, nous nous sommes retrouvés pour déjeuner ensemble un dimanche. Nous avons commencé à nous voir secrètement et, bien que j'aie déjà commencé à tomber amoureux, il était évident pour elle comme pour moi que sortir avec une personne de votre entourage professionnel proche n'était pas une très bonne idée.

Les embûches paraissaient si nombreuses. Alors que nous nous quitions sur un baiser, j'ai remarqué qu'elle portait une doudoune orange. Et de façon un peu stupide, comme j'ai tendance à le faire, je lui ai dit : « Tu ressembles à un cône d'autoroute. »

Elle a ri. Heureusement. Mais l'image du cône qui signale le danger, au bout de la route ou après le virage, avait fait tilt.

Une semaine plus tard, elle rompait.

Elle est venue chez moi, dans une robe mauve, ayant échangé l'orange contre une couleur plus douce, et m'a dit qu'il fallait absolument qu'on arrête ça avant que ça aille trop loin. Ça ne pouvait nous mener qu'à de la souffrance et de l'angoisse, qu'il fallait donc cesser là avant que l'un d'entre nous soit vraiment blessé. Mais j'étais décidé à ne pas la laisser filer comme ça. Je lui ai dit ce dont je m'étais aperçu quelques jours plus tôt : « Ce qui pourrait arriver est déjà arrivé. » Si tu es prêt à ouvrir ton cœur, il est déjà trop tard pour le protéger.

Un bon conseil concernant les fameux signes : la seule chose qui soit plus stupide ou plus folle que de ne pas en tenir compte est d'en tenir compte. C'est vrai ! Qu'est-ce que vous allez faire après ça ? Attendre 100 ans une personne qui ne vous envoie aucun signal négatif ? Il vaut mieux être un idiot amoureux que juste un idiot. Et tout seul en plus. Il faut faire attention avec les signes. Ils vous protègent,

certes, mais de quoi ? Je suis certain que, si vous entendez parler d'un type qui a balancé sa femme contre un faon, ça vous donnerait sûrement à réfléchir. Peut-être une lumière rouge s'allumera-t-elle quelque part dans votre cerveau ? Mais vous rateriez peut-être le signe qui dit que le type est capable de changer. Jeter une fois sa femme contre un cerf ne signifie pas que l'on recommencera.

Je ne lui ai jamais parlé du cerf.

Pourquoi pas ?

J'imagine que c'est un signe.

————— La réponse de Jenny —————

*Si vous donnez votre copine
à un raton laveur*

Je ne vais pas vous mentir : l'histoire du cerf me fait un peu flipper. Je trouve étrange qu'il ne m'en ait jamais parlé alors que ça va faire bientôt deux ans que nous sommes ensemble. Cela dit, je suis une femme raisonnable et je veux bien admettre que l'on ne peut pas tout connaître du passé de l'autre.

Cependant, tout de même, Howard et moi parlons beaucoup, je veux dire que nous sommes l'un comme l'autre des personnes que l'on pourrait qualifier de bavardes, et, donc, je suis à peu près certaine que nous en savons beaucoup plus l'un sur l'autre que la plupart des couples après deux ans. En plus, je suis très intrusive en général, on m'appelle KGB Lee. (Non, pas vraiment, mais j'ai toujours rêvé d'avoir un surnom qui ne soit pas Mongolito, celui qu'on m'avait donné en colo quand j'avais 11 ans.)

Je suis vraiment le genre de copine qui veut absolument tout savoir sur les copines passées. Du coup, je sais quelle huile de massage je ne dois pas acheter parce qu'il l'utilisait avec elle. (L'une des plus belles erreurs de débutant qu'a faites Howard a été d'acheter une huile de massage qu'il avait découverte et utilisée avec une autre femme. Et quand j'ai mal réagi, il s'est offusqué : « Ben quoi ? C'est de la bonne qualité ! Et j'ai acheté une bouteille neuve. Je ne suis pas en train de te proposer d'utiliser la vieille bouteille qui se trouve sous le lavabo de la salle de bain. » Et moi de répondre : « Oh ! ça, c'est gentil. J'ai droit à ma propre bouteille plutôt que celle pratiquement vide toute graisseuse, pleine de traces de doigts, d'orteils et je ne veux pas savoir de quoi d'autre. Mais c'est bien. Vraiment. Tu sais, j'avais prévu de t'acheter une paire de menottes en chocolat, mais en fait, ça ne sera pas la peine. Il ne manque que quelques bouchées à celles que j'ai. Le type pour qui je les avais achetées n'aimait pas le chocolat au lait ; alors, après quelques morceaux... Euh, c'est une longue histoire. Tu es sûr que tu veux que je te la raconte ?) »

Howard n'a pas goûté mes sarcasmes, il a levé la main pour me signifier que c'était bon, qu'il avait compris. Il ne m'a même pas demandé si l'histoire était vraie. Ce n'était pas le cas. (Vous pensez que je raconterais ça si j'avais vraiment une paire de menottes en chocolat au lait ?)

Tout ce que j'essaie de dire, c'est qu'en deux ans de vie commune, nous nous étions à peu près tout dit de notre passé. J'imaginai avoir soit entendu, soit été témoin d'à peu près toutes les choses importantes qui lui étaient arrivées. Visiblement pas.

À sa décharge, il n'a pas envoyé son ex-femme contre un 4 x 4, mais tout de même. Et je me sens un peu coupable d'accorder de l'importance à cette histoire parce que ça

montre à quel point je suis encore sensible à la répartition des rôles par genre. Comme le fait que les hommes sont censés être grands et forts et doivent protéger leur femme. Et que les femmes doivent être faibles et petites et que leur rôle est de préparer le dîner pour leur homme.

En fait, même si, dans le fond, je ne crois pas à ça, je n'arrive pas à m'empêcher de me demander ce qui arriverait si un écureuil fou de rage, cherchant à protéger ses glands, se mettait soudain en travers de notre route pendant une balade dans le quartier.

Est-ce que je dois me faire à l'idée que je vais devoir non seulement me protéger moi-même, mais aussi le protéger, lui, contre les corbeaux, les rhinocéros égarés ou les loups solitaires ?

Howard m'a fait découvrir, grâce à son fils Dustin, une série de livres pour enfants que j'aime beaucoup. Le premier s'intitule *Si vous donnez un biscuit à une souris*. (Les autres titres que nous avons s'appellent *Si vous donnez un pancake à un cochon* et *Si vous donnez un muffin à un renne*.)

Au début de la première histoire, on donne un cookie à une souris. (Évidemment, il ne s'agit pas d'une vraie souris porteuse de germes qui vit entre vos murs, a des petits yeux vicieux et vous fait monter sur une chaise en hurlant lorsque vous la voyez traverser la cuisine, non, c'est une petite souris très sympathique, adorable même, qui porte une salopette en jean.)

Au début de l'histoire, donc, un garçon donne un cookie à une souris, puis la souris a besoin de lait, puis il lui faut une paille... et, une chose menant à une autre, la souris finit par dévaster la maison. J'aime beaucoup cette histoire parce que j'ai tendance à penser qu'une petite action innocente, comme, disons, donner un cookie à une souris, peut mettre en marche une catastrophe de grande envergure.

Bref, armée de cette nouvelle information concernant le passé de Howard, je commence à imaginer, s'il devait nous arriver, les conséquences d'un incident du même ordre. Dans mon esprit, ça se déroule en dehors de chez nous, parce que, habituellement, quand nous nous promenons dans le quartier, nous sommes toujours accompagnés de notre terre-neuve de 55 kilos Doozy qui, indubitablement, effraierait n'importe quel autre animal du voisinage.

Donc, nous marchons dans les rues de, disons, New York, ce qui n'a rien d'improbable puisque nous y allons une ou deux fois par an. Nous venons de dîner dans un de ces merveilleux bistros du West Village et nous marchons main dans la main dans une fraîche nuit d'octobre.

Soudain, nous entendons un bruit de ferraille et, à un mètre et demi, un raton laveur furieux sort sa tête d'une poubelle et saute sur le trottoir. Juste devant nous.

Il est particulièrement en colère et nous balance à la figure un reste de sandwich.

Howard, qui se trouve plus près que moi du raton laveur et qui tient toujours ma main, me tire vers lui et se cache derrière moi, me laissant seule face à face avec le petit bonhomme aux yeux noirs et perçants. Et le raton laveur dit : « Hé ! mec, qu'est-ce que tu fais ? Tu m'as balancé ta copine ? Tu me la donnes ? » Je regarde le raton laveur, puis Howard dont je n'arrive pas à lire l'expression et, devant son silence, je hausse les épaules et je dis : « Oui, on dirait. » Et le raton laveur de répondre : « Chouette ! Tu veux bien héler un taxi et m'emmener chez le véto ? Je ne me sens pas bien. J'ai un putain de mal de crâne. » Et je réponds : « Bien sûr » et nous partons tous les deux, laissant là Howard, tout seul, sur le trottoir.

La suite de l'histoire verrait alors Howard s'enfoncer peu à peu dans la culpabilité jusqu'à ce qu'il devienne sans abri

et qu'il vive dans une boîte en carton à Central Park, et ça, juste parce qu'il m'a balancée sur un raton laveur comme si j'étais un vieux morceau de papier alu.

Quand j'ai raconté mon histoire à Howard, il m'a dit que non seulement c'était l'histoire la plus idiote qu'il ait jamais entendue, mais que, de plus, je faisais fausse route. Il dit qu'il a changé. Qu'il est différent à présent. Il m'explique qu'il pense que son ex-femme a raté un signe quand il l'a envoyée valdinguer contre un cerf, mais qu'il est à peu près certain qu'une chose pareille ne serait pas arrivée avec moi. De plus, aucune chance qu'il ne me cède à un raton laveur, d'autant qu'ils ne l'ont jamais vraiment effrayé.

Je lui réponds que la taille ne compte pas, surtout lorsqu'on est furieux, et qu'il pourrait bien avoir des problèmes avec ces petites bestioles masquées.

Je lui dis alors que je veux simplement comprendre ce qu'il y a en ce moment même dans son esprit. Est-ce qu'on est dans une situation hypothétique ? Une question du genre : « Si un arbre tombe dans une forêt... » sauf que là c'est plutôt « Si un faon croise votre route dans les bois... » Ou alors pense-t-il que cela ne se reproduira plus parce qu'il sait à présent à quoi ressemble un faon et qu'il est certain qu'il aurait le dessus si jamais Bambi venait à le provoquer ? Ou pense-t-il que cela ne pourrait pas nous arriver parce que lui et moi avons une relation très différente de celle qu'il avait avec son ex-femme ? Si c'est le cas, j'aimerais qu'il m'explique en quoi la relation est tellement différente qu'il ne fait aucun doute qu'il ne me céderait pas à un panda si on tombait dessus par hasard.

Howard me dit qu'il ne comprend pas où je veux en venir. Il déteste les spéculations, les « et si » que je lui soumets régulièrement. Il affirme simplement qu'il sait que cela n'arrivera plus. Alors, je lui demande de clarifier la situation.

Est-ce que ça n'arriverait plus quelle que soit la fille avec laquelle il est ? Ou alors est-ce que ça ne risque pas d'arriver avec moi particulièrement ? (Ça fait une vraie différence.) Il ignore ma question et se contente de promettre que jamais il ne me donnerait à un animal de la forêt quel qu'il soit. J'ai repensé au jeu « J'ai mis dans ma valise » quand on était petits. Je lui ai donc demandé de me citer tous les animaux contre lesquels il ne m'enverrait pas. Il a joué le jeu et en a nommé quelques-uns : zèbre, lapin, antilope, pingouin, puis, finalement, il s'est arrêté, s'apercevant à quel point ma demande était idiote.

Malgré la liste, je ne peux m'empêcher de lui poser la question : encore une fois, comment peut-il être sûr de ce qu'il avance ? Il voit bien que mon angoisse vient d'un endroit que je n'arrive pas à localiser, comme une fuite sur le toit qui pourrait venir de n'importe quelle partie de la plomberie.

Il me dit donc simplement qu'il m'aime et que c'est pour ça qu'il est sûr.

Et c'est tout. Et je me sens mieux. Je pense qu'il a raison quand il dit que les femmes sont toujours à la recherche de signes, mais c'est parce que nous nous investissons beaucoup dans l'avenir des relations que nous entamons.

La grande question que vous vous posez dès que vous commencez à sortir avec un homme est toujours : « Où cette relation va-t-elle nous mener ? » Dès le premier rendez-vous, vous vous demandez s'il vous embrassera ou s'il y aura un deuxième rendez-vous. Vous vous demandez si ça finira par du sexe. Vous vous demandez quand il parlera de vous à ses amis et à quel moment vous aurez la conversation qui vous mènera à avoir une relation exclusive. Les femmes ne peuvent pas s'empêcher de se demander ce qu'il y a au bout de la route. Comme les femmes attendent plus de l'amour que les hommes et qu'elles prennent donc

plus le risque d'être déçues, peut-être sont-elles plus facilement à la recherche de signes susceptibles de les conforter. Peut-être les femmes ont-elles conscience que les relations n'ont rien de scientifique, d'établi à l'avance et que même les trains peuvent dérailler ? Et si vous ne savez pas où va une relation parce que vous ne savez pas ce que le type pense de vous, quel autre choix avez-vous que de chercher à lire les signes ? (Sa mère arrive en ville



et il veut que vous la rencontriez : bon signe. Il boit trop aux soirées et il finit par taper sur vos amis : très mauvais signe.) Peut-être, si les hommes communiquaient plus facilement, les femmes n'auraient-elles pas besoin de chercher à deviner ce qui se passe.

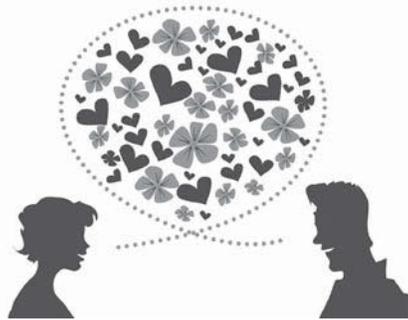
La belle affaire. Mon copain a balancé sa femme contre un cerf. Mais à présent il est avec moi et, Dieu merci, toutes les relations sont différentes.

Les gens (même les hommes) apprennent, grandissent et finissent par se connaître eux-mêmes grâce à leurs erreurs (je l'espère en tout cas) et la gaffe grandiose faite autrefois avec une femme ne signifie pas que cela m'arrivera à moi. (Cela dit, si les deux dernières petites amies de votre copain ont disparu mystérieusement sans laisser de traces, restez quand même sur vos gardes.)

Bon, Howard a jeté sa femme contre un cerf. Ce signe, aussi énorme soit-il, n'a rien à voir avec ce que nous sommes en train de vivre en ce moment. Il faut que j'oublie tout ça et que je parvienne à me convaincre qu'il me protégera envers et contre tous, quelle que soit la bête qui rôde. (Il est très fort

pour tuer les insectes et vient toujours galamment ramasser les mouches après que je les ai tuées. Je suis certaine que c'est un bon signe.) C'est bon, c'est fait. Génial.

J'imagine Heather, l'assistante de Howard, à une réunion des assistants anonymes : « Bonjour, je m'appelle Heather. La copine de mon boss m'a demandé de lui trouver un cerf et de le lâcher sur leur chemin un soir pour voir comment il réagira. Vous savez, il a balancé son ex-femme contre un cerf et il a affirmé qu'il aurait dû admettre que c'était un signe que la relation était en danger ; alors, du coup, sa nouvelle amie veut savoir quel est son degré d'engagement. Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer qu'il n'a pas jeté sa compagne contre le cerf et que tout est calme à présent dans leur maison. Mais si vous voyez un cerf l'air perdu, errant dans les rues de Santa Monica, ce serait vraiment gentil de m'appeler. Je n'ai loué le cerf que pour une semaine... »



Chapitre 7

Une femme inconstante

Un homme troublé

L'autre soir, au lit, j'ai serré Jenny dans mes bras et voilà ce qu'elle m'a dit avec sa façon de parler comme une mitrailleuse : « Je pense que j'ai perdu du poids, tu ne crois pas ? Non, ne dis rien ? Tu crois ?

— Euh, je suis censé répondre, là ?

— Oui. Non. Oui. »

Tout ce que j'étais capable d'offrir, c'était mon regard irrité et las.

« Il faut que tu me répondes, mais sans trop d'enthousiasme. Si tu commences à dire : "Oh oui, tu as sacrément perdu du poids !", ça signifie que j'étais une grosse vache. Donc, il faudrait que tu répondes d'une voix monocorde, sans expression particulière. »

J'ai par conséquent fait ma voix de robot :

« Tu. As. Perdu. Du. Poids.

— Affreux !

— Tu disais qu'il fallait un ton monocorde.

— Mais tu n'es pas censé dire : "Tu as perdu du poids."

— Mais tu m'as demandé de te dire que tu avais perdu du poids !

— Non, tu es censé dire : "Tu es superbe, ma chérie." Mais il faut le dire simplement et passer à autre chose.

— Tu es superbe, chérie », ai-je dit le plus simplement du monde, espérant qu'on passerait à autre chose.

Elle a hoché la tête avec un air de dégoût : « C'est affreux, affreux. »

J'ai donné cet exemple pour démontrer à quel point il est difficile de parler à une femme. Tout simplement parce que ce n'est pas à elle que vous parlez, mais à ses contradictions. Oui. Non. Oui. Ça ferait passer le « être ou ne pas être » de Hamlet pour un modèle de constance.

En fait, ce « Oui. Non. Oui » est l'essence même de l'embarras de tout homme ayant aimé une femme. Il faut bien comprendre le sens de ces petites phrases tordues avant de s'engager auprès d'une femme. « Oui. Non. Oui. » Alors, qu'est-ce que ça signifie vraiment ? « Tu es baisé. Oui. Non. Oui. »

Parce que souvent le haut est le bas, et le bas, le haut. Et généralement au même instant.

L'autre soir, dans un restaurant, j'étais en train de manger une excellente côte de porc quand Jenny m'a annoncé qu'elle n'aimait pas Las Vegas. Ce qui ne me posait aucun problème, même si j'étais un peu ennuyé pour elle puisque nous étions à Las Vegas. Mais j'ai accepté ses sentiments, parce que, bon, tout le monde ne peut pas aimer Las Vegas, et elle m'a appris qu'il fallait accepter les opinions des autres. En plus, j'avais une côte de porc à terminer.

Mais, ensuite, elle m'a dit que moi non plus je ne m'amusaiss pas. Je l'ai dévisagée un moment parce que j'avais pour ma part la curieuse sensation de passer un bon moment. C'est ce que je lui ai dit. Elle m'a ensuite informé, de

manière plutôt catégorique que, non, je n'étais pas en train de passer un bon moment. Et que, si je pensais ça, j'étais en train de me mentir à moi-même. Apparemment, il était inconcevable que je puisse passer un bon moment si elle ne passait pas un bon moment. C'est totalement incohérent. N'oublions pas que ça venait du brillant esprit qui nous a éclairés avec : « Oui. Non. Oui. » En tout cas, une chose était sûre : je n'étais plus en train de passer un bon moment.

Mais ce n'est pas le pire. Le lendemain matin, nous nous sommes réveillés tous les deux déprimés. C'était son deuxième jour de déprime, et apparemment le mien aussi, même si j'avais l'impression que ce n'était que mon premier. Pour tenter de sauver ce qui pouvait être sauvé, je lui ai demandé ce qu'elle voulait faire ce jour-là.

Et, très sincèrement, tout ce qui m'importait, c'était qu'elle passe une bonne journée. J'aurais couru joyeusement à une exposition d'orchidées si c'était ce qui lui avait fait plaisir. Donc, je lui ai dit gentiment : « Je ferai ce que tu voudras », ce à quoi elle a répondu : « Ce n'est pas ce que je veux ! »

Récapitulons : je lui propose de faire tout ce qu'elle veut. Et elle répond : « Ce n'est pas ce que je veux. » Comment est-il possible que « tout ce qu'elle veut » puisse être « ce n'est pas ce que je veux » puisque, par définition, c'est CE QU'ELLE VEUT ! Comment est-ce possible ?

Parce que c'est une femme, c'est tout.

Ce qui nous amène à aujourd'hui : c'est un magnifique dimanche après-midi, mon fils a rendez-vous avec Kevin pour jouer, un copain qu'il connaît depuis sa naissance. Jenny et moi avons décidé de passer une partie de l'après-midi à travailler sur ce livre, malgré notre envie de voir Angelina Jolie donner quelques coups de pied au cul au ralenti. Mais quand je monte pour lui dire que je vais à

mon bureau pour écrire, je la vois en train de regarder les horaires des séances de cinéma sur Internet, et elle suggère que nous allions voir un film. Je lui dis que j'ai du travail. Elle m'accuse de ne pas penser à elle. « C'est toujours ce que tu veux, toi. »

Pendant, je me rappelle distinctement les conversations que nous avons eues les jours précédents où elle avait conclu que : « Si nous ne travaillons pas, nous allons nous en vouloir. » Donc, j'ai répété ses paroles, exactement : « Si nous ne travaillons pas, nous allons nous en vouloir. »

Elle soupire. Cela veut dire que ça va mal tourner pour moi.

« Quand tu dis "nous allons nous en vouloir", tu veux dire que toi tu vas t'en vouloir.

— Je répète simplement les mots que tu m'as dits hier.

— Quand je disais nous, en réalité je pensais tu.

— Comment pouvais-tu dire tu alors que tu as dit nous ?

— Parce que quand j'ai dit nous, je pensais tu, mais quand toi tu dis nous, c'est à toi que tu penses.

— C'est ridicule. Même si c'était vrai et que j'aie un plan diabolique pour arriver à mes fins en disant nous chaque fois que je veux dire moi, c'est toi qui as prononcé ces mots.

— Parce que je m'inquiétais pour toi. Parce que je m'intéresse à ce que tu veux, ce dont tu as besoin.

— Et du coup tu changes la signification des mots !

— Oui. Parce que je t'aime. »

Récapitulons : j'aurais dû savoir que, parce qu'elle m'aime, elle change les pronoms pour que je me sente moins seul et puisse donner cours à mes désirs autocentrés. Et, parce qu'elle fait ça pour moi, il ne fallait pas que j'utilise les mêmes mots dans le but de gagner. Parce que ce n'était pas vraiment ses mots. C'était en fait mes mots. Même si je ne savais pas que c'étaient mes mots.

Embrouillé ou pas ?

Pourquoi une femme ne peut-elle pas être un peu plus comme un homme ?

Dans le film *My Fair Lady*, Rex Harrison pose cette question en chantant. Mais la question que pose en réalité Harrison est la suivante : « Pourquoi une femme ne peut-elle pas être aussi cohérente qu'un homme ? » La nature des femmes est d'être incohérentes. C'est un vrai problème pour les hommes. Un homme peut connaître quelques petites choses de sa femme. C'est vrai.

Mais même les choses qu'il connaît, en réalité, il ne peut pas compter dessus. Les hommes, de leur côté, sont cohérents à l'extrême. Mais être prévisible a ses avantages, bien que ça ait peu de charme, parce que les femmes peuvent aisément nous connaître à travers nos comportements répétés et habituels. Nous n'avons pas cette chance avec elles. Elles sont proprement imprévisibles.

Avec les femmes, chaque fois, c'est la première fois. Ce qui évite de tomber dans la routine, c'est vrai, mais qui donne aussi un peu le sentiment que l'on doit se battre avec la maladie d'Alzheimer. Ce qui s'est passé plus tôt n'a aucune importance.

Même si c'était il y a une minute à peine. Une femme peut changer de personnalité en une poignée de secondes. Vous pouvez sortir les poubelles et, à votre retour, trouver une femme totalement différente de celle que vous avez quittée quelques minutes plus tôt. Les hommes en revanche sont toujours pareils : ennuyeux, monotones, abrutissants d'invariabilité. Il existe une clé à notre cadenas, et nous en avons distribué de nombreuses copies.



Les femmes sont, sans doute, plus complexes sur le plan émotionnel, ce qu'elles pensent être une bonne chose (je n'en suis pas si sûr). Et elles ont une capacité d'empathie que nous n'avons pas parce qu'elles sont capables de voir les deux côtés d'une même situation. (Même lorsqu'il n'y a qu'un côté.) Mais le fossé entre ce qui est vrai à l'instant présent et ce qui était vrai il y a cinq minutes, entre ce qu'elles disent et ce qu'elles veulent dire, entre ce sur quoi elles étaient d'accord et ce sur quoi, finalement, elles étaient silencieusement réticentes, semble parfois trop énorme pour pouvoir être surmonté. Il m'arrive souvent de me demander : « Comment veulent-elles que l'on comprenne ce qui est par définition incompréhensible ? »

Et pourtant, c'est ce qu'elles veulent.

Une femme peut-elle être comprise ?

Je pourrais terminer le chapitre ici.

Je pourrais dire : « Et merde, c'est comme ça, point barre » et laisser Jenny et toutes les autres femmes du monde écrire leur propre chapitre qui nous expliquerait comment, si nous étions un peu plus attentifs, nous pourrions les comprendre. Mais je ne leur ferai pas cette faveur. Je vais me faire le plaisir de confirmer ou d'infirmer cette idée romantique partagée par toutes les femmes qui veut que, si l'on prend la peine de s'y attarder, toutes les femmes sont compréhensibles. Dans *Le Dernier des Mohicans*, Daniel Day Lewis crie à Madeleine Stowe : « Je te retrouverai ! Quoi qu'il arrive ! » Et moi, de mon côté, je crie à ma femme : « Je vais essayer de te trouver ! Mais qu'arrivera-t-il ? » Oui, ça marche moins bien quand même...

Saloperie de pivoines

Les femmes aiment les fleurs, n'est-ce pas ?
C'est un concept basique sur lequel nous pouvons tous nous mettre d'accord. Vous entendrez rarement une femme vous dire : « Vire ces jolies choses qui sentent bon ! » À moins qu'elle ne soit allergique. Donc, si, disons, un homme s'arrête en rentrant chez lui pour acheter des fleurs à sa femme non allergique sans raison particulière si ce n'est parce qu'il l'aime, ça devrait être une bonne chose, non ?

Pas si vite.

Les fleurs favorites de Jenny sont les pivoines. La saison des pivoines est très courte. (Et n'a pas cours à la période de la Saint-Valentin, une chose à savoir si vous êtes avec une fille à pivoines.) Donc, il y a quelques matchs des Celtics¹⁰ (c'est comme ça que je mesure le temps pendant les play-offs), Jenny m'a dit avec une voix plaintive : « Je veux des pivoines. La saison des pivoines est courte et tu l'as ratée l'année dernière. Je veux des pivoines ! »

Noté.

Bien entendu, il était hors de question que je lui en achète dès le lendemain. J'aurais été accusé de le faire uniquement parce qu'elle me l'avait demandé. Ça n'est pas romantique. Et c'est mal. Elle voulait que je pense spontanément à mon amour pour elle – et à son amour des pivoines – et ensuite que je quitte instantanément l'endroit où je me trouve pour aller lui chercher des pivoines, ces fleurs qui vont si bien à son teint. Au cas où je manquerais de spontanéité, elle tenait à s'assurer que je sache bien que la saison des pivoines est courte et que l'heure tournait.

Oh ! et il faut rajouter une chose : Jenny déteste les fleurs piteuses. Je ne parle pas de fleurs un peu minables comme les marguerites, je parle des fleurs offertes pour demander

pardon. Il paraît que les fleurs piteuses ne comptent pas. Elle les accepte et parfois même elle les apprécie, mais elles ne comptent en aucun cas comme des fleurs offertes par son amoureux.

Donc, il était important que je me présente spontanément devant elle avec un bouquet de pivoines pendant que c'était encore la saison, et pas pendant une période de disgrâce.

Et maintenant, voici le truc cinglé : j'y étais ! C'était un dimanche après-midi, quatre ou cinq jours après l'injonction pivoines. J'étais à mon ordinateur et j'ai pensé spontanément : Jenny est géniale ! J'ai passé pas mal de temps à regarder du basket ces derniers temps, et elle a été vraiment compréhensive.

En fait, ce soir, j'ai une paire de copains qui viennent pour voir un match et, alors que je suis là à travailler, elle est en train de commander les pizzas en ligne. Elle est merveilleuse !

Et là, je me suis souvenu des pivoines.

Et j'ai pensé : « Oh ! mon Dieu, j'y suis, c'est un de ces moments spontanés dont on a parlé. Ces moments où les types romantiques agissent ! Je pense à mon amour pour elle, je pense aux pivoines.

Une seule chose à faire : aller chercher des pivoines à la femme que j'aime. J'éteins l'ordinateur. Je cours à la voiture. Je fonce chez le fleuriste chic sur San Vicente, celui où j'ai acheté les fleurs pour la Saint-Valentin. Fermé le dimanche. Ça ne fait que renforcer ma détermination.

Je fonce chez un fleuriste sur Montana. Pas de pivoines. Il commence à se faire tard... Les copains vont arriver dans une demi-heure, et les Celtics affrontent les Lakers¹¹ dans la première manche de la finale NBA¹². Mais je fais quoi ? Je vais chercher un autre fleuriste. Exactement, c'est ce que j'ai fait. Et pourquoi ai-je pris le risque de manquer le coup d'envoi ? Parce que c'est la femme de ma vie. Et puis il y

a une autre raison : dans le panthéon des trucs idiots qu'un homme peut dire à une femme, « J'ai pensé t'acheter des fleurs » arrive en bonne place. Je refusais d'être ce type. D'autant plus qu'il m'était déjà arrivé d'être ce type auparavant.

Dans un effort pathétique pour être crédité pour une action bien intentionnée, mais, mal réalisée, un homme dit : « J'ai pensé t'acheter des fleurs » – une phrase cousine de « Je ne pensais pas que tu voulais que je sorte la poubelle ». Phrase uniquement surpassée dans le monde de la stupidité par : « Je ne pensais pas que tu voulais avoir un orgasme. »

Sachant tout ça, je me suis empressé d'aller chez un autre fleuriste. Et devinez quoi ? Le fleuriste avait des pivoines. Je suis rentré à la maison et lui ai offert les fleurs. Son cœur a chaviré !

Notre amour venait de passer un nouveau stade. Et nous avons fait l'amour entre deux portes avant que les copains n'arrivent.



Non, en fait, ça ne s'est pas passé comme ça

Voici ce qui s'est passé réellement : il ne restait plus que deux pivoines au fleuriste. Qui pouvait bien savoir que ces foutues fleurs étaient si populaires ? L'une des deux était complètement ouverte, l'autre, complètement fermée et ne devait pas s'ouvrir avant mardi ou mercredi. « OK, je me suis dit. J'ai tout de même deux pivoines. Enfin, une et demie. Mais c'est déjà quelque chose. » Et j'étais dans un de ces moments spontanés. S'il y avait eu 70 pivoines, je les aurais toutes achetées. L'argent n'était pas un problème, je voulais lui montrer mon amour pour elle. Mais il n'en restait que deux (une et demie). Alors, que faire ? Attendre un jour de plus ? Je ne voulais pas, je l'ai dit, être le type qui rentre à la maison en disant : « J'ai pensé t'acheter des fleurs. » Bon, ce n'était pas exactement ce que j'espérais, mais tout de même. Alors, j'ai acheté les fleurs. C'était mon troisième fleuriste, et vu comment Kobe Bryant¹³ avait joué contre les Spurs¹⁴, le match pouvait bien être plié 10 minutes après le coup d'envoi. Alors, j'ai acheté les pivoines et fait ajouter quelques autres fleurs que j'ai fait mettre dans un petit vase. La fleuriste a donc préparé le vase et j'ai rempli la petite carte. Voici ce qu'il y avait écrit : *Ce n'est que le début*. Exact. Il n'y avait que deux pivoines, mais d'autres étaient à venir. *Ce n'est que le début*. Les deux (OK, une et demie) pivoines devaient montrer que j'avais eu un de ces instants et que j'avais agi spontanément.

J'ai pensé qu'elle adorerait. Bon, peut-être pas adorer, mais au moins que ça lui ferait plaisir. C'était un amuse-bouche annonçant le romantisme à venir. *Ce n'est que le début*. J'étais fier de mon double sens. Ce n'est que le début des pivoines à venir. Et ce n'est que le début pour nous.

Quand je me suis présenté à elle avec les fleurs, elle m'a simplement demandé : « Pourquoi des fleurs ? Pourquoi maintenant ? » Je lui ai dit de lire la carte sur laquelle j'avais également écrit : *Parce que les roses te vont si bien.*

Malheureusement, les pivoines ne sont pas des roses, bien que je sois convaincu qu'elles sont de la même famille. (Elles ressemblent vraiment à des roses.)

Et les mots : *Parce que les roses te vont si bien* est tiré d'une chanson de comédie musicale que j'avais entendue une fois. Une chanson romantique.

Bon, je m'étais trompé sur la famille des fleurs que j'achetais. Sur la carte, dans une tentative désespérée d'être un peu poète, j'avais piqué les paroles d'une chanson de comédie musicale, mais tout de même, elle allait apprécier, c'était sûr.

Eh bien, non.

Certes, sur le moment, avant que les gars n'arrivent, elle m'a souri gentiment. Nos yeux se sont croisés, mais son regard n'était pas celui qui mène habituellement à la chambre. C'était un regard un peu embrouillé, des yeux légèrement irrités, et pas par une allergie. Mais sur le moment, elle semblait contente, même si elle n'était pas chavirée.

Ce n'est que le soir suivant que ce coup d'éclat romantique est revenu sur le tapis.

Elle s'est mise à pleurer, à cause des fleurs.

Pourquoi est-ce que je ne lui en avais pas offert plus ? Est-ce que j'étais radin ? Ou simplement flemmard ? L'une des fleurs n'était même pas ouverte... Alors, je lui ai rappelé ce que j'avais écrit sur la carte.

Elle m'a demandé : la partie où tu dis que ce sont des roses ? Non, l'autre partie. Je lui ai rappelé que j'avais écrit : *Ce n'est que le début.* Peut-être n'avait-elle pas compris que c'était la promesse d'autres fleurs. Non, elle n'avait pas compris, et vu mon lourd passif (elle m'a rappelé que l'an-

née précédente, j'avais raté la saison des pivoines), comment pouvait-elle le comprendre ?

Oh ! mon Dieu !

(En fait, l'année précédente, j'avais l'intention de lui en offrir, mais quand je me suis décidé, la saison était passée.)

À présent, elle était désespérée à cause de ces saletés de pivoines. Et j'étais désespéré de la voir désespérée à cause de ces saletés de pivoines.

Récapitulons : fleurs, efforts, exprimer spontanément mon amour en lui offrant quelque chose qu'elle aime.

Résultat : larmes, elle se plaint que je ne la connais pas, elle m'accuse d'être radin.

Et l'effort ? et l'amour qui très visiblement parcourait mes veines quand j'ai acheté les fleurs ? ça ne compte pour rien que je sois allé à trois endroits différents pour trouver ces fleurs ? je ne sais plus quoi faire. si maintenant tu te fâches quand je t'achète des fleurs... mais qu'est-ce qu'elles veulent à la fin !

Je n'arrivais pas à comprendre comment mon noble geste avait conduit à tant de tristesse.

Elle se sentait mal de se sentir mal. Mais elle n'arrivait pas à se défaire de ses sentiments. La maison sentait la tristesse et le désarroi pendant les jours qui ont suivi. Je voulais voir les choses comme elle les voyait. Je voulais comprendre. Mais je n'y arrivais pas. La seule chose dont j'étais absolument certain la concernant, c'était que, si je passais le seuil de la porte avec un bouquet de pivoines, ça la remplirait de joie. Et ça n'a pas marché. Et je ne savais pas quoi faire. J'avais le sentiment d'être nul. J'avais aussi le sentiment qu'elle était ingrate. Mais j'avais surtout l'impression que je ne la comprendrais jamais. Puis, quelques jours plus tard, elle a dit quelque chose qui pouvait sembler anodin, et tout s'est remis en place.

Trop mou dans la raquette

“ Ils sont trop mous dans la raquette.

— Quoi ? » Je lève les yeux de mon journal, sans comprendre.

« Ils sont trop mous dans la raquette. Les Lakers. C’est ce qui se passe avec Gasol et Odom. Garnett et Perkins sont plus durs et les sortent de la raquette parce qu’ils ne sont pas assez physiques. Les Lakers sont trop mous dans la raquette. »

Sur le coup, j’ai pensé que j’étais mort et que j’étais arrivé dans une sorte de paradis du sport. Puis j’ai réalisé que, non, j’étais vivant et que Jenny était en train de lire la page sports du *LA Times* qui relatait le match que nous avions vu la veille.

Pour de vrai. Elle lisait la page des sports.

Cette femme qui, quand elle reçoit le *New York Times*, se rue sur les pages mode. Elle lit *Vogue*, *Elle*, et jamais au grand jamais elle n’a ouvert le moindre magazine sportif. Elle n’a donc aucune connaissance du sport et n’y porte d’ailleurs aucun intérêt, et là, tout à coup, elle m’explique que les Lakers sont des shooters à distance et que le triangle offensif de Phil Jackson pourrait bien les laisser en plan. Nous nous sommes ensuite engagés dans une discussion qui ressemblait pratiquement à une conversation de bar ; nous disséquons le match tous les deux.

Jenny l’avait regardé avec moi la veille et, à vrai dire, a râlé quand j’ai éteint la télé. Les Celtics (mon équipe) perdaient de 26 points et j’étais à l’agonie. J’étais convaincu qu’elle serait ravie que j’éteigne. Mais la Jenny que je connais, parfois, n’est pas comme ça. Elle m’a accusé d’être un mauvais supporter qui ne soutient son équipe que quand elle gagne, ce à quoi j’ai répondu que j’étais simplement réaliste et que

j'avais d'autres choses à faire. Quelques minutes plus tard, elle a rallumé la télévision et j'ai aboyé : « Tu peux éteindre, s'il te plaît ? » Mais elle voulait continuer à regarder. Puis mon fils est descendu et j'ai dû lui expliquer que les Celtics perdaient de 20 points dans le troisième quart-temps et qu'il n'y avait pas la plus petite chance qu'ils remontent le score. Il m'a répondu que les Celtics allaient gagner. Il s'est assis à côté de Jenny, et tout le monde s'est remis à regarder le match.

Et ça a été la remontée la plus spectaculaire de l'histoire du basket-ball. Et c'est Jenny qui a rallumé la télé. Et c'est mon fils qui a affirmé que les Celtics allaient gagner, une affirmation d'une naïveté que seul son jeune âge pouvait expliquer. Impossible, n'est-ce pas ? Elle avait tort de penser qu'un fan devait rester quel que soit le score, non ? Sauf qu'ils avaient tous les deux raison. D'accord. Mais comment expliquer que Jenny lise la page des sports en m'expliquant que les Lakers sont trop mous dans la raquette ?

Jenny se jette à corps perdu dans tout ce qui m'intéresse.

Ce qui m'excite l'excite, ou en tout cas elle essaie. Elle y va à fond. Elle était assise à mes côtés pendant toute la saison de football et pendant une bonne partie des play-offs, et elle était là quand les Patriots se sont fait écraser au Super Bowl¹⁵. Si un match est important pour moi, elle est la première à commander les pizzas.

Ce qui nous ramène aux pivoines.

Oui, les pivoines.

Et je ne saute pas du coq à l'âne.

Si une femme dit à son homme qu'elle aime les pivoines, alors l'homme se doit d'apprendre tout ce qui concerne les pivoines, tout ce qu'il y a à savoir. Il doit savoir où elles poussent, quelle est leur origine, quelles en sont les différentes couleurs, d'où vient leur nom, où on trouve les plus belles, quel est le meilleur moment de la journée pour les acheter.

Il devrait les retenir, les réserver. Il devrait la couvrir de pivoines chaque fois que c'est possible. En tout cas, ce qu'il ne devrait absolument pas faire, c'est lui en acheter une et demie et accompagner ça d'une carte qui en promet d'autres à venir. Et ce qu'il ne devrait surtout pas faire, c'est lui dire qu'elle est incompréhensible alors même qu'elle lui a dit tout ce qu'il y avait à savoir.

Les hommes pensent toujours que les femmes veulent que nous lisions dans leur esprit. Et c'est le cas. Mais en général, c'est après nous avoir dit les choses 50 fois. C'est vrai que les femmes ne sont pas faciles. Elles sont comme la mémoire : faites d'une matière confuse et peu fiable.

Elles sont une histoire qui change au gré de celui qui la raconte. Elles sont l'espèce la plus inconstante sur la planète. Il ne faut pas savoir qui elle est, il faut savoir qui elle est au moment présent.

Pas celle qu'elle était au moment où vous l'avez connue, pas même celle qu'elle était il y a cinq minutes.

Si toute cette histoire de compréhension peut avoir l'air fatigante, c'est parce qu'elle l'est. Et, au final, c'est à l'homme de décider quelle partie de l'immense paysage que constituent le corps et l'esprit de la femme il souhaite explorer. Mais, comme votre institutrice de CE2 vous l'a certainement enseigné : « Ce que vous tirez de quelque chose est proportionnel à ce que vous y mettez. »

Mais dans ces moments de frustration, de peur, voire de rage, quand son cœur et son esprit semblent être loin, trop loin pour vous, toutes les routes qui vous donnaient le sentiment d'être ouvertes sont devenues des impasses.

Quand vous conduisez jusqu'au centre et que la seule chose qu'elle vous renvoie est un néant opaque, quand on dirait qu'il n'y a aucun moyen d'accès, peut-être faut-il essayer un chemin différent.

Et voici un conseil : elles sont molles dans la raquette.

— La réponse de Jenny —

Il m'aime ? Il ne m'aime pas ? Comment suis-je censée le deviner s'il ne m'offre pas de fleurs pour le prouver ?

Quand j'ai lu le dernier chapitre de Howard (mon préféré), je l'ai trouvé profondément touchant et j'ai été soufflée par les progrès qu'il a faits, non seulement comme compagnon, mais également comme personne. Je me trouve parfois un peu trop cynique quand il s'agit des hommes et des nouveaux tours qu'ils apprennent. (Je sais, on dirait que je parle de dressage de chiens, mais c'est presque le cas.) Je pense que, à peine six mois plus tôt, si une chose pareille était arrivée, tout se serait passé de manière bien différente. J'aurais hurlé, j'aurais pleuré, été blessée, j'aurais quitté la pièce en furie (Howard aurait peut-être même été fâché, lui aussi). Il y a bien une raison si les ouragans ont des noms de femmes, mais cette fois, pas d'ouragan, une tempête tropicale à la rigueur, plutôt une douche tiède agrémentée d'un arc-en-ciel. Il a pris le temps d'essayer de comprendre ce qu'il avait mal fait et s'est appliqué à réparer ses erreurs. Le deuxième bouquet de pivoines était extraordinaire. Il avait réussi son coup haut la main, méritant même une standing ovation. Il avait ramené l'espoir dans la nation.

Après ça, quatre mois se sont écoulés. Rien.

C'était un peu comme si Jules César, après avoir conquis Rome, était juste passé à autre chose. Vous pouvez me croire, à plusieurs reprises, au long de ces quatre mois, un bouquet de fleurs ne m'aurait pas fait de mal. Alors, j'ai attendu. À mesure que j'attendais, une question venait me tarauder. Est-ce que j'en demandais trop ? Était-ce trop demander que de recevoir régulièrement des fleurs ? J'ai décidé que

non. Et ce n'est pas comme si j'avais juste attendu passivement qu'il lise dans mes pensées. Non. Durant l'épisode des pivoines, j'avais clairement exprimé le plaisir que j'aurais à recevoir des fleurs plus souvent. Et j'ai bêtement supposé que, après son triomphe aux pivoines, une nouvelle période de fleurs et de romantisme allait s'ouvrir.

Mais j'avais tort.

Je me suis demandé s'il pensait être tiré d'affaire à présent que la saison des pivoines était terminée.

À quel moment allait-il me demander quelles étaient mes autres fleurs préférées ? Je me suis rendu compte qu'il était comme un gamin qui dévale une pente à vélo à fond de cale les yeux fermés.

Pour être honnête, je ne veux pas faire passer Howard pour le méchant dans cette histoire, parce que là n'est pas la question. Il n'y a pas de méchant, pas de gentil, personne n'a tort ou raison. Et puis comme c'est une question récurrente dans notre relation depuis le début, elle a déjà traversé le champ de bataille folle versus idiot.

Cependant, je sais que je suis partiellement responsable de ce conflit et suis prête à admettre que les histoires de fleurs ont tendance à me rendre folle. Il faut dire que je charrie avec moi un lourd fardeau concernant les fleurs. Un bagage émotionnel important. Particulièrement quand il s'agit des fleurs qu'il me reste à recevoir.



Je suppose, si je dois chercher l'origine de mon rapport complexe avec les fleurs, que ça vient de cette époque où vous pouviez envoyer un œillet à vos camarades de classe pour un dollar seulement. Blanc et rose pour l'amitié, rouge pour l'amour.

Toute la journée, des jeunes femmes apparaissaient sur le seuil de la classe et tout ce que j'étais capable de faire était de rester assise et de tâcher de ne pas trembler. Faire semblant de n'en avoir rien à faire me pompait une énergie folle. Je regardais fixement mon bureau, ne voulant pas croiser les yeux des livreuses de peur qu'elles ne devinent les sentiments qui m'animaient (en gros, je priais les dieux qui s'occupaient du lycée que mon nom soit appelé).

Ne vous inquiétez pas, pas la peine de vous préparer à subir l'histoire en écoutant les sanglots d'une femme qui n'a jamais reçu d'œillet, et qui, le jour où elle en a finalement reçu un, s'est aperçue qu'il venait de son père. En fait, j'ai reçu pas mal d'œillets pendant cette période. Mais pas autant que d'autres qui pouvaient en recevoir quatre ou cinq à certaines périodes spécifiques. Celles qui, à la fin de la journée, devaient faire appel à leurs amies moins chanceuses qu'elles pour les aider à porter, comme une reine demanderait à ses suivantes de lui tenir sa traîne.

Mon petit ami du lycée, Bryan, est sans doute, malgré lui, responsable de mon désir absolu de fleurs. Bryan était le parfait petit copain de lycée, très honnête et plein de ce charme si particulier qu'ont les gens des petites villes du Sud. Il m'écrivait des petits mots d'amour, portait mes livres (dans le Sud, cela se faisait encore dans les années 1980) et, une année, le 13 février, il m'a offert une douzaine de roses rouges plus une.

Quand on m'appelait via les haut-parleurs au bureau du principal, je n'étais jamais très inquiète. J'étais une très bonne élève ; donc, un appel signifiait soit que quelqu'un

était mort, soit qu'on m'avait envoyé des fleurs. Ce jour-là, j'ai eu des fleurs. Un bouquet de roses à longues tiges, encombré de mignardises dont je me suis vite débarrassée. (J'ai toujours détesté ces choses que l'on met dans les bouquets pour faire du remplissage.)

Elles étaient encombrantes, lourdes et présentées dans un horrible vase vert, mais je m'en fichais. Il n'existe rien de plus agréable, quand on est une adolescente, que de se promener dans les couloirs du lycée en portant un énorme bouquet. À l'heure du déjeuner, à la cafétéria, c'était tout simplement magique. J'étais assise avec mes amies, un immense bouquet de roses posé à mes côtés. C'était comme d'avoir un énorme écriteau qui signalait qu'assise à cette table se trouvait une jeune fille très aimée et très spéciale.

Bon, vous pensez sans doute la même chose que moi. Le 13 février ? Pour quelle raison un garçon enverrait-il des fleurs la veille de la Saint-Valentin ? Dans ma petite cervelle immature, j'étais convaincue que ce n'était « que le début ». (Hmmm... Peut-être les mots de Howard sur la carte qui accompagnait les premières pivoines m'ont-ils renvoyée à ça.) Je pensais que ce n'était qu'un tour de chauffe en attendant le grand jour, celui de la Saint-Valentin. Quand je l'ai vu, j'ai sauté dans ses bras. Comme il était gentil d'avoir voulu me distinguer en m'envoyant des fleurs plus tôt, comme c'était fabuleux qu'il m'ait offert 13 roses au lieu de l'ennuyeuse et habituelle douzaine ! Oh ! comme c'était génial de penser que demain j'aurais quelque chose d'encore plus incroyable !

Le problème, c'est qu'en réalité il y avait eu une petite erreur, et la boutique de fleurs m'avait envoyé le bouquet un jour trop tôt. Et Bryan, qui travaillait à ranger les courses des gens dans des cartons au supermarché du coin pour gagner de l'argent de poche, avait dépensé tout ce qu'il avait pour

m'offrir cette composition. Le jour de la Saint-Valentin, rien d'autre n'arriverait. Étant donné que nous n'avions que 17 ans et qu'il était effrayé à l'idée de ce qui allait se produire quand il me dirait la vérité, il n'a rien dit.

Le jour suivant, toutes les filles étaient appelées au bureau pour recevoir leurs beaux et larges bouquets et paradaient avec dans les couloirs. Et moi j'étais là, avec rien dans les mains, si ce n'est mon attente idiote de me voir de nouveau offrir des fleurs.

À la fin de la journée, j'étais catastrophée et blessée, et la joie d'avoir reçu des fleurs le jour précédent avait totalement disparu. Après l'école, j'ai retrouvé Bryan à notre rendez-vous habituel sur le parking et, quand je l'ai vu, j'ai fondu en larmes. Il n'a pu faire autrement que de m'avouer que ces fleurs arrivées en avance n'étaient qu'une erreur. Et il était si mal que je me suis sentie encore pire. Je n'arrivais pas à lui demander autre chose que : « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit hier ? » Ça m'aurait épargné une journée entière d'attente. Il a essayé de me remonter le moral en me disant comme c'était mieux d'avoir reçu des fleurs la veille, plutôt que le jour où tout le monde les recevait.

Oui, tout le monde sauf moi.

Howard m'a arrêtée. L'histoire était trop triste, trop terrible. Ses mots ont été :

« Pauvre Bryan.

— Comment ça, pauvre Bryan ? Et moi ? »

Et tant que mec, Howard ne pouvait pas s'empêcher d'avoir de la compassion pour Bryan. Il comprenait ça d'autant mieux que le thème des fleurs est récurrent dans notre couple depuis le début.

Dès le départ, j'avais prévenu Howard. Je lui ai dit que j'étais une femme avec laquelle il faut être particulièrement attentionné. Nombreuses sont les femmes qui pensent que ce n'est pas le cas et dont les compagnons ne le découvrent

que plus tard. Moi, j'ai préféré prévenir tout de suite. Je ne demande pas de jets privés ou de pied-à-terre à Paris, je suis seulement une femme qui sait ce qu'elle aime. Et j'aime les fleurs et les petits cadeaux pleins d'attention. Je lui ai aussi assuré que sur beaucoup d'autres points j'étais nettement plus cool et détendue que d'autres femmes (je ne le harcèlerai pas pour qu'il nettoie le garage, par exemple) et que, donc, ça devait compenser d'une certaine façon.

Il avait l'air d'écouter, et pourtant, j'ai l'impression qu'il n'a pas entendu ce que je disais. À présent, je me dis que j'aurais sans doute dû lui faire signer un contrat qui inclurait qu'il m'offre des fleurs régulièrement. Pour moi, ce serait une clause standard.



La ci-devant dénommée Jenny Lee, désignée ici sous le terme « petite amie », aura besoin de fleurs sur une base régulière, plus souvent que simplement aux anniversaires, à la Saint-Valentin ou les séjours à l'hôpital, à l'occasion d'une promotion, etc.

Petite amie attend un flux continu de bouquets ayant pour but de lui montrer que vous l'aimez, que vous l'adorez, que vous ne pouvez pas vivre sans elle, que vous pensez à elle, que vous demandez à quoi elle pense, que vous êtes désolé si elle a eu une mauvaise journée, lui faire savoir qu'elle mérite ces fleurs plus que n'importe qui au monde.

Il est entendu que petite amie ne souhaite en aucun cas recevoir n'importe quelles fleurs. Elle attend de petit ami qu'il se renseigne dûment afin de déterminer quelles sont ses fleurs préférées.

Évidemment, je blague avec cette histoire de contrat. Mais Howard me dit qu'il aurait aimé qu'on en fasse un, que la vie aurait été beaucoup plus facile.

L'espace d'un instant, je pense à lui expliquer que peut-être le romantisme en souffrirait si c'était à moi de prendre les choses en main pour lui simplifier la vie. Un peu de surprise ne lui fera pas de mal.

Il me dit alors qu'une femme qui a de tels besoins en fleurs ne devrait pas laisser de part au hasard ou à la surprise. Si ça avait été le cas, j'aurais été plus excitée par le fait qu'il m'inscrive au Club de la fleur du mois qui m'assure douze mois de surprises.

Au cours de la discussion, j'ai dit à Howard que je me souvenais de ce film qui s'appelait *Le Temps de l'innocence*, où Daniel Day Lewis avait un accord avec un fleuriste pour qu'il livre un bouquet des fleurs favorites à sa bien-aimée, Winona Ryder, toutes les semaines. Jamais elle ne manquait de violettes. Howard m'a tout de même fait remarquer que les choses ne se terminaient pas très bien entre eux. J'ai répondu que je doutais que la fin tragique de leur histoire ait quoi que ce soit à voir avec les fleurs, et que, qui plus est, ça aurait pu se terminer bien plus mal.

Quand j'ai reçu un e-mail me signalant que j'étais inscrite au Club de la fleur du mois, Howard avait signé l'e-mail du nom de Daniel Day Morris. C'était mignon et drôle, mais pas sur le moment. Howard peut se moquer de tout ce qu'il veut, c'est un homme vraiment drôle et plein d'esprit.

Mais pour moi, cette histoire de fleurs n'était pas un sujet de plaisanterie et, quand j'ai reçu le message, ça ne m'a pas fait rire. Nous étions dans un statu quo : il ne comprenait pas ce que je voulais, et je ne comprenais pas pourquoi il ne pouvait pas me l'offrir.

Quand j'ai demandé à des hommes autour de moi (Howard, des amis, des anciens petits amis) pourquoi ils

n'étaient pas capables d'offrir des fleurs plus souvent, j'ai eu des réponses plutôt variées : « Je n'ai pas besoin d'offrir de fleurs pour prouver mon amour. » « J'aimerais bien, mais je n'y pense pas. » « Je le ferai la semaine prochaine. » « Ça m'est sorti de la tête. » « Je vois le plaisir que ça procure, mais est-ce que ça n'est pas une dépense inutile ? » « Je n'y pense jamais. » Et ma préférée, de loin : « Pourquoi ne me crois-tu pas quand je te dis que j'ai toujours envie de t'offrir des fleurs ? »

Sans vouloir vous offenser, messieurs, ce sont les pires excuses que j'aie jamais entendues. Mais est-ce que vous vous entendez parler parfois ? Ce n'est pas comme si vous viviez dans le garage de vos parents et n'aviez pas de boulot fixe. Non, le pire, c'est que tous ces hommes sont très en vue dans leur milieu professionnel, ils ont du succès, sont intelligents, bien élevés et, pourtant, ils ne sont pas capables de réunir toutes ces qualités quand il s'agit d'offrir des fleurs. On ne vous demande pas la lune.

Comme je sens que la discussion est partie pour être sans fin et que je vais en arriver à me taper la tête contre les murs, je cherche une comparaison qui me permette de mieux comprendre Howard, un genre de pont qui ferait le lien entre les hommes et les femmes.

Et voilà ce qui me vient à l'esprit : les femmes qui veulent des fleurs, c'est la même chose que les hommes qui veulent des fellations. (Je ne cherche pas à mettre trop en avant la sexualité ou à être provocatrice en utilisant ce mot.

Aussi, pour les timides et les prudes, j'utiliserai le mot *pizza* en lieu et place de fellation tout au long de ma démonstration. Donc, si je dis que les hommes aiment les pizzas, ne vous embrouillez pas et ne pensez pas : ah oui, tiens, c'est vrai, les hommes aiment les pizzas.

Je vais même écrire *pizza* en italique pour que vous ne perdiez pas de vue le vrai sens de ce mot.

Les hommes aiment la *pizza*. La plupart d'entre eux trouvent qu'ils ne mangent pas autant de *pizza* qu'ils aimeraient. Les hommes aimeraient avoir de la *pizza* tous les jours. Je suis à peu près sûre que si les hommes avaient droit à de la *pizza* tous les jours, il y aurait moins de guerres et que, en regardant par la fenêtre, vous pourriez voir des hommes adultes sautillant et chantant dans la rue.

Mais, comme nous le savons tous, il est rare que les hommes aient droit à de la *pizza* tous les jours. Au tout début d'une relation, les hommes ont souvent droit à de la *pizza*, même que cela leur arrive plusieurs jours de suite, voire deux fois dans la journée pour les plus chanceux, mais en général, et je suis prête à le crier sur tous les toits tant je suis certaine que j'ai raison : les hommes ne mangent pas autant de *pizza* qu'ils aimeraient. Dans leurs relations, les hommes voudraient plus de *pizza*.

Bon, ce serait une erreur de prendre cette analogie trop au pied de la lettre. Je ne dis pas que c'est une comparaison exacte. J'essaie simplement d'expliquer que les femmes aiment les fleurs, probablement pas autant que les hommes aiment les *pizzas* cependant, mais de la même manière un peu nostalgique.

Maintenant, on ne peut généraliser : certains hommes aiment offrir des fleurs à leur femme. Mais si, nous avons toutes entendu ces histoires de spécimens mythologiques (de la bouche d'une amie qui le tenait elle-même d'une amie dont l'amie sortait avec un centaure). Et certains hommes offrent des fleurs dans la plupart des occasions importantes (ce qui équivaut à peu près à la *pizza* annuelle à laquelle les hommes ont droit pour leur anniversaire).

D'autres hommes sont partagés sur la question des fleurs et, du coup, n'en offrent pas souvent. Bon, vous voyez le rapport ? Et, encore une fois, je ne cherche pas à comparer

les deux choses de façon littérale ou de faire dans le sensationnel ou de changer votre vision du monde en aucune façon. Je veux simplement partager ma théorie personnelle concernant les fleurs et les *pizzas*. (Et je ne prends pas en compte les six premiers mois d'une relation parce que, dans les premiers temps, les deux sont au taquet et, statistiquement, il y a beaucoup plus de fleurs et de *pizzas* qu'après.)

Quand on y réfléchit, on ne peut pas dire que les fleurs et les *pizzas* soient un besoin. Pas comme l'eau, la nourriture, le foyer, l'amour, l'amitié ou les gâteaux. (Je blague pour les gâteaux, enfin presque.) Les fleurs et les *pizzas* ne font pas tourner le monde. Personne ne mourra s'il n'en reçoit pas. Personne ne se battra ou risquera sa vie pour ça (en tout cas aucune femme). Les deux sont un peu comme la cerise sur le gâteau. Ou le nappage. Génial quand il y en a, mais on peut parfaitement vivre sans. Mais pourquoi vivre sans quand on peut vivre avec ? Les fleurs (et les *pizzas*) nous font du bien. Et toutes les bonnes sensations durent un moment. Ouais, j'ai eu des fleurs ! Ouais, j'ai eu des fleurs ! Ouais, j'ai eu des fleurs hier ! Ouais, j'ai eu une *pizza* ! Ouais, j'ai eu une *pizza* ! Ouais, j'ai eu une *pizza* hier !

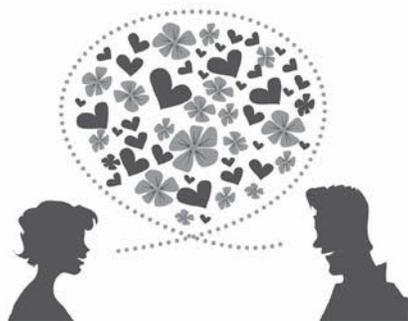
C'est un véritable combat, pour moi, de chercher à comprendre pourquoi les hommes ne nous offrent pas plus de fleurs. Elles ne sont pas difficiles à trouver. Elles ne doivent pas forcément être chères. Et les hommes ne peuvent pas faire comme s'ils ne savaient pas parce que cette affaire dure depuis des temps immémoriaux.

Et si ça dure, c'est parce que ça marche. Un homme a sans doute dû, un jour, offrir une pelle et une brouette à sa femme et lui dire : « J'ai pensé que, comme tu aimes tant les fleurs, peut-être devrais-tu les faire pousser toi-même. » Je suis cependant à peu près sûre que cet homme repose aujourd'hui sous le massif de fleurs.

Mais peut-être pour mieux comprendre ce mystère est-il besoin que je regarde d'un peu plus près mon rapport avec la *pizza*. Howard aime la *pizza*, et je suis certaine qu'en ce moment il trouve qu'il n'y a pas droit assez souvent.

À dire vrai, Howard a été habitué à avoir de la *pizza* tout le temps au début de notre relation, puis ça s'est considérablement ralenti. (Bon, ce n'est pas comme s'il n'avait droit à la *pizza* que pour certaines occasions spéciales comme ses anniversaires. Il lui arrive encore de temps en temps d'avoir la surprise d'une *pizza* party. Je ne suis pas idiote, je ne veux pas qu'il soit à ce point en manque de *pizza* qu'il aille en acheter lui-même au coin de la rue. Ce serait une très mauvaise chose.) Bon, je suppose que je peux dire à présent que je m'aperçois que peut-être je suis coupable de ne pas offrir suffisamment de *pizza* à mon homme.

C'est bon, c'est réglé. Je vais arrêter de me plaindre et simplement accepter le fait que les hommes oublient de nous offrir des fleurs en toute bonne foi et que nous ne devrions pas prendre ça trop au sérieux. Je vais essayer, je promets. Et à vous, messieurs, qui vous sentez privés de *pizza*, sachez que je comprends. Et, si cela peut vous reconforter, je vous dirai : « Pourquoi ne me crois-tu pas quand je dis que j'aimerais t'offrir de la *pizza* tout le temps ? »



Chapitre 8

Les attentes

*Toujours aussi stupide
après toutes ces années*

*Je ne sais pas ce que tu aimais de moi
Peut-être l'image de celui que tu voulais que je sois.*

Jackson Browne¹⁶

Je pense qu'il est à peu près clair, à présent que vous avez lu les chapitres précédents, que, lorsqu'il s'agit des femmes, je me comporte comme un pur imbécile. En fait, c'est pire que ça.

Parce que je suis un de ces types que les femmes pensent connaître ou comprendre. Et finalement, pour les types comme nous, c'est encore plus dur. Nous sommes condamnés à décevoir les femmes parce qu'elles placent beaucoup d'espoir en nous.

De prime abord, j'ai l'air intelligent, sensible, je porte des lunettes et j'ai pas mal d'années d'analyse derrière moi. (J'aime parler de mes sentiments. Au point que mon ancien psy m'a dit un jour : « Vous savez, vous n'êtes pas obligé de tout me dire. ») Bref, quand un homme qui a l'air de

s'intéresser aux émotions se révèle être un idiot insensible, les femmes trouvent la chose d'autant plus tragique. J'ai toujours vécu ça comme une malédiction. J'aurais préféré être l'idiot basique, moyen. Si c'est ce que vous êtes, considérez-vous comme béni des dieux.

Pour ma part, je suis condamné à décevoir les femmes pleines d'espoir à mon égard. Après avoir entendu ma dernière mésaventure avec le sexe faible, mon amie Susanne m'a dit un jour, l'air dépité :

« C'est vraiment déprimant.

— Quoi, qu'est-ce qui est déprimant ?

— Que même un type comme toi ne puisse pas être un type comme toi. »

C'est moi. Un type comme moi qui n'arrive pas à être un type comme moi.

Mais si un type comme moi n'est pas un type comme moi, quel type est effectivement comme moi ? Où se trouve le vrai type comme moi ? Et qu'est-ce que c'est, un vrai type comme moi ? Celui que je suis censé être ? Le type que généralement l'on pense que je suis ? Ce type dont les femmes pensent qu'il sait une ou deux petites choses à leur sujet ?

Qui est ce type ?

Il n'existe pas.

Attendez, attendez. Avant de jeter ce livre en travers de la pièce, dégoûtées et désespérées, mesdames, parlons un peu de ça. Il existe, mais seulement par moments. Nous sommes parfois la meilleure part de nous-mêmes pendant quelques instants. Parfois, pendant une heure entière. Mais il arrive toujours un moment où chaque homme, aussi éclairé soit-il, revient à ce qu'il est, c'est-à-dire qu'il reprend la peau de ce qu'il a toujours été : un homme.

Et ça bouleverse les femmes au-delà du raisonnable. Apparemment, elles attendaient quelqu'un d'autre. Jenny

me dit souvent : « Il m'arrive d'oublier que tu es un mec. Et puis, d'un coup, ça me frappe. Tu en es un. » Euh..., merci.

Elle semble avoir du mal à concilier celui qu'elle pensait que j'étais et celui que je suis en réalité. Et c'est cette différence entre celui que nous sommes et celui qu'elles espéraient que nous soyons qui rend les femmes complètement dingues. Les attentes des femmes concernant les hommes qu'elles aiment sont envahissantes et finissent par dévaster totalement leur cerveau.

Et pourtant, elles ont l'audace d'appeler ça de l'espoir.

En fait, ce qui est vraiment fou, c'est qu'elles savent parfaitement qui nous sommes. Et pourtant, elles continuent de nous espérer autres.

Au début, lorsque Jenny a découvert ma « mâlitude », différente de l'image de type efféminé qu'elle s'était faite de moi au départ, ça n'a pas été un problème. Elle a juste été un peu surprise. Un jour, je l'ai entendue au téléphone parler avec une amie et dire : « Howard lit *L'Équipe*. Bizarre, hein ? Est-ce que Chris lit ça, lui ? Non, hein ? Je m'en doutais. C'est drôle, je ne m'imaginai pas être un jour la compagne d'un type qui lit ce genre de magazine. »

J'étais habillé pour l'hiver.

Et alors ? Les choses changent. Je suis passé outre. J'ai appris de mon premier mariage. Je suis maintenant un homme plus sage et plus heureux. Parfois, Jenny et moi, qui avons tous les deux vécu un premier mariage, lorsque nous faisons des choses qui pourraient endommager notre relation, nous exclamons : « C'est tellement premier mariage ! » Par exemple, reprocher à l'autre tout ce qui va de travers est « teeeelllement premier mariage ! »

Les trop grandes attentes sont notamment « teeeelllement premier mariage ! »

Il y a une chose dont les femmes ne se rendent pas compte : tous les hommes lisent *L'Équipe*, au moins méta-

phoriquement (même Chris). Les attentes auront votre peau chaque fois.

Jenny ne se remet pas d'un roman que j'ai écrit vers l'âge de trente ans, qui est tour à tour débordant de pensées juvéniles, de douceur, de sensibilité, d'immaturité, d'humour potache et de pornographie. (Tous ces éléments auraient dû en faire un meilleur livre.) C'est la juxtaposition de tous ces éléments – qui sont toujours en moi – qu'elle ne parvient pas à concilier. Ça fait un écho dissonant dans la façon dont elle me perçoit.

Quelque chose dans ce roman de jeunesse la trouble encore alors que nous nous connaissons depuis déjà deux ans. Quelque chose en moi qui n'a aucun sens pour elle.

Ce qui la dérange le plus dans le livre, c'est une scène de sexe. Elle m'a dit de nombreuses fois comme elle a été frappée, surprise – et pas de façon agréable – quand elle l'a lue. Jenny Lee n'est pas une prude. Elle a seulement été gênée par la façon dont je décris le désir. Elle reparle toujours d'un passage, comme si elle essayait de comprendre comment « son Howard » peut avoir écrit une chose pareille. Ça l'a clairement poussée à se questionner à mon sujet.

Voici le passage :

Comme je m'asseyais sur le siège passager, j'ai aperçu la naissance d'un sein délicatement constellé de taches de rousseur. J'ai soudain eu le désir incontrôlable de passer par-dessus le levier de vitesse et de sucer ce sein jusqu'à en avaler ces taches de rousseur. J'ai vérifié que ma ceinture de sécurité était bien bouclée.

Sa critique a été brève : beurk.

OK, ça n'est pas du Philip Roth. Mais je ne comprends pas bien pourquoi ce passage en particulier a frappé son esprit. J'ai écrit bien pire. Une scène de masturbation avortée (inspirée sans nul doute par le maître lui-même), ou une scène dans laquelle les seins de la femme « dansaient

magnifiquement en ondulant », où je sentais « la puissance de son corps contre moi », sans compter la fois où « tout le sang de mon corps s'était réfugié dans mon seul pénis au point que j'eus peur de m'évanouir ». On trouve aussi quelques « explosions en elle » ou « après qu'elle m'avait tendrement guidé dans sa bouche ».

J'ai utilisé le mot tendre ! De quoi se plaint-elle ?

OK, on est plus près des forums de discussion de *Penthouse* que de D. H. Lawrence (mais il faut reconnaître que *Penthouse* a eu plus d'influence sur moi que Lawrence). Et même si je peux être d'accord avec sa critique (beurk) au vu de la qualité du style, l'attitude masculine à propos du sexe n'est pas très loin de ça.

Je veux dire : très immature. Mais c'est comme ça que les hommes voient le sexe : pour nous, c'est viscéral, c'est un truc excitant, cochon, du genre de ce qu'on trouve dans *Penthouse*.

Et les femmes le savent.

Mais, d'une façon ou d'une autre, ce n'est pas ce qu'elles attendaient.

Et qu'espéraient-elles ? Et qui leur a dit ce qu'elles devaient attendre ? Est-ce qu'elles pensent que le grand McDreamy parle de sexe avec Meredith dans un soupir discret aux accents britanniques ? *Sa peau est douce comme de l'albâtre, comme des pétales de rose...*

Beurk.

Pensaient-elles qu'elles pouvaient nous changer ? Dans bien des cas, oui. (Ce n'est toutefois pas un sujet pour un chapitre, mais plutôt pour un livre entier.) Or, espéraient-elles que nous allions mûrir au point de ne plus être nous-mêmes ? C'était ça leur espoir ? Ou leur but ?

Même un type comme moi n'est pas un type comme moi.

Les attentes auront votre peau chaque fois. Quand les femmes commencent à nous connaître, leurs attentes sont

inévitavelmente revues à la baisse. Ce qui affaiblit quelque peu leur folie. Mais elles ne laissent jamais totalement tomber les attentes ou en tout cas ne se remettent pas véritablement du choc reçu quand elles découvrent qui nous sommes réellement, en dépit de tous leurs efforts pour aller dans ce sens.

Et ça les rend folles, voire alcooliques parfois. Mais les attentes ont aussi parfois un effet pervers sur les hommes eux-mêmes. Nous nous écroulons sous le poids des attentes. Comme nous avons le sentiment de ne jamais pouvoir satisfaire leurs attentes, nous allons dans l'autre sens.

Nous prenons l'attente et allons dans la direction opposée, juste par méchanceté.

Ça finit rarement bien.

Attentes folles / réactions idiotes

Ce matin même, Jenny et moi nous sommes retrouvés dans une de ces situations attente folle / réaction idiote. (Peut-être le grand classique de cette situation d'ailleurs.)

J'allais l'embrasser en sortant de la douche, et elle a tourné la tête. La résistance à un baiser n'est jamais bon signe. Alors, je lui ai demandé ce qui n'allait pas. « Tu n'as pas remarqué mes cheveux », m'a-t-elle répondu, clairement blessée, puis elle a brusquement pris l'escalier. J'ai immédiatement crié qu'elle était magnifique.

Depuis le bas de l'escalier, elle m'a répondu que je n'avais pas mes lunettes, ce qui rendait mon avis sur ses cheveux pas tellement valable. (Sans mes lunettes, elle pourrait ne

pas avoir de cheveux que je ne m'en apercevrais pas.)

Mais pourquoi les femmes tiennent-elles tant à ce qu'on remarque leurs cheveux ? Nous ne le faisons jamais. Sauf quand le changement est radical. Et même dans ce cas-là, elles ne sont jamais contentes de la façon dont nous nous en apercevons. « Mais qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? » n'est sans doute pas la manière la plus subtile de faire, mais qu'est-ce qu'elles attendent ? Et pourtant, leurs attentes persistent, après que des trillions de coupes de cheveux n'ont pas été remarquées par des générations d'hommes.



Bêtement, j'ai décidé de me défendre (ça, c'est teeeellement premier mariage) ; j'ai crié : « Bon Dieu, Jenny, quand tu es rentrée hier soir, je n'avais pas mes lunettes, j'étais au lit et il faisait noir. » Elle a alors reparu au bas de l'escalier avec sur le visage son expression qui veut dire : « Tu es vraiment un idiot » (pas besoin de mes lunettes pour la remarquer). « Nous avons dîné ensemble hier soir ! », qui, j'en suis certain, aurait plutôt été un « Nous avons dîné ensemble hier soir, pauvre imbécile » si mon fils de huit ans n'avait pas été dans les parages. Ce soir, après le dîner, quand je lui ai dit que jamais les hommes ne remarquaient les nouvelles coupes de cheveux de leurs femmes, elle m'a dit que son ex-mari le remarquait toujours.

Ça, c'est teeeeeellement première relation importante après un divorce.

Elle a une attente folle, et je réagis encore plus bêtement qu'à l'accoutumée.

Les attentes, mes amis, encore une fois, qui nous jouent leurs mauvais tours.

Le cadeau débile

Les attentes qui entourent les cadeaux dans une relation de couple sont les parfaites occasions pour créer des situations attente folle / réaction idiote.

Offrir un cadeau, dans un couple, est un art, et il ne fait aucun doute que les femmes y sont plus douées, même si j'ai reçu de nombreux cadeaux qui auraient mieux fait de rester une image dans un catalogue.

Avec les femmes, les attentes liées aux cadeaux marchent dans les deux sens : en premier lieu, il y a le cadeau que vous leur offrez qui montrera comme vous la connaissez bien et les efforts que vous avez faits.

Mais existe aussi l'attente lorsqu'elle vous offre un cadeau : elle espère que vous verrez le cadeau exactement comme elle le voit elle, qui est la façon dont elle vous voit et, par extension, la façon dont vous devriez vous voir. Bien entendu, il vous faudra la remercier avec enthousiasme.

Pour mon trentième anniversaire, mon ex-femme m'avait offert 10 séances avec un coach sportif personnel. Le cadeau semblait dire « Joyeux anniversaire, bouboule ». « Maintenant reprends ton corps en main gras du bide » était de toute évidence le message qu'elle m'envoyait à travers le cadeau. Elle a été vexée par ma réaction, lisant clairement sur mon visage que je n'étais pas totalement ravi du cadeau. Et il a fallu que je la console et que j'admette que, oui, j'étais un gras du bide et qu'elle avait eu bien raison de m'offrir des séances de sport parce que je n'aurais jamais eu le courage de m'y mettre tout seul.

D'une nouvelle petite amie qui appartenait à un country club, un country club particulièrement bourgeois, j'ai reçu une fois un cadeau qui ne m'allait vraiment pas. Je n'ai jamais été un grand fan des country clubs, et encore moins

de celui-là qui, entre autres infamies, n'a pas été autorisé aux Noirs ni aux Juifs pendant des décennies. Donc, imaginez ma surprise quand j'ai ouvert mon cadeau et qu'il s'agissait de « vêtements que je pourrais porter au country club le dimanche après-midi ». Une chemise très BCBG (elle n'avait peut-être pas un crocodile dessus, mais c'était tout comme) et un pantalon blanc.

Un pantalon blanc.

Je n'ai jamais vraiment été le genre à porter des pantalons blancs. Je savais qu'avec les vêtements venait l'attente de l'homme qui l'emmènerait tous les dimanches au country club avec les enfants pour le reste de ses jours. Cette attente-là m'a complètement fait craquer.

Mais, plutôt que de lui expliquer calmement, dans un moment approprié que peut-être elle se faisait une fausse idée de moi, j'ai décidé un soir de lui montrer clairement qui j'étais, et qui je n'étais pas.

Après l'amour. Juste après.

Si quelqu'un est capable d'assombrir encore un peu les faibles lumières de la fin du jour, c'est bien moi. Disons que personne ne veut, pendant le câlin qui suit le coït, entendre parler de l'antisémitisme aux États-Unis. J'ai aussi mentionné, ce soir-là (avec la subtilité de l'enclume) que je n'étais pas sûr que j'arriverais à me faire à ses enfants. Juste après l'amour.

J'ai craqué sous le poids des attentes. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Sans surprise, elle m'a jeté dès le lendemain. Plus surprenant, nous sommes restés amis jusqu'à aujourd'hui. Moins surprenant, je n'ai jamais porté le pantalon blanc¹⁷.

Pourtant, quoi que j'aie pu ressentir en recevant tous ces cadeaux si chargés d'attente, rien ne m'avait préparé à ce que Jenny m'a dit quelques jours avant notre deuxième anniversaire. J'ai eu interdiction d'entrer dans son bureau

pendant des semaines. Je savais qu'elle travaillait à quelque chose pour moi. Et comme elle suivait des cours de peinture, j'ai supposé qu'il s'agissait de ça. Je savais que j'allais adorer, car Jenny est une peintre incroyable avec en plus un sens de l'humour déjanté.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est ce qu'elle m'a dit ce matin-là : « C'est le cadeau le plus important et chargé de sens que j'aie jamais fait. »

Comment suis-je censé me débrouiller avec les attentes qui émanent d'une telle phrase ?

À nouveau des problèmes : comment je fais pour être à la hauteur du cadeau le plus chargé de sens qu'elle ait jamais fait ? Je ne peux pas juste choisir un truc dans la boutique des cadeaux les plus chargés de sens. (Au passage, c'est une bonne idée pour un business ; ça pourrait servir à plein d'hommes à l'heure de choisir un cadeau.) Ensuite vient la question de ma réaction à son cadeau.

Le plus important et chargé de sens qu'elle ait jamais fait. J'ai intérêt à l'aimer. Et être pour le moins expansif, montrer à quel point je l'aime, ce cadeau. Et puis j'ai également intérêt à écraser une ou deux larmes, voire sangloter convulsivement sous le coup de l'émotion. Sinon, je risque de la décevoir ou, pire, de l'énervé.

Donc, tout naturellement, mon premier réflexe a été le contrepied.

« Hé ho ! Je veux juste que tu saches que tu es plus importante pour moi que tout ce que ce cadeau pourra dire. » OK, c'est débile. Mais il faut comprendre l'impulsion. J'ai

déjà réagi sous cette même impulsion par le passé. J'ai fait le choix de dire LA chose stupide, dans une tentative de subvertir ses attentes et de lui montrer que je suis un rebelle qui va son propre chemin.

Mais je savais aussi que ce qui donnait tant de sens au cadeau de Jenny était qu'elle le fabriquait elle-même et qu'elle y passait un temps considérable. Bon, je vais lui construire une cabane. Sauf que j'en suis incapable.

Et puis, où la mettrait-on ? Ensuite, j'ai pensé : je vais lui fabriquer une œuvre en papier mâché, un truc artistique et chargé de sens. Oh non ! c'est trop flippant...

 **Saletés d'attentes ! je n'aurai d'autre choix que d'agir stupidement !**

Les attentes font de chaque jour une nouvelle Saint-Valentin, ce jour où les attentes sont si envahissantes qu'elles ont ravagé de nombreux couples, même les plus solides. Les attentes ont tué les soirées de nouvel an. Personne dans l'histoire des relations de couple n'a jamais eu une bonne soirée de nouvel an à cause des attentes qu'y placent les femmes.

Bon, d'accord, ce n'est pas toujours vrai.

Notre première soirée de nouvel an a été fantastique. (J'en ai parlé au chapitre 4.) Mais ça a été le seul et unique nouvel an agréable de ma vie. Et cela ne serait jamais arrivé si nous avions eu des attentes. Nous avons connu trop de restaurants avec menu spécial hors de prix et des convives ivres morts qui finissent par vomir sur vos chaussures, pour espérer que cette soirée-là pût être différente. Mais, finalement, elle a été romantique, la nourriture, géniale,

et le restaurant avait une vue incroyable sur Los Angeles. Mais vous savez ce qui arrive quand vous passez un bon nouvel an ? Les attentes pour le prochain sont encore plus grandes ! Et, comme c'était à prévoir, le nouvel an suivant a été nul. Retour aux menus spéciaux hors de prix, avec une réservation tôt dans la soirée, premier service, ce qui ne nous a cependant pas épargné les idiots vomissant sur les chaussures. Pire, le fantastique restaurant de viande que je lui avais promis servait du poisson ce soir-là.

Et impossible de commander les frites de patate douce ou les macaronis au fromage, ou aucune des spécialités qui font la renommée de l'endroit. (Leurs macaronis au fromage vous donnent envie de changer de religion, voire carrément d'en créer une nouvelle.)

Les menus spéciaux ont dû être inventés par des chefs cuisiniers se moquant des attentes liées au nouvel an ou à la Saint-Valentin. Pourquoi, sinon, la nourriture vous décevrait-elle systématiquement lors de ces occasions particulières ?

Les chefs savent que des filles vont venir dans son restaurant avec des espoirs et des rêves de romantisme inégalé, alors ils prennent peur et se disent : « Je sais, je vais cuisiner un truc que je fais mal ! » Stupide ? Oui. Incompréhensible ? Non.

Le coupable ici, comme toujours, c'est l'attente.

Si seulement on pouvait en finir avec l'attente. Je crois fermement que nous pourrions éliminer une bonne fois pour toutes tout ce qui fait la souffrance des relations hommes femmes.

Et si un jour on m'élit président des relations de couple, je décréterai les attentes hors la loi. Je mettrai dans mon programme l'obligation, quitte à attendre quelque chose, à ce que l'on s'attende au pire et que, du coup, l'on soit agréablement surpris. Supprimons ce fardeau d'espoirs et de

rêves une bonne fois. En fait, n'attendez rien de personne, et spécialement des gens que vous aimez.

Mais voici ce que la femme qui se présentera contre moi au siège de président des relations de couple dira dans son discours pour l'investiture : « Est-ce que notre opposant suggère que nous abandonnions tous nos modèles de comportement ? Que nous ne devons rien attendre d'un homme ? C'est à cela que ça revient ? Que nous n'avons même plus droit à l'espoir ? Qu'il nous faudrait donner et donner et ne rien attendre en retour ? Les attentes ne sont-elles pas une partie essentielle de ce qu'est une relation ? L'attente que l'autre sera là pour vous, d'une façon qui sera pleine de sens pour vous ? Tous les êtres humains ne sont-ils pas en droit d'attendre qu'on s'occupe d'eux, qu'on les aime, qu'on les soutienne ? Les attentes ne sont-elles pas tout simplement l'essence même d'une relation de couple ? Si nous n'avons aucune attente l'un pour l'autre, sommes-nous vraiment quelque chose l'un pour l'autre ? »

OK. Bon. Euh..., d'accord, je vois.

Mais pourquoi cela doit-il signifier pour moi de porter un pantalon blanc pendant la soirée de nouvel an, tout en parcourant un menu spécial hors de prix dont je ne peux rien manger à cause de mon coach ?

Parce qu'il y a attente et attente.

Et il vous appartient de faire la différence.

Certaines attentes vous demandent d'être une personne totalement différente de celle que vous êtes en réalité. Et il y a des attentes qui demandent que vous montriez la meilleure part de vous-même. La personne dont l'autre est tombée amoureuse. L'idiot n'est pas si idiot de se comporter comme un idiot si quelqu'un veut changer complètement la personnalité de l'idiot. En revanche, pour l'idiot, agir comme un idiot face à quelqu'un qui l'aime vraiment pour ce qu'il est, c'est vraiment stupide. Et la folle est folle d'espérer qu'un

homme ne soit pas un homme ou, même, franchement, qu'il remarque une nouvelle coupe de cheveux, mais il n'y a rien de fou à attendre d'être aimé comme on a besoin d'être aimé.

Pour résumer les choses simplement : j'ai intérêt à lui trouver un putain de cadeau.

Le cadeau le plus chargé de sens

C'est une peinture. Mais pas que. C'est un collage. Mais pas que. C'est un découpage. Mais pas que. C'est une série de photographies. Mais pas que. C'est une antiquité. Mais pas que. Mais c'est une véritable œuvre d'art. Et elle m'a soufflé.

Pendant toutes ces heures qu'elle a passées dans son atelier, elle a sélectionné une série de photos de nous deux prises au photomaton qu'elle a transformées en quelque chose de magique. Les poses que nous avons prises étaient drôles, idiotes, sexy (elle, pas moi) et étonnamment sincères. Elle a agrandi certaines photos en a réduit d'autres, les a mélangées, a verni certaines, peint sur d'autres, écrit le mot « amour » tout autour, joué avec les couleurs, les tons, les surfaces, les textures.

C'est seulement quatre photos, mais on dirait qu'il y en a des milliers. Après avoir verni, repeint, collé, placé et remplacé les images avec toutes leurs tailles différentes, elle a capturé notre essence. Elle a capturé l'amour¹⁸.

Je lui ai offert un bracelet à breloques en argent.

Bon, c'était peut-être un peu cheap. Mais quelque chose de cheap avec du sens paraît toujours moins cheap. Voici la liste des breloques que j'avais choisies pour le bracelet :

- ❶ Un cœur sur lequel était écrit : « Joyeux anniversaire ». Pour commémorer l'occasion, j'y avais fait inscrire la date de notre rencontre au dos.
- ❷ Un livre, parce qu'elle est auteur et une lectrice vorace.
- ❸ Un ordinateur portable, parce que c'est l'instrument qu'elle utilise pour écrire.
- ❹ Un casque de foot américain, parce qu'elle a embrassé ma passion pour ce jeu comme si c'était la sienne (même si elle est fan des Dallas Cowboys).
- ❺ Un chevalet, parce que c'est l'instrument qu'elle utilise pour peindre des tableaux qui nous réjouissent et nous font rire, mon fils et moi.
- ❻ Un terre-neuve, à cause de Doozy, notre chien qu'elle aime encore plus que moi.
- ❼ Un panneau-stop, sur lequel j'ai fait écrire *Notre amour jamais ne stoppera*, parce que nous savons à quel point les signes sont importants pour elles. Et aussi parce que c'est vrai.

Elle a pleuré quand je lui ai offert le bracelet. Mais de la bonne façon.

Attentes satisfaites des deux côtés. Qui l'eût cru ?

Ce soir-là, nous sommes sortis pour dîner dans un restaurant sympa sur la jetée à Santa Monica avec l'idée de monter ensuite sur la grande roue de Ferris – chose qu'elle voulait faire depuis longtemps déjà. Le dîner était excellent (pas de menu spécial pour les anniversaires, Dieu merci), et la vue sur la jetée était à couper le souffle. J'étais en train de boire tranquillement mon deuxième mojito à la framboise, leur spécialité, et je me sentais merveilleusement bien quand j'ai remarqué son air distrait. Elle a montré du doigt la grande roue qui était magnifiquement illuminée, dardant le ciel de tous côtés. « Elle ne tourne pas », a dit Jenny. J'ai regardé et

j'ai vu qu'en effet, bien qu'elle fût allumée, la roue ne tournait pas. J'ai regardé ma montre. Il était huit heures passées.

« Peut-être ferment-ils tôt en semaine. »

Elle a acquiescé et composé son « meilleur sourire possible ».

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, a-t-elle menti.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'essaie de ne pas voir ça comme un signe¹⁹. »

La réponse de Jenny

*À quoi s'attendre quand
on espère de la pizza*

L'une des choses les plus agréables quand on a un mari ou un petit ami, c'est qu'on a le sentiment de faire partie d'une équipe. Vous ne pouvez pas être un couple à vous tout seul, vous ne pouvez pas être un « nous » si vous êtes tout seul et vous ne gagnerez pas une course en sac par équipe si vous n'êtes pas deux. C'est fantastique d'avoir quelqu'un avec qui partager vos plus grandes joies et c'est merveilleusement réconfortant de savoir qu'il y aura quelqu'un à vos côtés lorsque vous avez des défis à relever.

Howard est merveilleux quand je me réveille après un mauvais rêve, il ne s'énerve jamais quand j'oublie mes clés en partant promener le chien, et, comme il a tendance à se lever beaucoup la nuit, ça ne lui pose jamais de problème si je lui demande de m'apporter un verre d'eau, une aspirine ou de me serrer dans ses bras. Howard est un homme fiable à 101 %. (Sauf dans le cas d'un naufrage, si nous nous retrouvions tous les deux sur une île déserte, auquel cas je

pense que je survivrais plus longtemps seule. Howard, je n'ai pas le moindre doute là-dessus, utiliserait la dernière balise de détresse pour retrouver ses lunettes. Mais quoi ? Ce qui est important quand on vie sur une île déserte, c'est la qualité de vie, pas la quantité.)

Naviguer dans la vie moderne est quelque chose de rude, de difficile. Les décisions sont nombreuses, les plannings sont différents ; en tant que couple, vous pouvez travailler à deux ou l'un contre l'autre.

Généralement, notre couple est une machine parfaitement huilée. La ponctualité est pour tous les deux une priorité, nous préférons dîner dehors ou nous faire livrer plutôt que de faire la cuisine, et, le meilleur de tout, nous disons que (c'est Howard qui l'a dit en premier) nous nous faisons tellement rire l'un l'autre que c'est un peu comme s'il y avait soirée pyjamas tous les soirs à la maison.

Le plus grand reproche que je peux faire aux chapitres précédemment écrits par Howard est qu'il se focalise sur les aspects négatifs. Vous n'imaginez pas ma surprise quand j'ai lu qu'il a du mal à vivre avec mes attentes. Je ne pense pas m'être jamais plainte du fait que Howard ne remplissait pas mes attentes (à part cette histoire de fleurs) parce que, bien souvent, il fait mieux que les remplir, il les surpasse.

L'autre soir, j'avais terminé mes cours de peinture et je me suis dit que j'allais chercher quelque chose à emporter pour le dîner. J'ai vu alors que Howard m'avait envoyé un texto disant qu'il avait déjà commandé le dîner et qu'il n'y avait plus qu'à aller le chercher en passant. J'ai souri ; le timing était parfait. Puis une pensée a flotté dans mon esprit, comme une bulle de savon. Quelle pizza Howard a-t-il bien pu commander pour moi ? J'ai pensé à ça parce que, tout d'abord, c'est moi qui généralement fais la commande de pizza, et ensuite, parce que j'ai des goûts très particuliers en

matière de pizza, alors que Dustin et Howard ont des goûts finalement assez basiques.

Je l'ai appelé depuis la voiture et lui ai dit que j'étais en chemin pour récupérer les pizzas. Je lui ai alors demandé : « Qu'est-ce que tu as commandé pour moi ? » Howard a souri, ça s'entendait dans sa voix, et a dit : « Moitié végétarienne, moitié nature au cas où tu n'aimerais pas les légumes. » Il était fier de lui. Il avait prévu un plan B juste au cas où. Ça montre à quel point il est attentionné. Il sait que j'aime parer à toute éventualité. Mais pourquoi parer à toute éventualité pour une simple pizza ?

Quand je suis arrivée à la maison avec le dîner, la table avait été mise et, encore une fois, j'ai été frappée par l'incroyable compatibilité entre Howard et moi. Comme mettre la table et faire le lit étaient les deux choses obligatoires durant toute mon adolescence, ce sont donc deux choses que je ne fais plus. Et j'ai trouvé un homme qui fait ces deux choses que je déteste faire. Totale compatibilité.

Donc, pendant que Dustin et Howard entamaient leur énorme pizza (moitié extra sauce et fromage light pour Howard et sauce normale et fromage pour Dustin), je regardais la boîte de ma pizza, plus petite, ouverte devant moi.

Je le pardonne sans problème pour les tranches de tomate qui se trouvaient dessus. Je sais que c'est totalement étrange de ne pas aimer les tomates en tranches. Je n'aime pas en trouver dans les sandwiches, ni sur les hamburgers, mais les tomates en dés ne me dérangent pas dans les sauces ou dans la cuisine mexicaine. Et j'aime beaucoup la sauce tomate. Bon, en gros, j'ai une relation compliquée avec les tomates.

Mais ce qui m'a vraiment surpris, c'est la présence d'olives.

Je. N'aime. Pas. Les. Olives.

Ça, il ne pouvait pas ne pas le savoir. Je ne les aime pas. Je ne les aime pas. Je ne les aime pas. Dans un plat, à côté

d'un plat, voire si c'était la dernière nourriture sur terre, je n'en mangerais pas. Je ne les aurais pas laissées partager mon canot de sauvetage si nous avions été ensemble sur le *Titanic*. Je ne m'arrêtera pas sur le bord de la route pour aider une olive à remplacer un pneu crevé et, si ça semble cruel ou insensible, sachez juste que je ne m'attendrais pas à ce qu'elle le fasse pour moi.

Les olives et moi, nous ne nous entendons pas.

J'ai respiré profondément et j'ai laissé couler. J'ai simplement commencé à les retirer une par une de ma pizza, sans dire un mot. Il fut un temps où, si mon petit ami m'avait commandé une pizza contenant des olives, j'aurais complètement pétié les plombs. Mais est-ce qu'il ne me connaît pas à ce point ? C'était quoi ? Une erreur passive-agressive ? Ou alors agressive-agressive ?

La pizza n'est pas un élément anodin dans notre vie quotidienne. (Puisque nous tâchons de faire attention à ce que nous mangeons, nous ne nous l'autorisons que de temps en temps.) De fait, la dernière fois que nous en avons commandé, ça a été une catastrophe parce qu'il y avait du pesto aux olives sur ma pizza aux champignons, alors que j'avais demandé spécifiquement à ce qu'il n'y en ait pas. Sur ce coup-là, je me suis retenue d'exploser (c'est moi qui avais commandé les pizzas), mais il y a eu de la lamentation digne des tragédies grecques. J'ai fait passer Clytemnestre pour une petite joueuse avec mes mains tordues et mes sanglots. Mais, visiblement, Howard n'a pas fait tellement attention à la scène que je jouais, parce que, dans le cas contraire, je ne vois pas comment il aurait pu ignorer que les olives et moi sommes des ennemies jurées.



Mais bon, pas grave, j'avais décidé de laisser tomber.

Je sais que l'un des commandements dictés par la phrase « Je laisse tomber » est de laisser tomber. Ce qui signifie ne pas remettre le sujet sur le tapis plus tard.

Donc, je n'ai pas remis spécifiquement la question des olives sur le tapis. J'ai fait dans le plus subtil. J'ai lancé l'idée que peut-être ne me connaissait-il pas si bien que ça.

« Howard ?

— Ouais.

— Tu te souviens de ce jeu-là, *Les Z'amours*²⁰ ?

— Dans l'anus, Bob !

— Pardon ? »

Howard a commencé à rigoler et m'a raconté qu'il existe une vieille légende urbaine à propos de ce jeu. Bob, l'animateur, avait demandé à une jeune femme où elle avait fait l'amour avec son mari pour la dernière fois et la jeune femme de répondre : « Dans l'anus, Bob ! »

OK, je ne la connaissais pas, celle-là. Et ce n'est vraiment pas la façon dont j'attendais que cette conversation démarre. Mais j'ai continué :

« Comment tu penses qu'on s'en tirerait aux *Z'amours* ? »

Howard s'est figé au milieu d'un mouvement. Ça m'a rappelé ce jeu auquel nous jouions enfants où il fallait gesticuler jusqu'à ce que l'un d'entre nous dise « statue » et qu'il faille se figer dans la position dans laquelle on se trouvait, aussi incongrue soit-elle. (Le gagnant était celui qui faisait la statue la plus drôle.)

Howard ressemblait exactement à ça. Yeux grands ouverts, épaules levées, et impossible de dire s'il respirait ou pas.

« Du calme, ce n'est pas une conversation au sujet du mariage que je suis en train de lancer. »

Il a laissé l'air quitter ses poumons et s'est essuyé le front. J'ai fait comme si je ne m'étais aperçue de rien et j'ai

continué. « Je me demandais juste comment tu penses que l'on s'en tirerait si on participait au jeu. »

Howard, qui aime à dire qu'il me connaît mieux que quiconque sur cette planète, a coupé court à mes conneries.

« C'est à cause des olives, c'est ça ? »

J'ai haussé les épaules et essayé mon regard le plus innocent. Il était hors de question que j'utilise le mot « olives » dans la conversation qui allait suivre, parce que, comme je l'ai dit, j'avais laissé tomber (même si je me demandais si je ne pouvais pas en parler à présent qu'il les avait mises sur le tapis).

J'ai joué la sécurité. « Non, rien à voir avec... ça. »

Il m'a scrutée intensément, et je n'ai pas évité son regard. Il m'a alors redit qu'il me connaissait mieux que n'importe qui. Je n'ai rien répondu. Mais dans ma tête j'ai passé en revue tous les gens qui me connaissent et qui savent très bien que je déteste les olives. Ils sont nombreux. Mais je m'en suis tenue à ma ligne. Ça n'a rien à voir avec les olives.

Le lendemain matin, Howard m'a appelée dès qu'il est arrivé à son bureau.

« C'est quoi cet e-mail ? »

— Quel e-mail ?

— Le mail que j'ai reçu de Heather dont le sujet est *Les Z'amours*.

— Oh ! cet e-mail. En fait, ce matin, Heather n'est pas ton assistante, elle est l'animatrice du jeu. J'ai pensé que ce serait drôle d'y jouer. Toutes les questions qu'elle a choisies viennent du jeu original. »

Il a soupiré et je savais qu'au fond de lui il se demandait si c'était la meilleure façon pour son assistante d'occuper son temps ce jour-là. Mais il n'a rien dit. Au lieu de ça, il a demandé : « Est-ce que c'est à cause des olives ? »

J'ai tenu bon. « Mais pas du tout, j'ai juste pensé que ça serait marrant. »

— Allez, Jenny, j'ai horreur des tests, tu le sais, et tu sais très bien que je te connais, je sais toutes les choses importantes, et cette histoire d'olives n'a aucune signification. Je ne sais peut-être pas exactement comment tu aimes ta pizza, mais je sais ce qui se trouve au fond de ton cœur. »

Si tu savais vraiment ce qu'il y a dans mon cœur, tu saurais qu'on n'y trouve pas d'olives.

« S'il te plaît, ça va être marrant.

— Je déteste ces trucs, et je suis nul en tests.

— Ce n'est pas un test, c'est un jeu télévisé ! Allez, mon bébé, maman a besoin d'un nouveau lave-linge, faut le lui gagner.

— Quoi ?

— J'essaie juste de faire comme les véritables concurrents. Qui sait ? Peut-être allons-nous gagner le gros lot. »

Howard n'a rien dit, mais il pensait tellement fort que je l'entendais. Pas la peine de chercher à lutter avec une cinglée pareille.

Heather avait tout préparé par e-mail. Deux manches. Dans la première, Howard devait répondre à 10 questions sur moi de la façon dont il pensait que je répondrais, moi. Dans la deuxième manche, il lui fallait répondre à 10 questions sur lui-même.

Il devait nommer mon plat préféré, le nombre de paires de chaussures que je dirais avoir et ma destination de vacances rêvée. Moi, je devais donner sa pointure, quelle profession il aimerait exercer s'il devait en changer, la voiture de ses rêves et où il m'emmènerait si on lui offrait une semaine de vacances n'importe où sur la planète.

J'ai eu la réponse correcte à 7 questions sur 10, tandis que Howard touchait la cible une fois et demie²¹.

Et si, officiellement j'ai mal répondu à trois questions, en réalité j'en ai vraiment raté une seule. Pendant que Heather faisait le décompte des points, j'ai prédit deux réponses

que Howard donnerait à propos de moi et qui seraient mauvaises. Donc, officieusement, j'ai eu neuf bonnes réponses. Et j'étais assez satisfaite de moi, je dois bien l'avouer.

À une époque donnée de ma vie, j'aurais ressenti une exquise satisfaction à poursuivre Howard dans un procès intitulé : « L'État relations de couple contre M. Howard J. Morris », où j'aurais démontré qu'il avait tort et que le fait qu'il soit incapable de répondre correctement à des questions me concernant prouvait clairement qu'il ne m'aimait pas autant qu'il le pensait. Au lycée, je faisais partie du club de débats et je sais comment faire pour imposer mon opinion quel que soit le sujet. Je savais quels étaient les arguments à avancer pour obtenir une condamnation à l'unanimité du jury. Je pouvais gagner les yeux fermés, les mains attachées dans le dos, je pouvais le prouver en dissertation, en vers iambiques et en pentamètres si on m'avait demandé d'argumenter en rimes. Ça paraît fou. Mais je suis définitivement le genre de femme à faire ce genre de chose.

Mais cette fois-ci, je n'en avais pas envie.

Parce que cette fois-ci, je ne pensais pas que c'était vrai. Le fait que j'ai répondu à plus de questions que lui ne signifiait pas que je l'aimais mieux ou plus que lui ne m'aimait. Cela signifiait simplement que j'avais une meilleure mémoire des détails et des faits, que j'étais plus forte aux tests (merci, maman !) et que j'accordais de l'importance à chaque petit détail qui le concernait parce que je l'aimais. Encore une fois, j'étais assez fière de mon score et j'étais heureuse que Howard ait pris la chose avec humour et qu'il ait joué le jeu. Je suis à peu près sûre que, par le passé,



Howard aurait refusé. Mais il a accepté. Pour me faire plaisir.

À vrai dire, tout ce cirque a été une énorme victoire pour moi. Non pas parce que j'ai réussi à tenir la question des olives à l'écart, ou parce que je n'ai pas été vexée par le score minable de Howard, mais surtout parce que tout cela ne m'a rien fait. Je dois batailler ferme pour ne pas faire de généralité à partir d'un petit détail sans importance.

C'est Howard qui dit ça de moi. Je suis très forte pour prendre un minuscule détail et en faire une montagne, jusqu'à ce qu'il prenne toute la place. Je peux donner une importance démesurée à presque n'importe quoi. Tu ne me dis pas « À tes souhaits » après un éternuement ? Ça signifie que tu te fiches totalement de me voir mourir. Oui, c'est dingue, je sais. Mais cette fois-ci, je n'ai pas eu à lutter avec la folie, parce qu'elle n'était pas là. J'étais parfaitement capable de comprendre que les olives ou le résultat du jeu ne disait rien de l'état de notre relation.

Cette histoire de jeu a continué dans les jours qui ont suivi, parce que j'ai trouvé amusant d'ouvrir le concours aux couples qui nous entourent. J'ai demandé à une vingtaine de couples de relever le défi, et la moitié a répondu positivement.

Tout le monde s'est vu poser les mêmes questions qu'à Howard et moi, et j'ai même mis un prix en jeu pour le couple gagnant. La veille du jour où j'étais censée collecter les réponses, Howard et moi étions au lit en train de discuter. Je lui disais que j'étais convaincue que toutes les femmes feraient un meilleur score que leurs compagnons. (À part peut-être Chris, M. Romantique, dont on s'attendait à ce qu'il fasse un score de 15 sur 10.) J'étais juste persuadée que les femmes s'attachent plus aux détails et les gardent plus facilement en tête. L'idée de bien connaître ou d'être bien connue est importante pour les femmes, je pense. Je

ne savais pas tellement dire pourquoi, peut-être un mélange de chaleur et de sécurité et l'idée que nous ne sommes pas seules au monde parce que quelqu'un connaît notre parfum de glace préféré. Howard était d'accord, et je l'ai un peu taquiné en lui disant que, d'après les premiers résultats que j'avais, plusieurs hommes avaient fait un meilleur score que lui, mais que c'était probablement dû à son aversion pour les tests. Il hait les tests autant que je hais les olives.

C'est là que j'ai fait ma plus grosse erreur.

C'était fait en toute innocence, je le jure. Je ne cherchais pas à le coincer. Je n'avais pas d'arrière-pensée (pas comme, je dois bien l'admettre, j'ai lancé cette histoire de jeu à cause de la question des olives). J'ai dit : « Bon, au moins, maintenant, nous ferions un score parfait, tous les deux, s'il nous fallait recommencer. » Je lui ai alors indiqué que je savais à présent que son premier baiser avait été donné à l'âge de 12 ans à une certaine Pam.

S'en est suivi un long silence. Alors, j'ai demandé : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'as pas retenu le nom de mon chanteur préféré ? » Silence encore. « Tu as lu les réponses correctes, non ?

— Oui, enfin, j'y ai jeté un œil, mais j'ai été très occupé. »

Après deux ans, je sais maintenant que, dès que Howard donne une excuse immédiatement, c'est qu'il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark.

« Qui est mon chanteur préféré, Howard ? »

Incapable de répondre. Il ne savait pas. Ou il n'arrivait pas à s'en souvenir. Et moi, je commençais à me mettre en colère. Vraiment, vraiment en colère. « Je t'ai dit que je déteste les tests.

— Très bien. »

J'étais fâchée, mais j'ai décidé de laisser tomber. C'est vrai, je le sais, il n'aime pas les tests. Il l'avait clairement signifié à la fin de son e-mail de réponses, où il avait écrit

que les questions ne lui paraissaient pas claires, qu'il ne croyait pas aux réponses blanc / noir et qu'il haïssait les tests quels qu'ils soient, et particulièrement quand il fallait y répondre sous pression.

Mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser : « OK, c'est une chose de ne pas connaître les réponses sur le moment, mais comment ne pas s'en préoccuper après ? » Est-ce que ça n'avait aucune importance pour lui que, sur mon lit de mort, si on me demande comment s'appelait la première fille que Howard a embrassée, je sois capable de dire dans mon dernier souffle : Pamela, elle avait 12 ans, c'était en colonie de vacances et elle avait une belle paire de... » ?

J'ai senti monter une bouffée de rage : la folle se réveillait et se prélassait dans notre lit, mais il restait encore une chance pour qu'elle se rendorme. Ça ne vaut pas le coup. Je n'aurais pas dû demander.

C'était stupide de ma part. Nous sommes fatigués et tendus à force de travailler sur le livre. Howard a bûché très dur ces derniers temps. Il était très occupé. Il ne voulait pas passer ce test en plus, et il l'a fait. Pour moi. Et ça ne veut rien dire. Souviens-toi quand tu t'es rendue à son bureau hier et qu'il t'avait fabriqué une jolie banderole rose qu'il avait accrochée au lustre du plafond. Il sait que tu aimes les banderoles et les lustres.

Il m'avait aussi offert une carte avec un pingouin brillant assis, seul, sur un iceberg, et la carte disait : *Où serais-je sans toi ?* Et quand j'ai ouvert la carte, j'ai lu : *Je serais quelque part, à ta recherche.*

Quelle importance si Howard ne se rappelle pas le nom de mon chanteur préféré ? Je savais, sans équivoque possible, que Howard m'aimait et voulait rester auprès de moi. Aucun doute. La folle s'est rendormie et je suis descendue finir le travail que j'avais en cours.

Quelques minutes plus tard, j'ai entendu du bruit venant d'en haut (Howard criant « MERDE ! » et cognant apparemment sur un oreiller). Puis il a dévalé l'escalier et s'est arrêté au milieu. Il était très, très, très en colère.

Il m'a dit qu'il avait le sentiment que j'étais encore en train de le tester, bien qu'il m'ait répété inlassablement qu'il haïssait les tests. Il avait le sentiment d'avoir fait tous les efforts possibles, et particulièrement ces derniers temps, avec les fleurs et la carte et la banderole, et visiblement rien de cela ne me suffisait. Qu'il ne pouvait rien faire de plus pour me montrer à quel point il m'aimait.

J'ai bien compris ce qu'il ressentait, parce qu'en cet instant, Howard faisait une généralité d'un petit détail.

Je ne l'ai même pas regardé, mais j'ai mis mes mains dans la position classique de « Stop in the Name of Love ». (Chantez avec moi, mes sœurs !) Et, avant qu'il ait pu dire le moindre mot, je lui ai lancé d'une voix ferme : « Howard, ne fais pas ça. Ne tire pas une généralité d'un détail sans importance. Ne va pas sur ce terrain-là. » (Dans ma tête, ça sonnait comme une supplication. S'il te plaît, Howard, ne fais pas ça. Ne le fais pas. Je suis désolée, j'ai été idiote. Je n'aurais pas dû te demander. Je ne voulais rien dire de spécial. Nous sommes fatigués. Nous sommes stressés et à fleur de peau. Tu as mal au dos et je sais exactement ce que tu ressens quand tes émotions remontent comme une vague. S'il te plaît, ne commence pas à faire des généralités, parce que la folle qui dort en moi a le sommeil léger et, si tu la réveilles, je te promets que c'est elle qui aura le dessus. Et nous ne voulons pas ça, ni toi ni moi. Fais-moi confiance.)

Bizarrement, de manière incroyable, sur le moment j'étais d'un calme total, je me sentais presque heureuse, mon esprit était clair. Ce n'était pas moi la folle. (Mais j'avais été l'idiote.) Je ne voulais pas de drame et je savais comment arrêter ça.

Howard est remonté sans un mot.

Nous avons eu une conversation franche 10 minutes plus tard, au cours de laquelle nous avons partagé nos sentiments. Ce que Howard ne savait pas, c'est que j'avais une image très claire de ce qu'il ressentait. Vraiment.

Il ressentait exactement ce que les femmes ressentent quand elles deviennent folles parce qu'elles sont insatisfaites de la façon dont elles sont traitées.

Et je savais que c'était sans doute encore pire pour lui parce que son dos lui faisait mal et le travaillait encore et qu'il n'avait pas pu rester dans son bain assez longtemps pour se détendre vraiment.

Howard déteste quand nous nous disputons. Je me sentais, pour ma part, très mal, parce que c'était ma faute s'il était mal, c'était parce que j'avais été stupide.

Et je lui ai dit plus tard : « Si j'avais fait un score de un et demi, est-ce que ça ne t'aurait pas agacé au moins un peu ? Je ne dis pas que ça t'aurait agacé au point que tu te sentes mal aimé, mais ça t'aurait au moins un peu embêté, non ? Et si ensuite tu avais découvert que je ne m'étais pas donné la peine de lire tes réponses, est-ce que tu n'aurais pas senti ne serait-ce qu'un minuscule petit pincement ? Eh bien, c'est ce que j'ai ressenti. Rien de plus. »

Il a acquiescé. Nous nous sommes compris. Peut-être pas tout à fait, mais suffisamment pour passer à autre chose²².



Chapitre 9

Stupide and the City

*Ce que Sex and the City
nous apprend des idiots*

Le film *Sex and the City* a eu un énorme succès. Le week-end de sa sortie, le film a fait la somme record de presque 57 millions de dollars. Vous imaginez bien qu'Hollywood s'y attendait, n'est-ce pas ? Après tout, ils testent leurs films avant sortie, ils font des sondages et ont une bonne idée de l'audience présumée en mesurant le nombre de personnes au courant de la sortie du film et le nombre de personnes qui disent avoir envie d'aller le voir. (Ce système marche très bien, à part pour les films familiaux, car il est difficile d'interroger les enfants.) Le type qui écrit dans la rubrique « Movie projector » du *L. A. Times* prétendait dans ses colonnes que, d'après ses propres estimations, le film ferait au mieux 31 millions le premier week-end.

Le film a fait 25 millions de plus.

Très mauvaise prédiction, donc.

Mais le *L. A. Times* n'est pas le seul à s'être planté sur ce film. Les gars de presque tous les autres journaux se

sont plantés. Le mot clé ici ? Gars. Vous savez qui avait vu juste ? Jenny.

Bien qu'elle ait refusé à se risquer sur des chiffres, Jenny m'a assuré que le film battrait facilement la deuxième semaine de *Indiana Jones*. Et ça a été le cas.

Avec une différence de 16 millions de dollars. Les gars qui pronostiquaient disaient qu'une bande de filles de 40 ans ne pouvaient en aucun cas battre le tout-puissant Indy. Mot clé encore une fois : gars.

Moi, évidemment, j'ai dit à Jenny qu'elle était folle.

Rationnellement, et peut-être avec un peu de condescendance, je lui ai expliqué mon génial raisonnement : le film *Sex and the City* visait un public de femmes de plus de 25 ans. Mais il ne visait pas, tant s'en faut, les femmes plus jeunes. Et il n'avait aucune chance d'attirer les hommes (en tout cas, les hétéros). Et pour ce qui est des adolescents, les plus gros consommateurs de cinéma, le film n'apparaissait même pas sur leur radar. « Avec un segment aussi restreint, tu as un pic limité de spectateurs, ai-je expliqué, utilisant cette expression pour lui montrer comme je suis au fait du vocabulaire employé par l'industrie du cinéma. Tu ne peux pas faire une entrée fracassante au box-office en ne visant que les femmes de plus de 25 ans.

— Et combien y a-t-il de femmes de plus de 25 ans aux États-Unis ? » m'a-t-elle demandé.

— Beaucoup, j'imagine.

— OK, on verra ça lundi », m'a-t-elle répondu. Puis elle a quitté la pièce.

Et je me suis mis à y penser. Toutes les femmes ou presque à qui j'avais parlé du film avaient envie de le voir. Mais elles avaient toutes plus de 25 ans. Et il faut admettre que *Sex and the City* a vu son audience croître chaque saison depuis son lancement par HBO. Ma propre mère regarde les rediffusions de la série sur TBS. Ma mère. Vous comprendriez

mieux ce que je veux dire si vous connaissiez ma mère. Quand il s'agit d'émissions un peu olé olé, ma mère n'est pas la première à allumer son poste. En plus, elle a cette forme de snobisme qui la pousse à ne pas vouloir savoir ce que c'est que *La Nouvelle Star*. Bon, mais, même en sachant cela, je persistais à croire ce que disaient les pronostiqueurs. Parce qu'ils avaient des données empiriques. Ils avaient les chiffres. Je veux dire que, même au plus haut de son audience, la série faisait des chiffres bien moins élevés que tous les plus gros hits des grandes chaînes. Et même si les gens achetaient les DVD et que les audiences des rediffusions sur TBS étaient bonnes, la série s'était tout de même arrêtée quatre ans plus tôt. Ce qui, pour la culture populaire, correspond à une grosse éternité. Même les chaussures de la série originale sont démodées aujourd'hui. J'étais d'accord avec le gars du *L. A. Times* : ça ferait 30 millions maximum.

J'aurais dû écouter ma mère.

J'aurais dû écouter Jenny et toutes les femmes à qui j'avais parlé.

Mais, encore une fois, écouter les femmes n'a jamais été mon point fort.

Les hommes n'écoutent pas

Voilà le truc : les hommes n'écoutent pas les femmes sur les sujets qu'ils ne saisissent pas. Plutôt que de chercher à voir les choses depuis leur point de vue, nous nous plaignons de ne pas comprendre. La tragédie, c'est que ce sont justement ces choses que nous renonçons à comprendre qui sont importantes et sur lesquelles nous devrions redoubler d'effort. (J'en reparlerai plus tard.)

Les hommes ne comprennent pas *Sex and the City*. (À l'exception notable des gays.) Pour nous, c'est une comédie sans comédie. Une série sur le sexe avec des femmes que vous ne voulez pas voir en train de faire l'amour.

Elles sont tout le temps en train de déjeuner, mais aucune ne prend de poids. Elles portent des vêtements que vous n'avez jamais vus sur une personne normale et que vous ne voudriez pas voir. Il y a des chaussures, des sacs, tout le monde fait des calembours et on ne peut pas dire que la narration avance tellement. Sans compter que c'est douloureusement sirupeux.

Mais ce n'est pas comme ça que les femmes voient la série. Elles voient quelque chose de complètement différent.

Mais c'est comme ça que nous voyons la série. Et c'est tout. Pas un pour s'arrêter deux minutes et se demander pourquoi les femmes partout dans le monde aiment cette série. (Le film a fait 152 millions aux USA et 245 millions à l'étranger, soit un total de **400 millions de dollars**.) Bon, si les hommes sont stupides concernant l'intérêt que portent les femmes à *Sex and the City*, c'est dans les grandes largeurs. (Il est toutefois réconfortant de savoir que notre stupidité peut être traduite dans le monde entier.) Mais ce qui est plus troublant, c'est notre dédain, voire notre mépris, pour les choses qu'aiment nos aimées.

Oui, je suis un dédaigneur impénitent. Un méprisant.

Il y a quelques semaines, je regardais la liste des séries dont nous avons programmé l'enregistrement sur notre appareil DVD.

Jenny était assise à côté de moi sur le canapé. Je regardais la liste, donc, de toutes les séries qu'elle enregistrait : *Beverly Hills*, *Gossip Girl*, *Grey's Anatomy*, *Lipstick Jungle*, et j'ai dit tout fort : « Mais qui regarde des merdes pareilles ? » Ce à quoi elle a répondu : « Tu as conscience que je suis assise à côté de toi ? »

Les hommes n'ont pas à aimer *Sex and the City* pour déclarer que l'amour des femmes pour cette série est pure folie, pure folie comme elles disent dans la série. Au pire, n'est-ce pas la courtoisie minimum que d'accepter les goûts des autres.

Pourtant, nous continuons d'argumenter en expliquant aux femmes comme elles sont bêtes d'apprécier ce qu'elles apprécient. Vous savez quoi ? Elles n'apprécient pas qu'on le leur dise.

Si vous acceptez d'aller au ballet, mais que vous ruinez sa soirée en critiquant, je peux vous garantir une chose, c'est qu'au retour il n'y aura pas de sex dans votre city.

Le crétin dans le miroir

Flashback. 2001.

Cela a commencé avec Elton John.

Il faut que la chose soit dite une bonne fois pour toutes : je suis un grand fan d'Elton John. Depuis que Lisa Lasson, en sixième, m'a expliqué à quel point il était génial, je suis resté un incondtionnel. Je possède la plupart de ses albums.

Je suis allé le voir en concert deux fois. Et je suis prêt à débattre avec n'importe qui, n'importe où, que « Your Song » est la plus belle chanson d'amour de tous les temps. Impossible alors d'expliquer qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête quand il s'est lancé dans cette adaptation de *Aïda* pour Broadway.

C'était il y a plusieurs années. Je me suis retrouvé avec ma femme de l'époque, sa sœur et le petit ami de sa sœur (qui est depuis devenu son mari) à une représentation de cette version écrite par Elton John et Tim Rice de l'opéra

de Verdi. La première chanson n'était pas encore terminée que j'ai compris que la soirée allait être longue et douloureuse. (Vous comprenez à quel point vous êtes mal quand vous finissez par vous dire que vous préféreriez voir l'opéra original.) Tout dans la production était mou, fleurait l'amateurisme, depuis les chansons ineptes gorgées de synthétiseurs jusqu'aux costumes qui rappelaient la série Cosmos 1999 (une référence que l'on n'a plus l'habitude d'utiliser) aux chorégraphies qui faisaient honte pour les danseurs. Heureusement, disons-le comme ça, j'avais un partenaire de galère, le petit ami de ma belle-sœur, David H. L'homme qui allait devenir mon beau-frère, même si ce n'était que pour quelques années.

Donc, je suis là, je n'arrête pas de me tortiller, je fais des grimaces d'agonisant, donnant vaguement l'impression que je suis assis sur une chaise électrique et pas un fauteuil de théâtre. Chaque grimace, chaque roulement d'yeux, chaque expression douloureuse trouvaient écho chez David H. Il commence alors à me murmurer à l'oreille ses commentaires sur la production.

Entracte.

Les deux sœurs filent aux toilettes pendant que nous allons à la buvette avec l'espoir un peu vain qu'un bon coca et quelques brownies nous permettront de passer le cap douloureux du deuxième acte. Puis nous commençons à rigoler en nous moquant de la pièce, sa production, les acteurs, enfin tout, quoi. Puis nous retrouvons les deux sœurs.

Et c'est là que les ennuis ont commencé.

Mon ex-femme tient dans sa main le CD de la comédie musicale dont nous venons de voir la première partie.

Les deux sœurs aiment. La musique, les costumes, tout. Elles ont acheté le CD pour pouvoir revivre cet instant magique longtemps après avoir quitté le théâtre.

Je saute immédiatement sur leur bonheur. J'attaque le show, tous les éléments, y compris les gens qui se trouvent en coulisse que j'ai décidé de ne pas aimer juste par principe. Bizarrement, ma tirade ne rencontre que froncement de sourcils et regards offusqués. Ma belle-sœur se tourne alors vers David H. et lui demande ce qu'il en pense. Et sans même un moment d'hésitation, il dit : « J'adore ! C'est merveilleux ! Es-tu sûre qu'un CD suffira ? J'aimerais tellement pouvoir l'écouter dans la voiture ! »



Quoi ?

Les femmes se mettent alors à dégouliner et à roucouler autour de lui en expliquant qu'elles aimeraient pouvoir emporter un morceau de Patrick Cassidy avec elles.

Et David d'approuver en disant qu'en effet c'est un très bel homme.

Je reste bouche bée. « Mais il y a à peine cinq secondes... »

Mon futur (aujourd'hui ex) beau-frère part alors dans une longue rêverie racontant comment cette comédie musicale lui rappelle les grands spectacles de son enfance. Et tout ce que ma femme (de l'époque) est capable de faire, c'est de me lancer un long regard.

Un regard que je ne connaissais que trop bien. Je l'avais vu si souvent que j'avais fini par me persuader que c'était un regard amoureux. Mais en fait, non.

Le mal était fait. J'étais l'ennemi public numéro un. Le casse-bonheur absolu. Et, au fond, ça me ressemblait tellement qu'elle n'était pas surprise... Et pendant ce temps, l'autre sac à merde fait sa serpillère devant les deux sœurs. J'essaie de placer que cinq minutes plus tôt l'inconditionnel

de *Aïda* ne semblait pas si convaincu ; je passe immédiatement pour un aigri.

J'ai eu envie de le tuer. Toute ma colère, toute mon ire est dirigée contre le traître David H. Je me fais mentalement une note pour plus tard : ne jamais plus faire confiance à ce type. Il incarne le mal absolu.

Cependant, il avait raison.

David H. 1 – Howard J. Morris 0

Et, malheureusement pour moi, ce moment n'a été que le signe précurseur de bien d'autres bévues, de moments où David H. aurait choisi le bon côté, celui de ce que les femmes veulent, alors que moi, je me tenais, seul, droit dans mes bottes, du mauvais côté de la barrière. Ma tirade contre *Aïda* ne m'a servi à rien d'autre qu'à passer pour un connard. Difficile d'ailleurs de me défendre parce qu'au fond je n'étais pas autre chose.

Par exemple, quand mon mariage battait sérieusement de l'aile et que j'étais très en colère contre ma femme, j'ai fait pleurer une de ses amies juste parce qu'elle disait aimer la série *À la Maison-Blanche*.

C'étaient des temps obscurs.

Mais les choses ont changé.

Un jour nouveau se lève pour Howard J. Morris.

Et la rédemption existe pour ceux qui ont su apprendre de leurs erreurs et les tourner à leur avantage. J'ai fait le vœu de ne plus être un casse-bonheur. J'ai prié pour avoir l'opportunité de me rattraper un jour ou l'autre et prouver comme je peux être positif.

Être le meilleur acteur qui soit dans la grande scène où je fais semblant d'aimer quelque chose que je n'aime pas juste pour faire plaisir à la femme que j'aime. J'étais loin de m'imaginer que le challenge de tous les challenges allait se présenter à moi si rapidement. Étais-je prêt ?

🌀 Le challenge *Sex and the City*

Elle a acheté le DVD le jour de sa sortie.

Impossible d'y couper, j'allais devoir regarder *Sex and the City* à la maison. Elle m'a dit qu'elle voulait vraiment que je le regarde avec elle. (Pourquoi ? Je ne le comprendrai jamais. La folie semble être la seule justification plausible pour expliquer qu'elles veuillent absolument nous faire faire des choses dont elles savent pertinemment que nous ne les aimerons pas. Tiens, ce matin même elle m'a dit : « Cette exposition fait beaucoup de bruit, je meurs d'envie d'y aller ! »)

Je savais que c'était le moment de vérité.

Peut-être celui auquel je m'étais préparé toute ma vie. Le moment de montrer au monde que le Howard J. Morris de 2008 n'était pas la même personne que le Howard J. Morris de 2001. Montrer que mon amour pour cette femme surpasse mon absolu besoin d'être un emmerdeur. Et si l'amour signifie rester assis à regarder *Sex and the City* sans grogner ostensiblement, alors je le ferai avec joie. Il en va de mon honneur.

« J'ai acheté la version longue en Blu-ray, m'a-t-elle dit tout excitée. Elle fait 12 minutes de plus que la version sortie en salles ! 157 minutes en tout ! »

Oh ! mon Dieu !

Pour ceux qui se posent la question : c'est un film très, très long.



Je suis Miranda

Elle se blottit contre moi dans le canapé et presse le bouton de la télécommande.

OK, OK, c'est cool. Ça va être sympa. D'abord un récapitulatif de la série. C'est bien, c'est utile. Oh ! il est grand, cet appartement. Je parie qu'il va lui fabriquer un super placard... Incroyable, New York n'a pas paru aussi joli depuis l'époque où Woody Allen faisait des bons films...

Tiens, elle était marrante, cette réplique ! Oh ! mais je rigole ! Je n'arrive pas à le croire. Je m'amuse. J'ai vraiment évolué. Je suis fier de moi.

Elle me sourit. Je lui souris. Nous sommes bien.

Oh ! pas bon. Elle essaie des robes de mariée... Beaucoup. La séquence est vraiment longue... C'est toujours intéressant de voir où en est la mode. Une fois la séquence terminée, on va revenir à l'intrigue, c'est sûr. Ce n'est pas comme si on allait encore devoir se payer d'autres séquences d'essayage.

Elle me prend la main et me la serre tendrement. Je fais de même. Je suis là avec toi, mon amour.

Oh ! mon Dieu, encore des vêtements. Maintenant elles sont toutes en train d'essayer des fringues... Oh ! Miranda essaie une tenue rigolote des années 1980... C'est la version longue, hein ? Super, encore des vêtements.

« C'est drôle de les voir à nouveau réunies, hein ?

— Oui, très », je réponds plein de conviction. On dirait qu'elle m'a cru.

Oh ! oh ! la Loi et l'Ordre commence à changer d'avis... J'ai l'impression qu'il va la planter devant l'autel... Il le fait. Maintenant, elle lui gueule dessus dans la rue et lui écrase ses fleurs sur la tête... Ouah ! cette scène était vraiment pas mal. Il y avait de l'émotion, du conflit. Je me demande bien où ça va nous mener, tout ça...

Mexique.

Elle est déprimée au Mexique dans un hôtel de rêve. Dis donc, combien ça peut coûter une chambre comme ça ? Il ne se passe pas grand-chose... Elle est toujours déprimée et l'une d'entre elles mange du pudding... L'autre ne s'épile pas... OK, on est toujours au Mexique... Toujours déprimée... Oh non, elle n'a quand même pas dit qu'elle était dans le « Mexicoma » ?

Je grimace, elle s'en aperçoit. Je me frotte l'œil comme si j'avais quelque chose qui me gênait. Elle se retourne vers l'écran. Il faut que je fasse attention à mes réactions. Si j'é mets le moindre grognement, tous mes efforts seront réduits à néant.

Toujours le Mexique... Est-ce qu'il va se passer quelque chose ? Il doit se passer quelque chose. On ne peut pas faire un film où il ne se passe rien, n'est-ce pas ?

Elle se tourne vers moi avec un regard qui semble dire : « Je sais exactement ce que tu penses. » Alors, elle m'explique gentiment. « Elles vivent leur vie. » Comme si ça expliquait quoi que ce soit.

OK, on est de retour à New York. Cool. J'aime New York en automne. Dix minutes sans intrigue plus tard, c'est New York en hiver... Quelque chose va se passer, non ? Mais, bon Dieu, où est la Loi et l'Ordre ? Oh ! il est là, tout seul le soir du nouvel an. Oh ! il y a cette fille de *La Nouvelle Star*... À présent, c'est le printemps. Il va se passer quelque chose, forcément. Oh non ! Elles se rendent à la fashion week. Non, ce n'est pas... Ça ne peut pas être... Oh ! mon Dieu, non... C'est... une nouvelle séquence d'essayage de vêtements.

Ma tête tombe.

Telle n'était pas mon intention, mais c'est arrivé. Le menton a rejoint la poitrine. Impossible de surmonter l'épreuve du nouvel essayage. Alors que mon attention était

tout entière tournée vers le grognement non intentionnel et les yeux au ciel, j'ai oublié de surveiller la tête. Je la remets en place illico. Trop tard. « OK, tu sais, tu n'es pas obligé de regarder. » Elle dit ça sans colère, même avec un peu d'empathie. Et, l'espace d'un instant, je suis tenté de saisir son offre. Vraiment. Mais je sais que, si je monte pour regarder *The Shield*, je ne serai jamais le type qu'elle aimerait que je sois, qui ne lui casse pas ses petits bonheurs. Je vais prendre sur moi. Je ne veux pas d'un nouvel incident à la *Aïda*.

« Non, non, je dis honnêtement, j'étais juste un peu lassé par une nouvelle séquence d'essayage.

— Mais il faut absolument que tu voies la mode de printemps », elle me dit. Comme si j'avais de la chance qu'elle pointe ça pour moi. « C'est vrai. La mode de printemps. » Pas très convaincant cependant. Je ressemble moins à un acteur qui joue parfaitement son rôle qu'à un pauvre type qui tient bon pour sauver sa tête. Je lui prends la main et me concentre à nouveau sur ce qui se passe à l'écran. Mais sa main est hésitante et molle. Elle commence à avoir des doutes sur moi, c'est évident. J'agrippe sa main fermement et fixe mon regard sur les aventures de Samantha et Charlotte. Finalement, sa main redevient plus ferme. Je jette un œil, et je vois qu'elle est dans le même état de plaisir que précédemment.

J'ai réussi à rattraper le coup de la tête qui tombe.

Peu d'hommes ont réussi un tel come-back.

Maintenant, il suffirait que j'arrive à tenir le coup encore une petite centaine de minutes.

Je vais me concentrer sur les aspects positifs ! Je vais trouver des choses à aimer. Oui, c'est ça. Je vais aspirer toute la joie qui sort de l'écran. Par exemple, ce film est si long que je n'ai pas de questions à me poser sur la manière dont je vais employer le reste de ma journée. C'est un bon point. Et vous savez quoi ? Ce Mario Cantonne est vrai-

ment un type marrant. Plus marrant que l'autre, le gay, dont je pense qu'il n'est pas gay dans la vraie vie... J'aime bien Evan Handler aussi. Je me souviens de l'avoir vu dans de nombreuses pièces à New York, dans les années 1980.

Je me demande s'il va finir par dire quelque chose. Il apparaît dans pas mal de scènes, mais visiblement on ne veut pas le laisser parler. Oh ! ça y est, il parle, dans la scène de l'hôpital ! Vas-y, Evan, c'est ta grande scène ! Ouah ! c'était rapide. En parlant de New York dans les années 1980, je me rappelle avoir vu Cynthia Nixon dans une pièce avec Josh Hamilton au Young Playwrights Festival. Elle était fantastique. J'ai eu un béguin immédiat pour elle. Je me souviens aussi qu'à une époque elle jouait dans deux pièces en même temps à Broadway. Elle jouait dans *Hurlyburly* avec William Hurt, puis elle descendait la rue pour jouer ses scènes aux côtés de Jeremy Irons dans *The Real Thing*, puis elle retournait à *Hurlyburly* pour les saluts. Il faut dire que c'était une pièce très longue. Est-ce que la pièce était aussi longue que ce film ? Je me demande si je peux continuer à suivre le film en regardant juste le coin gauche de l'écran. Oui, j'y arrive !



Elle me donne un coup de coude. Quoi ? Que se passe-t-il ?

Oh ! elles sont à la mairie et elle rit avec ses amies. Et la Loi et l'Ordre est là aussi. Elle déjeune dans une gargote. Elles boivent des Cosmos... Le générique défile. C'est terminé !

J'ai réussi !

J'ai réussi ?

Quel est le verdict ? Elle me regarde et sourit. Mais que peut bien signifier ce sourire, à part qu'elle a aimé la version longue du film ? Oh ! mon Dieu, faites qu'elle ne me demande pas ce que j'ai pensé du film ! Oh ! mon Dieu, mais qu'est-ce qu'elle va dire ?

« J'ai comme l'impression que tu devrais recevoir un certificat de petit copain exemplaire par la poste un de ces jours. » Elle sourit.

J'ai gagné.

Pourquoi elles aiment et pourquoi c'est important

Comme je l'ai dit plus tôt : ce sont justement ces choses que nous renonçons à comprendre qui sont importantes et sur lesquelles nous devrions redoubler d'effort. Quand Jenny Lee est revenue du cinéma après avoir vu le film, elle m'a dit :

« C'était comme un épisode beaucoup trop long pendant lequel il ne se passe rien.

— C'était nul, c'est ça ? »

Sa réponse :

« J'ai adoré et je crève d'envie de le revoir.

— Mais pourquoi ?

— J'aime tellement les personnages ! C'était génial de les retrouver ! »

Les femmes sont simplement différentes des hommes.

D'abord, elles sont de meilleures amoureuses que nous. Et elles sont plus loyales. Même lorsqu'elles donnent leur affection à des personnages de fiction, c'est une affection inconditionnelle. Et la relation qu'entretiennent le public et les personnages est passionnée. (Et les femmes n'aiment rien mieux qu'une belle relation.)

Donc, pendant que nous attendons que quelque chose explose, elles, elles tissent une relation avec les personnages. Une chose intéressante à noter tout de même, c'est que les hommes sont aussi des passionnés.

Pensez à l'amour que nous portons à nos sportifs préférés qui nous apportent autant de joie que de malheur. Je pourrais dire sans me tromper que notre Manny Ramirez²³ est leur Samantha Jones²⁴.

Mais ce qui importe, ce n'est pas de comprendre la chose dans nos propres termes, mais plutôt dans leurs termes à elles. Vous n'êtes pas obligé d'aimer ce que votre cinglée de petite copine aime, mais ne pas chercher à comprendre relève de la folie pure. C'est un signe de notre incapacité à aller voir de l'autre bord, à les atteindre. Oui, les gars, je suis en train de parler d'intimité. Ce truc dont elles crèvent d'envie et qui vous fait mal à la tête rien que d'entendre prononcer le mot. Mais plus vous serez capable de comprendre ce qui se passe en dehors de votre monde, plus vous serez en mesure de vous approcher d'elle.

Plus vous serez capable d'aimer au-delà de vos capacités, d'une façon qui signifie vraiment quelque chose pour elle.

Il faut qu'elle fasse la même chose pour vous, évidemment. Elle doit elle aussi franchir l'immense fossé qui vous sépare. Mais généralement les femmes le font, pas les

hommes. Et ça rend les femmes folles. Et ne pas le faire nous rend irrémédiablement stupides.

———— La réponse de Jenny ————

Folle and the City

J'ai vu tous les épisodes de *Sex and the City*. Deux fois. Une première fois quand je vivais à New York. J'avais alors une vingtaine d'années. (C'était le seul soir de la semaine où vous pouviez me trouver à la maison) Ensuite à l'âge de 34 ans quand je suis retournée à New York après avoir vécu près de 5 ans avec mon mari qui a fait l'erreur de déménager à Boston juste après notre mariage.

Quand j'ai revu la série, en regardant tous les épisodes d'affilée, ça a été une expérience totalement différente parce que j'avais à présent l'âge des personnages et ça me plaisait encore plus. Moi aussi, je pouvais me considérer comme une battante, une guerrière quand il s'agissait de chercher l'amour, le trouver, le perdre, se marier, divorcer et se retrouver à la case départ.

Croyez-moi, habiter New York lorsqu'on a 30 ans est très différent de ce que l'on y vit quand on en a 20. (Plus de dettes parce que vous avez des goûts plus raffinés, et vous avez enfin compris que les garçons vont et viennent, mais que vous pouvez compter sur vos copines.)

L'un de mes épisodes favoris de la série est celui où la mère de Miranda meurt. Miranda doit alors acheter un soutien-gorge pour les obsèques et finit en pleurant dans les bras de la vendeuse. Ça m'a vraiment touchée parce que ça met en lumière l'une des choses les plus agréables de la vie dans une grande ville, ces moments où vous entrez en inte-

raction avec des étrangers complets et qui vous font ressentir que vous faites partie de quelque chose de plus grand que votre microcosme quotidien. Un de ces moments basés sur la gentillesse d'une personne inconnue et qui arrive quand vous en avez vraiment besoin. Sept années plus tard, j'ai eu ma propre expérience de ce type dans le rayon soutiens-gorges de ma propre ville.

Vous n'imaginiez pas un instant que vous seriez cette fille qui se confesse à une vendeuse de lingerie, une parfaite inconnue, et pourtant, c'est bien ce que j'ai fait dans la cabine d'essayage d'un grand magasin de Beverly Hills. Elle essayait de trouver un soutien-gorge qui s'accommoderait bien avec la robe que je devais porter à un mariage une semaine plus tard. Comme j'avais oublié d'apporter la robe, nous espérions ne pas faire d'erreur. Pendant qu'elle marchait à travers les rayons pour trouver des choses qui pourraient convenir, je la suivais dans les allées, comme un mouton, incapable de m'arrêter de parler.

Je le faisais d'une voix basse et révérencieuse. « Je viens de voir les bottes les plus magnifiques du monde. » Elle a jeté un œil au sac qui pendait à mon épaule. « OK, je les ai achetées. Mais c'est arrivé si vite. C'était comme si j'avais été possédée. » (Dans ma tête, je voyais l'affiche du film : *Zombie shopping 3 – La Possédée des bottes*.)

Elle m'a souri poliment parce que son job était de me trouver un soutien-gorge et que nulle part dans son contrat il était écrit qu'il fallait qu'elle se tape les confessions d'une cinglée du shopping.

« Mon copain va me tuer. Mais vraiment, quoi ! (*Zombie shopping 4 – Son copain l'a tuée, encore une fois*. Pas d'affiche pour celui-là, il est sorti directement en DVD.) Elle a continué à ne rien dire, mais elle m'a offert son plus beau sourire d'empathie qui disait : « Nous sommes toutes passées par là, ma chérie, et ça finira par se tasser. »

Ça aurait été le moment idéal pour laisser tomber, mais j'étais lancée, comme un train de marchandises, impossible de m'arrêter. « Donc, la question est : est-ce que je le lui dis ? Ou est-ce que je les cache dans le placard ? Oh ! mon Dieu, je n'arrive pas à croire que je pense vraiment à cacher des choses dans le placard. Je ne veux pas être cette fille-là. Bon, j'ai déjà accepté d'être la fille qui garde ses achats dans le coffre de sa voiture jusqu'à ce qu'elle ait décidé si oui ou non elle avait fait le bon choix, mais je ne suis pas du genre à cacher pour toujours. » J'arrivais à me reconforter en me disant que penser à cacher les bottes dans le placard ne faisait pas techniquement de moi la fille qui cache ses affaires dans le placard, n'est-ce pas ?

« Est-ce que je dois lui dire la vérité ? » Alors même que je posais la question, je me rendais compte que je pouvais simplement les rapporter à la boutique puisque le ticket de caisse était encore chaud. Mais je n'étais pas encore prête à ça.

Elle a fini par parler ; probablement s'est-elle dit que c'était la seule façon de me faire taire. « Même si vous le lui dites, il ne comprendra pas. » C'était, au ton de sa voix, la seule chose qu'elle avait à dire. Elle m'a ensuite montré ma cabine et m'a dit de l'appeler si j'avais besoin de quelque chose.

C'est tout ce que j'ai obtenu. (Je suppose que le moment de pleurer dans les bras d'une vendeuse de grand magasin n'était pas encore arrivé pour moi.)

Quand j'ai commencé à essayer les soutiens-gorges qu'elle avait choisis pour moi, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce qu'elle m'avait dit.

Le shopping a toujours été et sera toujours une question cruciale qui divise les hommes et les femmes. Et du coup, j'étais fascinée par la simplicité de sa réponse à ma question. Une phrase. En disant cela, cherchait-elle à me dire que mon

ami ne comprendrait jamais cette histoire de bottes, même si je lui en parlais et que, par conséquent, c'était une entreprise inutile et que je devais juste les cacher ? Ou pointait-elle une vérité plus profonde : les hommes ne comprennent pas les accès de shopping.

J'aimerais pouvoir dire que le shopping est un nouvel espace où les hommes sont stupides les premiers et les femmes deviennent folles après. Je crois qu'il est plus juste d'admettre que, pour ce qui est du shopping, les femmes sont folles en premier. (Même si, quand les hommes se mettent à flipper, cela ne fait qu'exacerber un sentiment déjà difficile à supporter et peut conduire les femmes à devenir secrètes et méfiantes sur le sujet.)

Je me suis alors demandé s'il était possible de faire comprendre à un homme ce qu'une femme ressent lorsqu'elle fait du shopping alors que la plupart d'entre eux se ferment dès qu'ils aperçoivent un sac à l'enseigne d'un grand magasin. Si nous parvenions à les convaincre de nous écouter quand nous leur expliquons pourquoi nous avons acheté une nouvelle paire de lunettes de soleil alors que nous en possédons déjà plusieurs, seraient-ils à même de comprendre ? J'ai alors pensé à ma paire de bottes et je me suis dit que j'allais expliquer à Howard.

À ma décharge, je savais dès le départ que je n'aurais pas dû les acheter. Je n'étais même pas à la recherche de bottes, même si, dans le fond, je suis persuadée que les femmes sont toujours à la recherche de nouvelles bottes. Mais je jure que je ne cherchais pas activement des bottes ce jour-là. C'est mon ami Zander.

Elle écrivait pour une nouvelle série sur des lesbiennes et elle a eu une soudaine envie de s'acheter des bottes de moto. Je lui ai signalé qu'elle succombait à l'influence de la série, parce que rien ne fait plus lesbienne qu'une paire de bottes de moto.

Quoi qu'il en soit, je regardais autour de moi, cherchant une paire de bottes qui puisse convenir à mon amie, quand je suis tombée dessus. Elles étaient époustouflantes. Noires, mates, cuir magnifique, séparées par le milieu des deux côtés, mais retenues par des lacets en cuir qui cerclaient la botte et terminaient en une boucle. Les images qui se sont bousculées dans ma tête étaient un champ de tulipes, des ballerines. Je n'arrivais pas à y croire. J'avais peut-être enfin trouvé la paire de bottes qui irait à mes grosses chevilles ! (J'ai toujours eu un problème avec mes chevilles lorsqu'il s'agit de bottes. C'est un peu mon secret honteux. Je ne peux pas porter de bottes parce que je n'arrive pas à y entrer mes chevilles. Triste, mais vrai.)

Alors, Zander a attrapé les bottes, en a regardé le prix et a hoché négativement la tête. J'ai levé les bras au ciel. Mais à quoi pense-t-elle ? Ne jamais regarder le prix avant d'avoir essayé, c'est la règle. Je suis si terrible que ça ? Elle est bien pire. Comme c'est une bonne amie, elle m'a forcé à regarder le prix. Aïe ! Elles étaient chères. Vraiment très chères. Du genre totalement indécent.

Elle a fait le geste de commencer à partir, montrant clairement qu'il était hors de question que je les touche. J'ai respiré un bon coup. Elle avait raison. Continuons. Nous avons continué à regarder, vu une jolie paire de bottes Miu Miu, et Zander a été tentée de les essayer. Une petite voix dans ma tête n'arrêtait pas de dire : « Essaie-les, essaie-les. » J'espérais que, si elle les essayait, j'aurais une excuse pour essayer les merveilles que j'avais vues. C'est un acte de camaraderie, on ne laisse jamais une amie essayer des chaussures toute seule. Elle a pourtant tenu bon. J'étais triste, mais je savais que c'était le mieux.

En plus, j'étais fauchée. Je n'écrivais pas beaucoup ces derniers temps. L'économie était partie en sucette. **Je n'avais pas besoin de bottes. pas même de bottes créées**

par dieu lui-même. Zander et moi étions à présent au rayon cosmétiques et je me disais que j'allais acheter un rouge à lèvres pour me consoler. (Désolée que tu n'aies pu t'acheter les bottes de tes rêves, mais au moins, tes lèvres seront belles quand tu pleureras sur ton sort ce soir à la maison.)

Quand Zander a dû partir, elle ne m'a pas quittée comme ça, comme une boulimique dans une pâtisserie, non, elle s'est assurée qu'elle pouvait me laisser seule. Je lui ai dit que tout allait bien. J'avais prévu d'éviter les rayons chaussures, de finir mon tour et repartir au plus vite.

Foncer vers l'est pour mettre le plus de distance possible entre ces bottes et moi.

Je mens. Enfin, pas tout à fait. La partie de moi qui n'est pas folle, qui n'est pas tant une partie que quelques cellules égarées dans mon cerveau, était d'accord avec l'idée d'ignorer les bottes. Mais l'autre partie de moi, la vraie moi, savait que j'étais impuissante, qu'il fallait que j'y retourne. Mais j'avais peur. Peur que ces bottes ne changent pas radicalement ma vie (j'ai déjà possédé quelques paires de ce type), mais que peut-être elles ne deviennent ma vie.

Dès que j'ai atteint les rayons chaussures, je l'ai vu.



Nous étions comme deux inconnus dont les regards ne se lâchent pas des deux côtés d'une piste de danse bondée. La musique semblait nous pousser l'un vers l'autre et nous nous sommes retrouvés près de LA BOTTE. Il m'a regardé et m'a demandé : « Quelle taille ? » Un peu comme s'il m'invitait à danser. J'ai rougi et lui ai sorti mon regard qui dit : « Qui ? Moi ? Vous m'invitez à danser ? » et j'ai répondu : « Je fais du 38. » J'étais incapable de dire non et n'avais même pas l'excuse d'un corset trop serré qui m'aurait fait tourner la tête et rendue incapable de réfléchir.

Je me suis enfoncée dans le fauteuil moelleux et j'ai attendu. J'étais Cendrillon. Non, j'étais Cendrillon avant même qu'elle n'apprenne qu'elle est Cendrillon.

J'étais juste une femme parmi des milliers d'autres dans un grand magasin comme il en existe tant à travers le pays, une femme qui espérait trouver sa pantoufle de verre. Je priais pour que l'on frappe à la porte et que les serviteurs du roi me présentent la botte magique qui changerait ma vie à tout jamais. « Comment ? Je suis une princesse ? Vraiment ? Mais c'est merveilleux ! »

J'ai regardé timidement vers le rayon où se trouvaient les bottes et j'ai imaginé que Cupidon m'envoyait une flèche en plein cœur. Tout est devenu clair et j'ai compris que si ces bottes se noyaient dans un lac, je risquerais ma vie pour les sauver. Je combattrais le courant, le vent, les vagues, les débris flottants, les requins, les baleines tueuses, les courants contraires (bon, d'accord, il n'y a ni courants contraires, ni requins, ni baleines tueuses dans un lac, mais on s'en fiche), et je nagerais, je plongerais au fond de l'eau pour sauver ces bottes d'un destin terrible (je n'ose pas imaginer ce que l'eau ferait à un cuir si beau, ce serait terrible).

Quand il est revenu avec la grosse boîte, je me suis assise bien droite. J'étais nerveuse. J'avais la tête qui tournait, ma bouche était sèche, je me léchais les lèvres comme une fille

qui a pris de la coke et fait la queue devant une discothèque dans l'attente de rencontrer son futur mari au rythme de la chanson de Madonna « Burning Up ».

Elles m'allaient. Quand je dis qu'elles m'allaient, ce n'est pas juste que c'était la bonne taille. Non. Elles m'allaient comme si j'étais née 37 ans plus tôt à Nashville, Tennessee dans le simple but de me retrouver vivant à Los Angeles en 2008 pour essayer ces bottes.

Comme si le but de toute ma vie avait été de me retrouver là à cet instant précis. C'était comme si j'étais le personnage principal d'un de ces livres dont vous êtes le héros. « Si vous décidez d'aller danser avec Jimmy, allez page 27, si vous choisissez de rejoindre le club de la chasteté, allez page 38 » et vous saviez instantanément que de votre choix dépendait la fin de l'histoire, et qu'elle serait totalement différente selon ce que vous auriez décidé.

C'est là que le film se met en route dans ma tête. La dernière chanson de Pink commence à jouer, et on me voit, une version très mince de moi, bien sûr, habillée en pantalon de cuir, portant ces bottes, marchant dans Paris, on me voit en jean, avec une chemise de cow-boy, domptant un étalon au Nouveau-Mexique, on me voit portant des collants en lycra très serrés et un chemisier d'organdi, avec ces bottes aux pieds, et je suis sur scène entourée de danseurs. On me voit portant ces bottes lorsque je sauve un enfant sur le point de se faire faucher par une voiture alors qu'il court après son chien qui lui a échappé. Je sauve les deux vies, mais de justesse, à deux doigts de me faire écraser par un semi-remorque et, plus tard, quand je suis interviewée pour les infos du soir pour mon geste héroïque, les premiers mots qui sortent de la bouche de la reporter sont : « Elles sont incroyables, vos bottes. Où les avez-vous achetées ? »

Bon. Aucune chance pour que Howard comprenne ça. Il déteste les séquences d'essayage dans les films si elles ne

servent pas à faire avancer l'intrigue. Je pouvais presque l'entendre me dire : « Tes séquences sont pathétiques. »

Mon marchandage intérieur a alors été sauvage. Je serais hyper vigilante sur mon régime. Je travaillerais sur mon écriture comme si la maison était en feu, jour et nuit. Je planterais un arbre et ferais plus de recyclage. Je serais moins radine et donnerais plus de cookies à mon chien. Je me faisais la promesse de devenir meilleure, si seulement je pouvais avoir ces bottes.

C'est là que m'est revenue en tête ma « carte de crédit d'urgence ».

La « carte de crédit d'urgence » vient du fait qu'à une époque je n'ai pas été très raisonnable et j'ai contracté des dettes monstrueuses. Impossible de me laisser une carte de crédit dans les mains. Il me restait celle-là dont je ne me servais que pour... les urgences. (Bien sûr, j'avais sur moi la carte de mon amoureux, mais je savais qu'acheter ces bottes sur sa carte, c'était signer mon arrêt de mort.)

Cette carte de crédit n'avait pas été utilisée depuis deux ans. Elle ne servait que pour les urgences. Par exemple, pour le cas où je me ferais kidnapper et que je parviendrais à m'échapper d'une cave sordide et quitter Le Caire où j'aurais été vendue comme esclave pour fabriquer ces petites cuillères portant le dessin des différents États que l'on trouve dans les stations-services sur le bord de l'auto-route et que les gens collectionnent.

Cette carte de crédit n'était pas prévue pour un autre type d'urgence. En tout cas, rien qui ait trait à la mode. Elle ne devait servir que dans un cas de vie ou de mort.

J'ai pensé un instant laisser mes bottes derrière moi. (Elles étaient déjà à moi, dans mon cœur, et je savais que, si je ne les achetais pas et une autre femme me les prenait, elles resteraient miennes malgré tout.) J'ai pensé que les laisser là, c'était comme si j'abandonnais une partie de moi-même,

un organe vital. Je ne dis pas que j'y croyais vraiment, mais j'avais le sentiment que c'était possible.

Ça m'a décidé. C'était une question de vie ou de mort. Et c'était à présent à moi de décider si ça se terminait en happy-end ou en tragédie. Et je voulais bien être damnée si je devais décider d'une de ces conclusions qu'affectionnent les films indiens, qui non seulement ne vous gratifient pas d'un happy-end, mais vous collent la fin la plus atroce que l'on puisse imaginer. Je savais ce qu'il me restait à faire. J'ai tendu ma carte d'urgence.

Si j'avais été un homme, ça aurait été une action stupide classique et j'aurais été accusée de ne pas réfléchir. Mais je ne suis pas un homme ; et la seule chose dont on pouvait m'accuser, c'est d'avoir trop réfléchi au bonheur que ces bottes allaient m'apporter. La folie avait pris le dessus.

Tous les sentiments, toutes les émotions dont je viens de parler sont pure vérité. C'est exactement ce qui s'est passé, étape par étape. Et si tout s'est passé dans ma tête, ça ne rend pas les choses moins réelles.

Quand je suis allée payer mon nouveau soutien-gorge, j'ai eu du mal à croiser à nouveau le regard de la vendeuse. C'était elle qui m'avait lancée dans cette réflexion. J'étais tentée de lui avouer que j'avais décidé de dire la vérité à mon ami à propos des bottes. Que c'était une urgence, une question de vie ou de mort. Bien sûr, je savais quelle allait être sa réaction : « Une question de vie ou de mort ? Vraiment ? Tu es en train de me dire que tu serais morte si tu n'avais pas acheté ces bottes ? Et tu m'emmerdes parce que j'utilise le mot «ironique» à tort et à travers ? »

Hum... Ça n'allait peut-être pas marcher. Peut-être fallait-il que je lui dise que, quand nous perdrons notre maison après avoir payé ma caution pour me sortir de prison, nous serions heureux de vivre sous un climat aussi doux et qu'après tout, dormir sur la plage, ça n'est pas si mal. Ou

peut-être pourrais-je lui dire de me laisser en prison pour dettes. Ça irait, qu'il ne s'inquiète pas. Je suis sociable. Je me ferais des amis. Ou je pourrais simplement m'enfuir vers un climat tempéré où je pourrais porter mes bottes tout au long de l'année. Ou plus simplement aller chez Zander qui me cacherait dans sa chambre d'amis. Je n'aurais même pas à lui expliquer. Elle verrait le sac et me ferait signe de monter dans la chambre.

OK, peut-être tout ça commençait-il à devenir un peu disproportionné. Je savais au moins une chose, c'est qu'en matière de compagnon, j'avais la chance d'en avoir un dont l'esprit était assez large. Après tout, c'était un auteur qui comprenait les drames de la vie. En fait, il avait même regardé avec moi le film *Sex and the City* à peine quelques jours plus tôt. La version longue. Et il ne s'était pas endormi. (Mais il avait eu envie de se tuer.) Donc, ce n'est pas comme si ma folle histoire de shopping venait de nulle part. J'allais simplement lui dire qu'il voie ça comme une maladie et que ce jour-là j'avais eu une rechute.

Puis j'ai pensé au prix. Les yeux qu'il ferait quand il l'apprendrait. (Même si j'arrondissais un peu en dessous, c'était tout de même très cher.) Le truc, c'était de trouver la métaphore qui éveillerait au mieux son empathie.

Si seulement j'avais pu obtenir un certificat du médecin assurant qu'une petite partie de moi serait morte si je n'avais pas acheté ces bottes. (Bien que, s'il ne s'agissait pas de la partie qui fait des fellations, il s'en ficherait.)

Je n'ai rien dit de plus à la vendeuse à propos des bottes. Elle m'a simplement remerciée pour mon achat et m'a souhaité bon courage pour le reste de la journée. Je me suis sentie mieux. La sororité n'est jamais plus puissante que lorsqu'il s'agit de shopping. Et je savais que ce qu'elle voulait pour moi, c'était une fin de conte de fées (avec les bottes). Je le savais parce que je lui souhaitais la même chose.

Sur le chemin du retour, je me suis préparé un petit discours. Ça allait marcher. S'il disait : « Mais qu'est-ce qui t'a pris ? », j'avais au moins 15 métaphores à lui offrir.

Quand je suis rentrée à la maison, il était tout grincheux et fatigué. Il regardait le football. J'ai décidé que ce n'était pas le bon moment pour lui parler.

Après tout, il m'avait vue avec tout un tas de sacs et ne m'avait posé aucune question. Et je ne lui ai donné aucune réponse, parce que je n'en avais pas.

J'ai pensé un instant que, si je lui racontais toute l'histoire, il risquait non seulement de penser que j'étais plus folle que ce qu'il avait imaginé, mais que j'étais également stupide.

Je n'avais pas les moyens d'acheter les bottes. Je n'avais pas besoin des bottes. Je n'aurais dû en aucun cas acheter des bottes qui pourraient mettre en danger ma relation. Mais, bordel, à quoi je pensais ?

Le matin suivant, j'ai lu son chapitre « Stupide and the City » et j'ai compris qu'il cherchait vraiment à comprendre quelque chose et ne pourrait peut-être jamais y parvenir. J'ai eu le sentiment qu'il s'en était approché, mais je suppose que nous n'en saurons rien avant qu'il ait lu mon épisode personnel et privé de *Sex and the City*.

L'histoire de Jenny Lee, l'épisode des bottes. Oui, ça c'est vraiment l'examen final pour tous les hommes. Est-il possible de vraiment comprendre l'esprit féminin quand il s'agit de shopping ? Bon, c'est décidé, je vais lui donner à lire ce que je viens d'écrire et c'est comme ça qu'il va apprendre qu'il n'est plus avec la même femme que celle avec laquelle il était il y a seulement 24 heures.

Hier, j'étais juste la folle perdue basique, aujourd'hui, je suis la folle perdue, mais avec de nouvelles bottes qui tuent. Je promets d'ajouter un épilogue pour vous dire comment il aura réagi. Si je suis encore en vie.

Épilogue

Tout ce qu'il vous faut savoir, c'est qu'il lui a fallu lire la moitié du chapitre pour que tout reprenne sa place. Il a arrêté de lire et m'a regardée. « Attends. Tu les as achetées ? » Je ne savais trop quoi dire, parce que, ben oui, c'était justement tout le sujet de ce que je venais d'écrire. Évidemment que je les ai achetées.

« Tu es en colère ? » je lui ai demandé. Il a hoché la tête négativement et a fini la lecture du chapitre. La première chose qu'il a dite quand il a eu fini sa lecture, c'est : « C'est vraiment bien. Bon, évidemment, moi, je n'ai pas besoin d'acheter quelque chose pour accoucher d'un chapitre. » Le sarcasme était attendu. Et je l'avais bien mérité.

« Est-ce que tu es en colère ? » ai-je redemandé. Il a dit non à nouveau, mais cette fois-ci d'une façon qui montrait clairement qu'il l'était.

« Tu es fou de rage, ça se voit. » Mais il a continué à nier et j'ai laissé tomber avant de lancer moi-même un sujet de dispute que je voulais absolument éviter.

Mais, croyez-moi, il était très en colère. Et vous savez comment je sais, et comment je sais que les hommes ne comprendront jamais complètement ce qui se passe dans la tête d'une femme qui fait du shopping, bien que j'aie écrit cinq mille mots expliquant tout cela en détail ? Eh bien, c'est très simple : il n'a pas demandé à les voir.

Sérieusement²⁵.



Chapitre 10

Empathie avec la cinglée

Sentir sa douleur

Aujourd'hui n'était pas un jour de stupidité ordinaire. Aujourd'hui, c'était la fête au stupide. C'était « Monsieur, vous venez d'être sélectionné pour entrer au Panthéon des idiots ». La nuit précédente, j'étais rentré d'une semaine et demie passée à New York et, le lendemain matin, je suis arrivé à mon bureau de Santa Monica très tôt, prêt à reprendre le travail. J'étais sur le point de garer ma voiture quand je me suis aperçu que quelqu'un se trouvait à ma place. Sans réfléchir un instant (pour quoi faire, hein ?), je freine brutalement dans un crissement de pneus et en bloquant deux autres voitures. Je coupe le moteur, je bondis hors de mon véhicule et je file chez Melanie, la gentille courtière en prêts hypothécaires qui travaille à l'étage en dessous de mon bureau et dont la place de parking est à côté de la mienne, pour lui demander si elle sait quelque chose à propos de cette voiture.

Melanie sait quelque chose.

Elle me dit que la voiture est garée là depuis mon départ et qu'elle n'a pas bougé.

Melanie se demande si ce n'est pas une voiture volée qui aurait été abandonnée là. Je pense comme Melanie. Quelque chose de mauvais se trame. Tous les deux, nous décidons d'appeler le propriétaire de l'immeuble.

Larry est malade comme un chien et semble être en train de mourir pendant que je lui parle au téléphone. Il suggère que je mette un mot expliquant que cette voiture est garée là illégalement et que par conséquent elle sera amenée à la fourrière. Bien que douce et gentille, Melanie s'énerve : « Larry, la voiture est là depuis une semaine et demie. Personne ne verra le mot. » Elle sait que Larry est en fait en train de gagner du temps pour ne pas avoir à agir tout de suite et, donc, elle lui répète, de manière ferme, qu'elle est persuadée que cette voiture a été volée et abandonnée là.

Je commence à me demander, avec cette histoire de crise des subprimes, si Melanie n'est pas en train de se défouler un bon coup.

Larry hésite, balbutie et finit par dire d'une voix rauque qu'il ne peut rien faire pour le moment et me répète de mettre un mot sur la voiture. Je dis : « D'accord, je vais mettre un mot, mais je n'ai toujours pas de place où me garer, et ça, c'est un VRAI problème. »

Puis j'ajoute d'une voix virile et vénéneuse : « Larry, ça relève de ta responsabilité. » Le pauvre Larry est coincé et finit par céder. Si je mets un mot sur la voiture, il appellera la police. Nous raccrochons et Melanie me tend un papier pour que je puisse écrire mon mot. Ma frénésie devient encore plus frénétique. L'énervement me fait écrire en tremblant. « VOUS ÊTES GARÉ ILLÉGALEMENT. » Est-ce que j'ai écrit illégalement correctement ?

Melanie n'est pas sûre : elle vend des crédits hypothécaires, elle n'est pas institutrice. Puis je commence à réfléchir à toutes les méchantes choses que je vais écrire sur le mot. Je vais montrer à ces gens à qui ils ont affaire.

Pendant ce temps, Melanie, tel l'inspecteur Columbo lui-même, s'étonne encore du fait que cette voiture soit là depuis mon départ, depuis une semaine et demie.

Au point qu'elle a pensé qu'il s'agissait de ma voiture. Mais ce n'est pas ma voiture puisque je n'ai qu'une voiture et que je la conduisais.

Oh ! oh ! tout à coup, le sentiment que la terre se dérobe sous moi.

Ce n'est pas ma voiture, c'est la voiture de Jenny.

(Avant notre départ pour New York, Jenny a eu l'idée généreuse de garer sa voiture à mon emplacement pour que la personne qui gardait le chien et la maison pendant notre absence puisse laisser la sienne dans notre garage à la maison et n'ait pas à errer chaque soir dans les rues pour trouver une place de parking.)

J'ai fait embarquer la voiture de ma compagne.

Larry rappelle pour dire qu'un camion de la fourrière est en chemin et qu'il va appeler la police. Mais qu'est-ce que je peux bien dire à Larry maintenant ? J'ai lourdement insisté auprès d'un homme malade pour qu'il quitte son lit et s'occupe de son locataire furieux.

J'hésite, je balbutie. Je commence à tousser, mais je ne suis pas vraiment malade comme ce pauvre Larry. Melanie entre alors en action. « C'est bon, Larry, la voiture est en train de partir à l'instant même !

— Mais qu'est-ce que (quinte de toux) tu me racontes ? Mais qui donc (éternuement) était garé (raclement de gorge) à sa...

— Ne t'inquiète pas, Larry ! » Et elle raccroche.

Sauvé par Melanie, une femme que je connais à peine.

Je m'enfonce dans un fauteuil, essayant en vain de reprendre mes esprits. « Tu ne t'es pas rendu compte que c'était sa voiture ? demande Melanie gentiment.

— C'était dans le noir. Je ne l'ai vue que de derrière, et

seulement une fraction de seconde... J'ai juste... réagi. » La première réaction d'un homme est toujours de se mettre en colère ; ce n'est qu'après qu'il réfléchit.

Heureusement, le premier instinct des femmes est de protéger cet idiot. C'est Melanie qui m'a sauvé cette fois-ci. Mais j'ai déjà été sauvé de nombreuses fois par de nombreuses femmes.

Et elle n'a pas fait ça parce que mon père est l'inventeur du trombone et que je suis héritier d'une immense fortune et qu'elle sait qu'elle sera récompensée au-delà du raisonnable et n'aura plus jamais à vendre de crédits hypothécaires. Non, elle m'a sauvé parce qu'elle est entrée en empathie avec moi. Elle sait ce que c'est que d'être mortellement embarrassé et a voulu m'éviter ce cruel destin. Un simple acte de gentillesse. Un simple acte d'empathie.

Jenny a réagi avec autant de gentillesse et de miséricorde quand je lui ai raconté mon épouvantable bévue plus tard dans la matinée. Et pourtant, j'ai essayé de faire embarquer sa voiture.



Mais dans le cas de Jenny, elle savait que le bruit et la fureur ne signifient généralement rien de plus que ma propre frustration. J'ai l'impression que les femmes comprennent bien que les hommes perdent juste les pédales parfois. Et quand ça nous arrive, il y a toujours quelque chose qui finit écrabouillé ou de cassé en petits morceaux.

Quand un homme est confronté à cette dure réalité qu'est le fait qu'il est petit et insignifiant malgré tous ses efforts et ses vœux pour que ça ne soit pas le cas, il commence à mettre des coups de pied dans les voitures, arrache la plante qu'il vient tout juste de planter ou nettoie la table à la manière de Marlon Brando dans *Un tramway nommé désir*. Et quand une femme est témoin de ça, une petite partie d'elle meurt à l'intérieur.

Ça s'appelle l'empathie. Elles ressentent notre douleur.

Et nous, que fait-on ? On méprise la leur.

Pour être clair : les hommes sont nuls à l'empathie. Nous sommes presque aussi nuls à montrer de la compassion, ce qui est pourtant plus facile. Toute compassion demande de comprendre intellectuellement les sentiments de la personne en face et de les accepter. Nous n'avons même pas besoin de véritablement ressentir quelque chose. Mais les femmes en veulent toujours plus.

L'empathie est la grande affaire des réponses émotionnelles. Et c'est elle que nous sommes incapables de ressentir comme le font les femmes. Et ça les rend folles. Très. Et ça nous donne une image d'idiot à leurs yeux.

Mais c'est compliqué.

Les femmes insistent sur le fait que, pour ressentir leur souffrance, nous n'avons pas besoin de, disons, déféquer une pastèque et ainsi connaître les douleurs de l'enfantement. Mais je ne suis pas sûr que ça soit vrai²⁶. Les hommes se demandent : comment ressentir quelque chose que l'on ne comprend pas et que l'on n'a jamais senti.

Pourtant, les femmes le font. Et ce qu'elles disent toujours, c'est qu'elles font cela pour nous.

Voici ce que je crois comprendre de l'empathie : il faut vraiment se mettre dans les chaussures des femmes, ou dans leurs escarpins, ou dans ces jolies petites sandales de chez Neiman Marcus. Il faut écouter leurs sentiments, les respecter et, que vous les compreniez ou pas, trouver une manière d'entrer en relation avec eux. (C'est la partie la plus difficile, vous avez intérêt à vous accrocher.) Mais entrer en relation avec sa douleur signifie ne pas parler de votre douleur, parce que sa douleur, c'est sa douleur, pas la vôtre, bien que vous soyez censé la ressentir aussi.

Est-ce que vous voyez le problème ?

Je n'ai jamais vraiment compris l'empathie avant d'avoir un fils. Parce que, quand un bébé tombe et qu'il se met à hurler, vous savez instinctivement quoi faire : vous le prenez dans vos bras (ça marche aussi avec les femmes) et vous lui parlez avec douceur. « Je sais, mon bébé, ça fait mal. Je sais. Si j'étais tombé comme ça, je crierais deux fois plus fort que toi, mon sucre. Tu es courageux. Tu es un petit garçon courageux. Vraiment courageux. » Mais ça n'est pas très compliqué de comprendre la douleur de quelqu'un qui est tombé. Ici, l'empathie est plutôt facile à avoir. Le problème, c'est que les femmes nous demandent d'avoir de l'empathie pour leurs sentiments. Aussi tordus soient-ils. Et Dieu sait si les femmes débordent de sentiments tordus. Comment suivre ? Elles sont comme des anthropologues découvrant toujours de nouveaux sentiments dont personne n'a jamais entendu parler ou redécouvrant des sentiments que l'on pensait perdus au fil des générations. Nous avons déjà du mal à entrer en empathie avec les sentiments les plus basiques, et maintenant on nous demande d'entrer en empathie avec des sentiments ultra-compliqués. Une fois, j'ai entendu à la radio qu'une femme connaît en moyenne

plus de 350 couleurs. La moyenne pour les hommes est de 8. C'est la même chose pour les sentiments. Nous sommes dépassés avant d'avoir pu articuler le premier « Oh ! ma chérie ».

C'est pour cette raison que de nombreux hommes se rebellent contre l'idée que nous devons nous aussi être empathiques. Certains hommes pensent que l'empathie est un truc d'efféminés. Hé ! les filles, nous sommes capables d'arrêter ce bruit irritant qui s'échappe des toilettes pendant la nuit lorsque la chasse s'est cassée après que vous l'avez tripotée pendant des heures. Pourquoi faut-il en plus que nous ressentions de l'empathie ?

« Parce que c'est comme ça que les gens se sentent aimés, abruti » est la façon dont on m'a délicatement répondu une fois.

Imbécile, ressens ma souffrance !

Après les réactions généreuses de Jenny et Melanie à ma conduite imbécile du matin, j'ai décidé d'essayer le truc de l'empathie. J'ai agi comme un cinglé. Alors, comment pourrais-je ne pas avoir d'empathie pour une cinglée ? Je voulais vraiment tenter de pénétrer l'esprit de Jenny, pas seulement pour voir les choses depuis son point de vue, mais pour les ressentir vraiment. J'étais impatient qu'une occasion se présente pour que je puisse entrer en empathie, offrir de la compassion, de la compréhension, de la générosité d'esprit et ne pas juger.

J'ai immédiatement testé mon système d'empathie d'urgence.

Je venais de rentrer à Los Angeles après un séjour à New York alors que Jenny était, elle, restée sur la côte est. Elle a pris le train jusqu'à Boston pour retrouver un ancien amour à elle : son vieux chien Wendell. Wendell n'est pas n'importe quel chien, c'est le deuxième amour de Jenny. Elle a même écrit un livre hilarant à son sujet appelé *Ce que veut Wendell ou Comment savoir si vous êtes obsédé par votre chien*. Elle avait eu la garde de son chien pendant deux ans après son divorce et, depuis son départ à Los Angeles, Wendell vivait avec l'ex-mari de Jenny à Boston.

Au téléphone, Jenny m'a dit que ses retrouvailles avec Wendell se sont très bien déroulées. Il l'a parfaitement reconnue et était aussi content de la retrouver qu'elle. « Génial », j'ai pensé en poussant un soupir de soulagement. Franchement, je n'avais pas montré tellement d'intérêt à son désir de revoir son chien. Je ne comprenais pas bien l'intérêt. Je savais qu'elle souffrait de vivre à plus de 4000 kilomètres de lui, qu'il lui manquait désespérément et qu'elle voulait s'assurer qu'il était bien soigné. Mais je me demandais si le voir n'allait pas plus la troubler qu'autre chose. Puisque son chien était avec son ex-mari, que les choses étaient claires, ne valait-il pas mieux éviter de remuer le passé ? Pourtant, maintenant qu'elle l'avait vu, elle semblait plus paisible, moins tendue. J'ai fini par comprendre pourquoi tout ceci était si important pour elle.

J'ai pensé que mon empathie grandissait.

Puis elle m'a dit que Wendell et elle passaient la nuit ensemble à l'hôtel Charles.

« L'hôtel Charles ?

— Oui, c'est un très bel hôtel.

— Je sais, c'est l'un des plus beaux hôtels de Boston. »

Oh ! empathie, ne me laisse pas tomber maintenant.

Pourquoi ne pouvaient-ils pas juste se rendre au parc et jouer ensemble ?

Elle voulait passer un moment agréable avec son chien. Après tout, il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus ; ils avaient du temps à rattraper. Et elle n'avait pas fait tout ce chemin pour rester seulement quelques heures avec lui.

« Tu aurais pu aller à l'Holiday Inn.

— Tous les Holiday Inn n'acceptent pas les chiens. Et j'ai pensé que ce serait plus confortable au Charles. »

Difficile de dire le contraire. Le Charles a même une formule « séjour pour toutou » qui inclut une nuit dans un couffin avec nourriture bio à volonté.

Il y a aussi un supplément de 60 dollars pour le nettoyage, et pas parce que Jenny fait ses besoins sur le lit ou le canapé. Donc, les gens chics vont dans des hôtels chics avec leurs chiens chics tout le temps. Ce n'est pas scandaleux du tout ! Et « sérieusement, ce n'est pas le Ritz tout de même », m'a dit Jenny.

« Si le chien commande du porno en pay-per-view, ça va m'agacer » ai-je dit avec une voix pleine de sarcasme. Je pensais que descendre au Charles était un peu exagéré et je n'allais pas me priver de le faire savoir. Et j'ai redit mes inquiétudes (mes inquiétudes) à propos de ces retrouvailles. J'imaginai Jenny et Wendell dans leur robe de chambre à leur hôtel, le matin, devant se quitter et j'étais inquiet de l'état émotionnel catastrophique dans lequel Jenny allait se trouver à son retour. Et bien sûr, je ne pouvais pas m'empêcher de penser : « Oh ! mon Dieu, et si son ex-mari lui rendait son chien ? On en aurait alors deux, ce qui est beaucoup de travail. Et si Wendell ne s'entendait pas avec Doozy ? Et j'ai continué de me faire un film dans ma tête. (La pensée que Jenny, en s'installant avec moi, avait aussi pris un être humain dans le lot ne m'a même pas effleuré.)

À ce moment-là, mon degré d'empathie était en pleine chute. (Mais mon score de pur égoïsme s'envolait.) Elle a raccroché le téléphone de la façon dont le font les gens

qui aimeraient bien vous tuer, mais qui luttent, du moins momentanément, contre ce désir. Ce qui est toutefois vraiment embarrassant dans cette histoire, c'est que j'aurais dû mieux la connaître.

La question d'entrer en empathie avec sa situation ne m'a même pas traversé l'esprit.

Un amour de chien

Il y a une chose sur laquelle j'étais particulièrement stupide, et pour laquelle je n'avais aucune empathie, donc, c'est l'amour qu'éprouvent les gens pour leurs chiens, un amour intense et particulier.

Je ne le comprenais tout simplement pas. Je me moquais des chiens. Je n'en ai pas eu quand j'étais enfant. Et rien ne m'a jamais plus agacé que les conversations très sérieuses qu'ont les gens à propos de leurs chiens. J'étais plutôt du genre, pour reconforter un ami qui avait perdu son animal de compagnie, à lui dire : « Ce n'est pas comme si une vraie personne était morte. » Puis j'ai eu un chien.

Et tout a changé pour moi à l'âge de 30 ans. J'ai mis en gros trois minutes à comprendre cette histoire de « meilleur ami de l'homme ». J'ai aimé mon premier chien, Maggie, d'une façon presque folle, obsédante. Je me surprénais à penser à elle quand nous n'étions pas ensemble. Était-elle heureuse ? Que faisait-elle à l'instant présent ? Et j'ai hurlé comme un bébé quand il a fallu la faire piquer 11 ans plus tard, de la même façon que lorsque son jeune frère, Doc, est mort de manière inattendue. Jenny et moi avons un chien à présent, Doozy, que nous adorons.

Les chiens rendent la vie meilleure.

Et je sais aussi ce que signifie abandonner un chien.

Quand j'ai divorcé, Maggie et Doc sont restés avec mon ex-femme qui avait un jardin et une vie plus conforme que la mienne pour s'occuper de chiens. Quand j'ai quitté la maison ce matin de juillet, je me suis rappelé la nuit où, six mois plus tôt, ma femme avait déserté notre lit pour s'installer dans la chambre d'amis.

La maison était froide. Mais les chiens ont dormi avec moi cette nuit-là et toutes les autres nuits qui ont suivi. Maggie était recroquevillée au bout du lit, la tête sur mes chevilles, et Doc, qu'on avait toujours appelé M. Les Ennuis, dormait si près de moi que par moments il donnait le sentiment de vouloir dormir sur moi.

Deux amis véritables à un moment où j'en avais vraiment besoin.

Pourtant, quand j'ai quitté la maison et commencé une nouvelle vie, je me suis senti soulagé de ne pas avoir à prendre soin des deux chiens.

C'étaient deux labradors qui exigeaient qu'on s'occupe beaucoup d'eux et j'avais une nouvelle maison à préparer pour mon petit garçon. Je me suis cependant rendu compte que, bien que j'aie beaucoup râlé de devoir m'occuper des chiens, finalement, ce sont eux qui se sont beaucoup occupés de moi. Tout ce temps passé à les promener était en fait un temps où ils me promenaient.

Plus tard dans la soirée, j'ai eu une bouffée d'empathie.

J'ai envoyé un e-mail à Jenny et lui ai dit que j'étais désolé de mon égoïsme. J'ai même ajouté que son vieux chien était le bienvenu à la maison et que, si elle avait besoin de moi pour le ramener sur la côte ouest, je l'aiderais volontiers. Elle m'a avoué plus tard que mon e-mail l'a fait pleurer. Malheureusement, ce n'étaient pas des pleurs du style : « Il m'aime vraiment. » En fait, c'était plutôt : « Pourquoi il ne m'a pas dit ça au moment où j'avais besoin de l'entendre ? »

On ne se rattrape pas au jeu de l'empathie. Vous avez votre chance, si vous la ratez, elle est perdue pour toujours.

🌀 Feindre l'empathie



Depuis, le sujet de l'empathie a été largement discuté à la maison. Et la nuit dernière, Jenny m'a dit qu'elle ne voulait pas d'un homme qui feigne l'empathie. Elle voulait l'original, le véritable article, ou pas du tout. Mais je ne suis pas certain que ça soit vrai. Plus d'un homme a entendu ces mots dans la bouche d'une femme en pleurs : « Tu pourrais au moins essayer d'avoir un peu d'empathie pour moi. » Est-ce qu'essayer ne se résume pas à feindre dans ce cas-là ? (Et quand je dis feindre, c'est dans le meilleur sens du terme, comme feindre un orgasme.) Jenny veut que j'essaie, pas que je fasse semblant, mais en fait, je pense que ce qu'elle veut dire, c'est : « Si tu dois faire semblant, fais-le bien. »

Cela dit, les hommes ont au moins un modèle à suivre, un maître de l'empathie dont nous pouvons nous inspirer. Un homme pour lequel l'expression « avoir un don pour l'empathie » semble avoir été inventée : Bill « je ressens ta peine » Clinton. Peu importe ce que vous pensez de sa politique ou de ses frasques, et Jenny n'est pas folle de ses infidélités qu'elle prend pour une trahison personnelle, on ne peut nier qu'il est le roi de l'empathie. Et que ça soit réel ou feint, voire, comme je le suspecte, un peu des deux, nous pouvons cependant tous apprendre de lui.

Un moment historique d'empathie

Le premier George Bush, il l'avouait lui-même, manquait de ce qu'il appelait « le truc de la vision ». Mais ce qui est apparu évident au moment où il est passé à côté de sa réélection contre le jeune Bill Clinton, c'est que ce qui lui manquait surtout, c'était le truc de l'empathie. Durant l'un de leurs débats, le plus vieux a complètement raté la réponse à une question que lui posait une dame, alors que le plus jeune a répondu d'une façon si brillamment empathique que, pour beaucoup, ça a été l'un des tournants de la campagne. L'empathie n'était pas à la portée de Bush père, tout comme un deuxième mandat. (Il est bon de regarder la vidéo sur You Tube si vous êtes à la Maison-Blanche et que vous souhaitez y rester.)

La dame demande comment le surendettement et la crise économique les a touchés personnellement. Clinton écoute la dame avec attention, intensément, tandis que Bush regarde sa montre. (Ne soyons pas trop durs avec lui, il avait peut-être un rendez-vous chez le dentiste auquel il ne voulait pas arriver en retard.) Mais songez à ce qui se passerait chez vous si vous regardiez ostensiblement votre montre au moment où votre femme vous pose une question cruciale à ses yeux. Ce ne serait pas joli à voir.

Tout d'abord, et c'est incroyable pour quelqu'un qui a fait ses études à Yale, il semble ne pas comprendre la question. « La question du surendettement affecte tout le monde », dit-il avec un mouvement d'humeur. Mais alors le modérateur le reprend et lui précise : « C'est de vous qu'il est question. De quelle façon cela vous affecte personnellement. » La femme explique alors de quelle façon la crise la touche. Elle connaît des gens qui perdent leur maison, qui

ne peuvent plus payer la voiture... Toujours rien. On voit sa souris mentale cliquer désespérément, mais rien n'apparaît sur son écran.

Donc, tout naturellement, il fait ce que ferait tout homme terrifié par les émotions féminines : il cherche à argumenter. (Je suppose que c'est parce que ça marche toujours très bien.) « Êtes-vous en train de suggérer que les personnes aisées ne sont pas touchées par les problèmes d'endettement ? » dit-il avec arrogance. Défendre les riches est sans aucun doute le meilleur moyen de toucher le cœur d'une femme pauvre. Puis, persistant dans cette voie, il lui demande pratiquement des excuses. « Je ne crois pas qu'il soit juste, seulement parce que vous n'avez jamais eu de cancer, que l'on considère que vous ne savez pas ce que c'est. Je pense que ce n'est pas juste de dire, euh... vous voyez, quoi que ce soit du moment qu'on n'a pas été touché. Personnellement. » Donc là, il n'est pas empathique, mais en train de défendre son droit à l'empathie, si seulement il avait les mêmes sentiments que les gens normaux... Il continue à déblatérer tout un tas de mots qui paraissent de l'anglais, mais qui, mis bout à bout, n'ont aucun sens. Finalement, il admet ne pas avoir totalement compris la question au début, mais la remercie de l'avoir éclairé.

Puis c'est au tour de Clinton.

Il regarde directement la femme qui a posé la question et vous savez ce qu'il fait ? Il lui demande : « Pouvez-vous me dire à nouveau de quelle façon l'endettement vous a touchée ? » Elle répond nerveusement un genre de « Hmm... » Il la met alors à l'aise. « Vous connaissez des gens qui ont tout perdu ? » Elle acquiesce. « Eh bien, je vais vous dire de quelle façon ça m'a affecté. » Et alors, il raconte que, en tant que gouverneur d'un petit État, il a pu voir de très près les effets, sur la vraie vie des gens, du manque de réactions du gouvernement sur le plan économique. Il lui dit alors : « Dans mon État, une personne qui perd son travail,

il y a pas mal de chance que je la connaisse par son nom. Quand une usine ferme, je connais les gens qui la faisaient tourner. Quand une société fait faillite, je les connais. »

Il est quoi au juste ? Gouverneur d'une boîte à chaussures ? Comment est-il possible qu'il connaisse tous ces gens ? L'Arkansas est certes un petit État, mais il compte tout de même trois millions d'habitants. Mais la réalité importe moins que le sentiment d'empathie qu'il transmet. C'est le ton, la chaleur, la sincérité, l'inquiétude, et, surtout, son effort pour la réconforter qui fait qu'elle ne se pose pas un instant la question de savoir s'il connaît réellement tous ses administrés avec des problèmes d'argent. Lui et elle sont peut-être dans des positions différentes, mais il lui dit : « Je sais que vous souffrez parce que je souffre aussi. Et je veux être là pour vous. » Et quelle que soit sa position à lui, il se met à son niveau à elle. Quelle que soit la distance, il la parcourt sans problème. Et il n'est pas en train de regarder sa montre parce qu'il préférerait se trouver ailleurs.

Récapitulons un peu la façon dont Bush père tente de gagner le cœur d'une femme : il regarde sa montre quand elle commence à parler. Il semble ne pas comprendre le mot « personnellement ». Se met sur la défensive. Défend les riches. Dégonfle toute émotion en parlant technique. Puis l'accuse, elle, d'être injuste avec lui.

Il est génial, ce type. Si seulement il avait un fils...



Maintenant ou plus tard

Voici une autre façon de voir les choses, messieurs : soyez en empathie maintenant ou payez-le plus tard.

Parce que si vous ratez le truc de l'empathie, vous pourriez bien vous retrouver tard dans la nuit dans une de ces conversations tortueuses, infinies, où elle vous déballe ses sentiments profonds. Et elle va vous demander sans cesse pourquoi vous n'êtes pas là pour elle émotionnellement, de la même façon qu'elle est là pour vous. Et ça va durer toute la nuit. Et vous allez vous retrouver coincé là à vous demander si vous reverrez la lumière du jour.

Je parie que vous êtes capable d'être en empathie avec ce sentiment-là. Voici ce qui s'est passé plus tard entre Jenny et moi : j'avais raté mon but d'être plus en empathie avec elle après l'incident de la voiture. Je savais qu'il fallait que j'essaie encore, car il était clair que mon manque de soutien lors de sa visite à Wendell et son désir de le ramener à la maison l'avait passablement énervée. Donc, nous nous sommes assis et je me suis préparé à une soirée longue et rude.

- ❶ Je n'ai pas regardé ma montre.
- ❷ Je n'ai pas défendu ma conduite.
- ❸ Je ne l'ai pas accusée de ne pas penser à moi.
- ❹ Je n'ai pas parlé du tout de moi.
- ❺ Je ne l'ai pas bombardée avec des considérations pratiques.
- ❻ Je l'ai laissée parler de tout ce qu'elle ressentait sans l'interrompre.

Et alors, quelque chose s'est passé.

Soudain, j'étais complètement focalisé sur elle et j'arrivais à ressentir réellement sa souffrance d'avoir perdu son chien et de ne pas avoir reçu de soutien de ma part. Et je suis passé en mode « Allons récupérer Wendell » et j'ai fait la liste des différentes approches possibles pour aborder le sujet avec son ex-mari. Elle a pris en compte toutes mes idées, mais, plus important pour elle, elle sentait quelque

chose en moi, une véritable empathie qui a semblé la calmer. Je ne sais pas comment la situation avec Wendell va finalement se résoudre.

Mais nous sommes allés au lit avant minuit et demi.
(Mais je n'ai pas regardé ma montre.)

— La réponse de Jenny —

*Un joli petit bed and
breakfast pour Shane*

Après avoir fini le dernier chapitre de Howard, je me voyais hocher la tête en signe de désapprobation. Si moi je suis cynique, comment peut-on le qualifier, lui ?... Je ne pensais pas que Howard irait si loin. Rien de personnel contre Howard, bien sûr, c'est simplement que dans toutes les expériences que j'ai eues avec des hommes dans mon passé (et j'inclus les expériences de mes amies), je me suis aperçue que, si nous, les femmes, avons le fameux plafond de verre dans nos carrières professionnelles, les hommes ont le plafond de stupidité, et je doute qu'ils ne soient capables de le briser.

Bien sûr, vous pouvez les conditionner à acheter plus de fleurs, à mieux lire les listes de courses et à essayer d'avoir plus d'empathie et à se comporter mieux, ils resteront toujours des hommes. Mais croyez bien que c'est exactement ce que nous voulons. Nous ne voulons surtout pas que les hommes se comportent comme des femmes.

En fait, même si en aucun cas je ne désirerais être un homme, il y a des jours où j'envie leurs manières simples, visiblement stupides.

C'est vrai, l'empathie ne leur vient pas naturellement et il faut qu'ils y travaillent, mais ma coupe de folie en déborde. À tel point que je me sens souvent fatiguée d'évoluer dans les eaux profondes de mes émotions.

Donc, maintenant, le visage de Howard est tout pressé contre la fenêtre (ou le plafond de stupidité si vous voulez continuer sur cette analogie) et il est si près que son haleine embue la vitre. Et je n'arrête pas de me demander si je l'aide à crever le plafond. Je me sens l'envie de lui dire : « Cours, sauve-toi » et de m'asseoir avec lui et lui narrer un conte moral sur les choses flippantes qui se passent à Folieville. « Oh ! Howard, tu te dis que tu aimerais visiter la ville, mais tu ne supporterais pas d'y vivre. »

Je pense que des séries comme *Grey's Anatomy*, voire les sitcoms, servent un but qui va au-delà du pur divertissement pour les femmes. Elles leur sont utiles pour les soulager de leurs trop-pleins d'émotions. Donc, quand nos émotions sont trop fortes, nous pouvons tranquillement nous lover dans le canapé et regarder des trucs de filles et purger certaines émotions de notre système émotif. C'est comme quand vous avez trop réprimé et que vous vous mettez à pleurer. Les femmes sont des éponges et, quand nous sommes trop pleines (ce qui nous rend folles), regarder Meredith et McDreamy essayer de faire fonctionner leur histoire tout en sauvant des vies nous fait le plus grand bien. Howard trouve ces programmes manipulateurs et mièvres. Mais je pense qu'il ne les comprend pas pour la bonne raison qu'ils sont sur une fréquence d'empathie si élevée que seuls les chiens et les femmes peuvent l'entendre.

Bien qu'il pense que les femmes n'ont de l'empathie que pour les séries ou les films où quelqu'un meurt, il a tort. Les femmes sont en empathie avec tout et n'importe quoi. Même le sport. Les hommes ont une équipe favorite et ils veulent

juste qu'elle gagne. Les femmes ont également une équipe favorite, elles veulent aussi la voir gagner, mais elles ont de l'empathie pour l'équipe perdante. Je demande toujours à Howard si les joueurs de l'équipe perdante pleurent dans les vestiaires après les matchs.

Il trouve la question agaçante, parce qu'il ne veut pas y penser. Le sport, c'est simplement une question de gagnants et de perdants. Si votre équipe gagne, vous êtes heureux. Si elle perd, vous êtes triste. C'est tout. Mais dans ma tête, je m'imagine toujours l'équipe perdante dans les vestiaires, les gars assis sur leurs bancs, une serviette sur la tête en signe d'accablement, pleurant sur leur déception et peut-être en train d'appeler leur maman. Howard me dit que je ne devrais pas me préoccuper des autres équipes. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Je pense à leurs femmes, à leurs petites amies qui se demandent comment elles vont faire avec leur mari ou leur petit copain d'humeur maussade quand il rentrera à la maison. Je suis triste pour les parents des joueurs et même pour l'entraîneur et sa famille.

Pour vous donner un exemple, je vais vous dire ce que je ressens quand je regarde *The Shield*, une série policière aux nombreuses récompenses, avec une trame très masculine. On peut dire que c'est la série la plus macho que je connaisse. La série suit la vie d'un groupe de flics qui ont leur propre interprétation de la loi, qui ne suivent pas les codes moraux de notre société, mais qui à la place vivent selon leur propre code d'honneur consistant à dire que, tant que vous êtes contre les méchants, les meurtriers, les dealers, tout va bien, même si vous vous permettez d'enfreindre la loi pour les éliminer.

La série est sombre et violente, et certains vous diraient que c'est l'exact opposé de *Grey's Anatomy*. Avoir de beaux cheveux n'est pas une valeur pour Vic, l'antihéros de la série, d'autant moins qu'il est chauve. (Et même si Vic Mackey

avait des cheveux, il ne s'en occuperait pas. Howard pense que McDreamy est juste un type avec de beaux cheveux et qui sait pleurer.)

Howard est fan de *The Shield* depuis le tout début, et je n'ai commencé à regarder la série avec lui que cette année. Et je peux vous dire que, si je la regarde, c'est seulement pour partager quelque chose avec Howard, pas parce que j'y prends du plaisir.

Voici comment Howard regarde *The Shield*. D'abord, il enlève son pantalon parce qu'il aime la regarder en caleçon. Ça permet à ses « détectives » de respirer. Il a besoin d'une couverture autour de lui parce que ça le réconforte quand le réalisme cru de la série devient trop réaliste ou trop cru. (Et il aime avoir peur.) Il faut que la pièce soit totalement dans l'obscurité parce que la série n'étant pas tournée en HD, aucune source de lumière ne doit venir le gêner. Il a besoin d'un calme absolu ; il est donc hors de question de parler ou de faire le moindre bruit avec un papier de bonbon. Si vous êtes sur le point de tousser, d'éternuer, voire de respirer un peu fort, il faut immédiatement prendre la télécommande et la mettre sur pause. Et si vous devez aller aux toilettes, il faut y aller avant. *The Shield* va très vite et lui demande une totale concentration. Howard ne me prend pas la main pendant *The Shield*. Vic ne le ferait pas, alors, pourquoi lui ? Et voilà. Il est dedans. Il regarde avec toute son attention, et tout ce qui le préoccupe est ce qui va se passer à la séquence d'après.

Voici comment moi je regarde *The Shield* : je suis dedans, mais aussi un peu stressée par la tension de Howard, qui fait que moi aussi je suis tendue. Bien sûr, j'ai envie de savoir ce qui va se passer, mais dans ma tête il se passe des tas d'autres choses qui n'ont rien à voir. Aucune importance si vous n'avez jamais vu un épisode auparavant et que vous ne connaissez pas les personnages. Ce à quoi je pense a très peu à voir avec ce qui se déroule sur l'écran.

Je me demande si Dutch est marié ou pas. Il ferait un si bon mari, si doux, si gentil. Il devrait s'intéresser un peu moins à ce serial killer et chercher à comprendre pourquoi il ne prend pas le temps de trouver une petite amie. Il ferait vraiment un très chouette petit ami. Peut-être est-ce parce qu'il aime Claudette et qu'il est déprimé parce que ce n'est pas un amour partagé. La peau de Dutch est un peu grasse, et visiblement il utilise de la crème hydratante. Je me demande quelle marque il utilise. Je doute qu'un flic utilise une crème très chère. Mais c'est peut-être un de ses péchés mignons. Peut-être est-il un peu fier d'être le flic qui a la plus belle peau, douce et blanche comme de l'albâtre. Pauvre Claudette. Ça doit être compliqué de tenir dans un monde dominé ainsi par les mâles. Je me demande si elle a pensé à se laisser pousser les cheveux. Elle doit penser que les cheveux courts lui donnent un air plus autoritaire. Est-ce qu'elle sait que Dutch l'aime ? Je me demande si elle ne partage pas ses sentiments à cause de la différence de couleur de peau, ou parce qu'il est plus jeune, ou parce qu'il a un plus bel épiderme, ou peut-être parce qu'elle est sa boss et ne veut pas que les autres flics se moquent d'elle.



Elle a l'air fatigué. Je me demande si elle aime manger des pancakes quand elle rentre chez elle, comme moi quand je ne me sens pas très bien. Pourquoi est-ce que Vic est si furieux et dur tout le temps ? Il vit en permanence comme s'il était sur le rebord du toit d'un immeuble, prêt à se jeter dans le vide. Il devrait regarder *Oprah Winfrey*, il verrait qu'il y a d'autres façons de vivre sa vie. Son ex-femme a l'air très abattu.

Mais avoir Vic pour père de ses enfants, ça craint. Et en plus, elle sait que c'est un sale type. Je me demande si elle préférerait ne jamais l'avoir rencontré et épousé, voire si elle ne souhaiterait pas qu'il ne soit jamais né. Oh ! mais alors, ils n'auraient pas eu d'enfants. Sans doute pas. Leurs deux plus jeunes enfants sont autistes. C'est une situation vraiment difficile. Je me demande si elle a lu le livre de Jenny McCarthy. Je me demande si elle aimerait que Vic soit plus comme Jim Carrey qui a réussi à établir un lien avec le fils autiste de Jenny. Je suis heureuse que Jenny et Jim aient l'air si heureux. Je me demande s'ils vont se marier. Je me demande si ça importe à Vic que Corinne le déteste. Il a un tel ego qu'il pense que sa loyauté lui est due. Il exploite sa faiblesse qui est qu'elle veut que ses enfants aient un lien avec leur père (et bien qu'il ne soit pas un très bon père, on voit bien qu'il aime ses enfants).

C'est terrible d'avoir un tel point faible pour un type comme Vic. Sa fille dans la série lui ressemble beaucoup, et Howard m'a dit que c'était sa fille dans la vie. C'est mignon. Je parie qu'elle est heureuse de travailler avec son père. Je me demande s'ils vont sur le tournage ensemble ou s'ils déjeunent ensemble. Qu'est-ce qui lui arrive à Ronnie ? Mon préféré, c'est Dutch, mais j'aime bien Ronnie aussi. J'aimerais bien présenter Dutch à mes amis, mais j'aimerais vivre à côté de chez Ronnie. Je lui apporterais de la soupe quand il est malade et je lui dirais d'arrêter de ramener des

prostituées à la maison et de trouver une gentille fille qui travaille dans un salon de manucure et de s'installer avec elle. Ce serait parfait pour lui. (Ronnie aime les Asiatiques et il y a une fille qui travaille au salon de manucure où je vais qui serait parfaite pour lui... s'il était une vraie personne.) Je me demande pourquoi Ronnie est si foutrement loyal envers Vic. Ronnie paraît trop mince dans son costume sombre. Il ne devrait pas porter une cravate noire ; seuls les fossoyeurs devraient porter une cravate noire. Pas Ronnie. C'est dommage que Vic, Ronnie et Shane se disputent.

C'est dur d'être en froid avec ses meilleurs amis.

Ils étaient si proches, une joyeuse bande de quatre dans leur club qu'ils appelaient la Grange, c'est mignon, et puis Shane a tué Lem. Si je demande à Howard quel personnage de *The Shield* irait avec quel personnage de *Sex and the City*, je me demande s'il romprait avec moi. Je parie que oui. Shane a tué Lem et maintenant Vic et Ronnie ne peuvent pas lui pardonner. Pauvre Shane. Shane a eu une liaison avec une prostituée mineure black.

C'était mignon la façon dont il couchait avec elle dans des immeubles abandonnés. Il se préoccupait vraiment d'elle et elle l'aimait aussi. C'est sympa quand les gens trouvent quelqu'un avec qui se connecter, même si c'est contre le mur cradingue d'un immeuble squatté par des fumeurs de crack. La femme de Shane, Mara, est très pâle, et elle a beaucoup de taches de rousseur, et puis elle est un peu trop Lady Macbeth, ce qui fait que Shane a besoin d'un peu de tendresse même si ça vient d'une prostituée junkie. Mara est vraiment le genre de femme qui aurait besoin d'un bain à bulles ou d'un mois de thalasso. Elle est en colère tout le temps, mais je pense qu'elle aime Shane, bien qu'il soit cinglé. Il ne devrait pas lui crier dessus si souvent. Maintenant que Shane et Mara sont en fuite, ils ont eu quelques beaux moments de romantisme. Ils sont

si mignons et si heureux, tellement pas dans l'esprit de la série, que je parie que l'un des deux va mourir dans les prochains épisodes. Je pense que ce sera Mara. Parce que ce serait plus poétique. Son flic de mari incapable de la protéger de la mort. Je parie que Shane va pleurer comme un gamin si ça arrive. Mais peut-être que, si elle meurt, il aura une chance de tout reprendre à zéro. Peut-être qu'il pourrait retrouver cette prostituée, qui doit maintenant être en cinquième au moins, et ils pourraient s'enfuir tous les deux vers le Mexique. Ils pourraient même y ouvrir un petit bed and breakfast au bord de l'océan. Elle pourrait apprendre à cuisiner et lui à pêcher. Ce serait bien...

Oh ! la pub. Je me demande bien ce qui va se passer après.

Dans la série, la femme de Mackey, Corinne, a des fortes présomptions depuis le début sur le fait que son mari est impliqué dans des choses pas très jolies. Mais quand ça éclate au grand jour, elle lui demande avec tout le sérieux du monde comment il peut faire ça. Comment a-t-il pu faire toutes ces choses terribles. (À ce moment-là, Corinne est représentative de toutes les femmes qui demandent à leur mari comment il a pu agir de façon aussi stupide. Et le plus sérieusement du monde, Vic répond : « Je n'y ai pas réfléchi. »

Il y aura toujours une division entre les hommes et les femmes. Les hommes, parfois, ne ressentent pas assez les choses, et les femmes les ressentent souvent trop. Ce serait bien s'il y avait un moyen terme entre les deux, un lieu que vous pourriez visiter de temps en temps qui se trouverait entre *Grey's Anatomy* et *The Shield*, un lieu où l'herbe serait toujours verte et où vous pourriez rester pour la nuit dans un joli bed and breakfast dirigé par un ancien flic et son ancienne prostituée de copine.

Chapitre 11

Amour fou

C'était ma première dent. C'était en fait la cinquième dent que mon fils perdait, mais c'était la première fois que ça arrivait chez moi. Être un père divorcé m'a permis d'apprendre beaucoup de choses, dans de nombreux domaines, mais j'étais un novice de la perte de dents. Jusqu'à maintenant. À la cinquième dent. J'avais besoin de lui soutirer des informations rapidement. Il était déjà en train de mettre sa dent sous son oreiller. J'ai pris l'air dégagé.

« Donc, euh... Qu'est-ce qui se passe quand tu perds une dent ?

— La petite souris passe.

— Bien. Et elle laisse quoi, la petite souris ? Genre cinq dollars ? C'est quoi, le cours de la dent aujourd'hui ? »

Mon fils m'a regardé bizarrement. « La petite souris ne me laisse jamais d'argent, toujours un cadeau. »

OK, un cadeau... Elle ne pouvait pas filer des sous au gamin comme toutes les mères dans le monde ?

« Et c'est toujours un cadeau très spécial. »

OK, très spécial.

« Et il vient toujours avec un long poème que la petite souris écrit sur moi. »

Génial.

« Et il rime. »

Elle est clairement en train de se venger de l'histoire du cerf.

« Et ça vient toujours sur du joli papier.

— Va te coucher. » J'ai dit ça un tout petit peu trop fort.

Il se met sous ses couvertures et me regarde. À ma grande surprise, il commence à me demander si la petite souris existe vraiment. Après tout, il vient d'avoir sept ans ; il a déjà un peu bourlingué (il va au Starbucks tout seul), ses doutes sont donc compréhensibles. (J'avoue que je suis tenté de lâcher le morceau, placer quelques dollars sous son oreiller et décider que c'est réglé.)

Il sait que cette nuit sera cruciale.

Parce que si la petite souris le retrouve chez papa, c'est que la petite souris n'est pas maman. (Maman n'étant pas le suspect principal, mais elle est au moins impliquée dans l'affaire.)

Mais si la même petite souris, constante dans ses cadeaux et ses longs poèmes rimés, le retrouve ici, à 10 bonnes minutes en voiture de chez maman, il saura alors qu'elle existe.

En tout cas, il y croira une nuit de plus.

Un peu plus de magie. Juste un tout petit peu plus longtemps.

Je l'embrasse et lui souhaite bonne nuit.

Comme je descends l'escalier, je me demande comment je vais bien pouvoir trouver un cadeau, sans compter un poème sur lui, et qui rime en plus. Je ne peux pas sortir pour aller le lui acheter, car Jenny travaille tard ce soir et que laisser un enfant seul à la maison est mal vu. (Même s'il dort.) Je n'ai d'autre choix que d'essayer de sortir un poème. Mais plus j'essaie, plus c'est pathétique. J'ai du mal à trouver la voix de la petite souris. Mais, pire que ça, je suis nul pour les rimes. Je n'ai pas le do.

Les roses sont rouges, les pivouines aussi, tu as perdu une dent... et toi aussi.

Et maintenant en plus, il est trop tard pour aller acheter un jouet. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui trouver à cette heure-ci ?

La culpabilité du papa divorcé m'enveloppe peu à peu. Je ne suis pas simplement en train de fiche en l'air le mythe de la petite souris, c'est tous les mythes de l'enfance que je vais faire exploser d'un coup. Je l'imagine le lendemain matin, descendant l'escalier avec son livre de Peter Pan et me disant : « Et je ne veux plus entendre un mot sur cette salope de fée Clochette. »

Je vais réduire en poussière tous les rêves de mon fils.

Et puis Jenny Lee rentre.

(Je sais qu'elle est entrée par la porte, mais j'ai l'impression qu'elle est passée en volant par la fenêtre avec sa baguette magique à la main et qu'elle a atterri gracieusement dans notre salon.)

« Il faut que tu m'écrives une saloperie de poème », je lui hurle avant même qu'elle ait eu le temps de reprendre son souffle. Elle a travaillé tard et n'a pas encore dîné. Mais ça ne m'empêche pas de l'agresser dès son arrivée avec ma demande incongrue.

« Il faut que tu écrives ! Je n'y arrive pas ! Ça vient de la petite souris ! Et il faut que je sorte pour trouver un cadeau ! » J'attrape mon manteau et me dirige vers la porte. Elle me demande de ralentir un peu. Je lui explique la situation et alors, calmement, elle me demande de déstresser. Elle a déjà une tonne de cadeaux qui feront l'affaire. Quoi ? Nous partons en voyage dans quelques semaines et elle a déjà acheté plein de choses pour l'occuper dans la voiture. C'est incroyable ! Nous avons le cadeau ! Pas besoin d'aller chercher un cadeau improbable chez l'épicier ! Je peux rester à la maison !

Note : Jenny fait toujours l'apologie de la prévoyance. Se préparer à toute éventualité. Je pense toujours qu'elle est névrotique et franchement carrément folle à être en permanence obsédée par les contingences et les scénarios divers qui n'auront jamais lieu. Mais ce soir, elle me sauve la vie !

« Mais il reste le poème.

— Je vais l'écrire, dit-elle après un moment d'hésitation.

— Il faut que ça rime.

— Il faut que ça rime ? » Et je vois la première ride se former sur son joli front lisse.

« Juron + nom d'ex-femme », dis-je.

Elle s'assied alors à l'ordinateur. Je me dis qu'elle va sortir deux ou trois vers qui « fassent petite souris » et qu'on va pouvoir dîner après. Mais ça ne ressemble pas à Jenny. Ce n'est pas comme ça qu'elle fonctionne. Jenny est une première de la classe. Jenny doit y arriver.

Et ça doit être parfait. Jenny était première en violon au lycée, et pourtant elle n'était pas très douée. Jenny ne fait rien à moitié. Jenny déteste l'idée qu'on puisse faire les choses à moitié.

Et Jenny refuse de tuer l'innocence de mon fils sous prétexte qu'elle aimerait dîner.

Et Jenny est folle.

Elle travaille sur le poème pendant deux heures et demie.

Elle est affamée, mais refuse toute nourriture. Elle transpire sang et eau sur un poème qui sera mis de côté et oublié quelques minutes à peine après avoir été lu au profit du cadeau. Je négocie avec elle quand la première heure est passée et la deuxième, bien entamée. « C'est juste une fausse petite note d'une fausse petite souris. » Mais elle refuse de m'écouter. Elle ne laissera pas tomber le gamin. Ou, plus exactement, elle ne me laissera pas laisser tomber mon fils. Et elle s'échine sur le meilleur poème de petite souris possible. Les mots ne viennent pas facilement, mais

ils viennent. Et quand elle a terminé, elle prend une feuille de papier et écrit d'une merveilleuse écriture. Quand nous nous mettons enfin à table, à 22 h 30, je lui demande pourquoi elle a fait ça. Elle me répond : « Parce que je t'aime. »

*Dans la belle ville de Paris
Où j'étais comme au paradis
Ma jolie clochette a sonné
Une petite dent vient de tomber*

C'est la divine folie des femmes. Elles choisissent de nous aimer.

*Il y a un gentil gars
Qui se trouve au loin là-bas
Et qui est tout ensommeillé
Une dent de lait sous l'oreiller*

Depuis le début, depuis le moment où, au parc, nous les poussons dans la boue, elles nous regardent et se disent : « Celui-là est pour moi. » Ça empire avec le temps, mais ça les rend encore plus déterminées à nous aimer.

*Vite, vite, je suis partie
Dustin Morris est endormi
Il est temps maintenant
De lui apporter ses présents*

Une fois devenus adultes, nous disons « Je te mauve », parce que nous sommes trop faibles pour dire le mot que nous voudrions employer. Nous traversons la pièce pour nous asseoir à côté d'elles juste parce qu'elles sont près des chocolats. Nous disons les choses les plus stupides aux moments les moins opportuns, comme au lit, après l'amour.

Nous ne comprenons pas ce qu'elles aiment et les traitons de folles parce qu'elles aiment ce qu'elles aiment. Et nous sommes en rage quand quelqu'un nous prend notre place de parking. Nous tentons de faire embarquer leurs voitures.

Et elles nous aiment, malgré tout.

*Dans le lac dix cygnes dorés
Me voient passer émerveillés
Je cours, je vole, je respire
Pour t'apporter un doux sourire*

« *Je suis folle d'essayer, je suis folle de pleurer, je suis folle de t'aimer.* »

Patsy Cline a chanté ça, mais c'est Willie Nelson qui a écrit la chanson, un homme si stupide qu'il ne savait pas qu'il devait payer des impôts, mais Willie savait exactement ce qu'il écrivait. Oui, vous êtes folles. Vous devez être folles pour nous aimer.

*Sois sage, sois brave et sois gentil
J'aimerais rester près de ton lit
Mais il me faut maintenant partir
Pour apporter d'autres sourires*

Elles nous voient comme nous sommes réellement. Et elles nous aiment quand même. Nous ne voyons que ce qu'on met sous notre nez et, pourtant, nous ne voyons même pas ça. Si on faisait une analyse de l'amour dont nous bénéficions dans une relation de couple, nous verrions ce que nous en tirons. Et elles, elles finissent en analyse. Et ce n'est pas comme si elles n'étaient pas prévenues. « Tu es folle d'aimer ce type. »

Nous sommes tous ce type.

Le matin suivant, mon fils croit encore à la petite souris.

Aimer La folle

Ne soyez pas le type qui ne voit pas ça.

Grief numéro un des femmes à propos des hommes (stupides)

Il est trop stupide pour voir ce qu'il a avec moi.

Pour paraphraser une vieille pub américaine : « Si cette année vous arrêtez de faire une seule chose stupide, arrêtez de faire celle-là en premier. » Ne laissez pas ce grief numéro un se transformer en : « Il est trop stupide pour voir ce qu'il avait avec moi. »

Les petits garçons le voient.

Ils voient la magie aussi sûrement qu'ils entendent la clochette du marchand de glaces. Je le perçois à la manière dont il regarde Jenny et sa mère, et plus encore cette petite fille à l'école qui porte des badges High School Musical et qui parle à cent à l'heure. Il reste silencieux, opine du chef, sourit bêtement et ne peut la quitter des yeux. Et puis, le jour suivant, sans raison particulière, il parle de cette « folle qui parle trop vite ». Il comprend déjà qu'une magie particulière réside dans ces étranges créatures.

Bien sûr, il est trop jeune pour comprendre ces sentiments si complexes, et je sais ce que ça signifie. Mon petit garçon a déjà commencé son voyage stupide avec les femmes. J'avoue que mes yeux s'embuent quelque peu quand je l'imagine pousser sa première fille dans une flaque de boue. Peut-être pourrais-je l'aider, le guider à travers toutes les stupidités qui l'attendent. (J'imagine que c'est un fantasme



qu'ont tous les parents.) Mais ce que l'on ne peut ignorer, c'est la pureté dans sa façon de voir ce que nous, adultes, avons cessé de voir : leur magie.

Ne soyez pas le type qui perd de vue ce qu'un petit garçon est capable de voir. Les femmes sont magiques. Elles sont spéciales, et nous ne le sommes pas. Elles nous aiment mieux, se donnent plus de peine et améliorent notre vie un million de fois. Et pour le meilleur et souvent le pire, leur magie est inextricablement connectée à ce que nous voyons communément comme de la folie. Pour le dire autrement : la magie

est la folie qui est la magie. Et le nier, essayer de l'en débarrasser, c'est vouloir la débarrasser d'elle-même. Et finalement, c'est de vous qu'elle se débarrassera. Vous ne pouvez pas séparer une femme de sa folie. Et vous ne le voulez pas vraiment. Parce que sa folie, c'est aussi sa magie.

Et c'est la même chose pour M. Stupide.

Notre stupidité si bien ancrée peut aussi être une force dans la vie et dans l'amour. Une bonne partie de notre soi-disant stupidité ou simplicité n'est qu'une capacité à passer au travers des névroses et voir la vérité nue, pour ce qu'elle est. Notre stupidité alimente notre loyauté, notre désir de vous avoir quel qu'en soit le prix et notre détermination à nous occuper de vous.

Ça nous rend aussi beaucoup plus faciles à duper. Et, au contraire des hommes, les femmes peuvent être tranquilles, nous ne lirons jamais leurs pensées, nous n'en sommes pas capables. Si une femme cherche à effacer la partie la plus importante de l'homme, alors ça se terminera mal pour tout le monde. Olive Oyl dit à Popeye : « Les gros muscles me

bottent et merci de me sauver chaque fois, mais, bon Dieu, est-ce qu'on pourrait avoir du maïs pour le dîner. » Lois Lane dit à Superman : « Marre de voler partout dans les airs. On ne pourrait pas prendre l'avion pour une fois ? On peut regarder CNN sur l'écran devant nous. »

Essayer de changer quelqu'un en quelqu'un d'autre rate toujours.

Mais alors, il dit quoi, ce livre, au final ?

Je sais que les femmes ont compris (dès la page deux), mais laissez-moi expliquer tout de même.

La vérité fondamentale, celle qui court depuis toujours et qu'aucun miracle sur terre ne pourra changer, est celle-ci : les femmes sont folles et les hommes sont idiots.

Ce livre est un petit coup de coude.

Le petit coup de coude que nous nous donnons amoureux-ement l'un l'autre et à nous-mêmes pour trouver cet endroit dont nous savons qu'il existe entre nous, mais où nous ne nous rendons pas aussi souvent que nous le voudrions. L'endroit du calme, du respect qui se trouvent quelque part entre la folie totale et l'imbécillité extrême.

Mais on ne peut trouver cet endroit qu'en changeant nos comportements, ou au moins les observer dans le miroir une fois de temps en temps. Si nous parvenons à rapprocher un peu les hommes et les femmes, à faire en sorte qu'ils voient d'où chacun vient vraiment et se comprennent un peu mieux, alors, peut-être pourrons-nous nous retrouver un peu moins seuls.

Ne sous-estimez pas le pouvoir d'un petit coup de coude. Et particulièrement ceux que nous nous donnons à nous-mêmes pour tenter de voir les choses sous un nouvel angle. Vous serez sidérés de voir que l'on y trouve des choses que l'on n'imaginait même pas.

Vous pourriez par exemple découvrir que votre bien-aimée est la petite souris.

— La réponse de Jenny —

Roméo, ton nom est Howard

L'idiot peut procurer de terribles maux de tête aux femmes, mais il peut aussi lui apporter de la joie. Mon intention, quand j'ai accepté de coécrire ce livre, n'était pas de grogner, de me plaindre ou de me moquer des hommes, mais plutôt de les célébrer, de m'émerveiller et de rire avec eux. Sans leur stupidité, où serions-nous aujourd'hui ? Je suis sûre au moins d'une chose : la plus belle histoire d'amour de tous les temps n'aurait jamais été écrite. Si vous y réfléchissez un peu, Roméo aurait pu être un peu plus sensé, regarder autour de lui s'il n'y avait pas un mot de Juliette, ou réfléchir un peu à tout ça posément au lieu de se tuer aussi vite. Et lorsqu'elle s'est réveillée, je suis sûre que la première chose que Juliette s'est dite c'est : « Idiot ! Idiot ! »

Et je parie que juste après elle s'est dit : « Ouah ! c'est vraiment romantique. Il ne pouvait pas vivre sans moi et il s'est lui-même ôté la vie. Et quand elle a décidé de le suivre dans la mort, elle a gravé pour toujours leur place dans la grande histoire de la folle et l'idiot. C'est le tout premier exemple. C'est vrai. Qui serait assez fou pour aller boire une espèce de potion bizarre qui ralentit le souffle au point qu'on a l'air mort ? Franchement... Juliette... Tu pensais vraiment que le plan était malin ?

Mais aujourd'hui, quand nous lisons Roméo et Juliette, nous ne pensons ni à la folie ni à la stupidité, nous n'y voyons qu'amour et romantisme.

Quand je me retourne et que je considère le début de ma relation avec Howard, je vois quelque chose d'à la fois hilarant et romantique, et c'était le cas, mais c'était aussi une bonne présentation de ce qui allait arriver par la suite. Une

femme se souvient toujours de la première chose idiote qu'a faite son homme. Voilà la sienne : nous collaborions depuis cinq mois et, bien que nous nous apprécions beaucoup, aucun de nous ne pouvait voir l'autre comme une relation potentielle. Howard était trop occupé à travailler sur la série qu'il venait de créer.

Et la pire entrave était que Howard était mon tout premier boss sur mon tout premier job à la télévision. Je suis folle, mais pas stupide. Un jour, Howard m'a appelée en panique un dimanche après-midi : il avait perdu le plan de ce qui allait être la colonne vertébrale de la première série pour laquelle je serais créditée au générique. Je n'ai pas réfléchi un instant, j'ai foncé chez lui pour lui prêter main-forte.

J'ai retrouvé le document perdu dans son ordinateur et nous avons commencé à travailler sur la table de sa salle à manger pendant deux heures d'affilée jusqu'à ce que nous soyons interrompus par un appel de son frère.

Après ce coup de fil, il m'a demandé si je voulais visiter la maison. Dustin et lui ne vivaient là que depuis un an et tout dans cette demeure hurlait « père divorcé ».

Il n'y avait rien aux murs, peu de meubles, des papiers de bonbons sur le sol (dont Dustin n'était sans doute pas le seul responsable).

Et je me souviens que pendant la visite j'ai remarqué que l'une des trois chambres du premier étage était vide. Il n'y avait qu'une chaise. Howard m'a alors expliqué qu'il souhaitait en faire une bibliothèque, ce qui aurait l'avantage de décourager les invités qui souhaiteraient passer la nuit.

Et au deuxième étage, il y avait une petite surface vide au-dessus de la grande chambre, avec deux balcons. L'espace autour d'une maison n'est pas une rareté en Californie du Sud, mais pour moi c'était quelque chose d'énorme. (À l'époque, je sous-louais un petit appartement dans West

Hollywood, et il y avait un oranger devant ma fenêtre dont je n'arrêtais pas de parler à mes amis de la côte est.)

Nous étions tous les deux sur le balcon et j'ai soudain eu l'impression que nous étions à la fin de notre premier rendez-vous galant. La conversation inepte qu'il me tenait venait simplement du fait qu'il était trop nerveux pour tenter quoi que ce soit. Je n'ai pas paniqué, mais c'est tout de même moi qui ai suggéré que nous redescendions pour terminer le travail en cours et que je puisse rentrer chez moi. En fait, je n'étais pas sûre que nous venions de passer un moment qui appelait un baiser ou si j'étais juste folle. Mais au moins, j'étais sûre d'une chose : ce n'était pas notre premier rendez-vous. Et j'étais encore plus sûre d'une chose : je ne voulais pas passer à la télévision pour parler des risques de l'amour au bureau. Une fois en bas, j'ai demandé à me rendre à la salle de bain. Une fois là, je me suis fait un petit discours face au miroir. Je me suis persuadée que c'était le balcon et le crépuscule qui avaient fait de ce moment quelque chose de romantique et que, au final, nous n'étions que deux personnes qui travaillaient ensemble et qui s'aimaient vraiment beaucoup. C'est tout.

Quand je suis sortie de la salle de bain, j'ai vu Howard assis à la table, et c'est là que...

Fondu en ouverture

(Soyez les bienvenus à Hollywood. Le script qui suit raconte la façon dont ça s'est passé.)

Intérieur. Salle à manger. Début de soirée. Venant de la salle de bain, Jenny, 35 ans, entre dans la pièce. Howard,

42 ans, est assis à une table en verre. Jenny s'assoit en face de lui.

Howard : Je crois qu'il y a un problème.

Jenny : Quoi ? Non, crois-moi, nous avons l'histoire de Sherman

Howard : Ce n'est pas ça le problème.

Jenny : Ah ?

Howard : Je crois que j'ai envie de t'embrasser. Est-ce que c'est un problème ?

Jenny : Euh... ben... euh...

Howard : Laisse-moi te poser une question. Si tu étais à ma place, tu ferais quoi ?

Jenny : Oh non ! Tu ne me fais pas ce coup-là !

Howard : Alors, qu'est-ce que nous devrions faire pour régler le problème ?

Jenny : Eh bien, euh... Nous pourrions... Je ne sais pas. On devrait peut-être faire une liste de pour et de contre.

Howard attrape une feuille de papier et un stylo sur la table devant lui. Il fait deux colonnes : « pour » et « contre ».

Howard (tout en écrivant) : Pour : Ce serait agréable, j'en ai envie, tu es jolie, je t'aime bien, tu as de jolies mains. Contre : Bizarre au bureau, tu es névrotique (comme moi), nous travaillons ensemble. Il pose le stylo.

Howard : Alors, maintenant, on fait quoi ?



Jenny : Normalement, la décision se prend en comparant le nombre de pour et de contre, mais je ne sais pas si ça marche dans ce cas précis. Les contre sont vraiment importants.

Howard : Exact.

Jenny : Mais...

Howard : Oui ?

Jenny : Eh bien, comme nous sommes tous les deux névrotiques, je me dis que nous pourrions nous embrasser et voir...

Howard : Parce que ça pourrait être horrible.

Jenny : Exactement.

Se sentant soulagé, Howard écrit « pourrait être horrible » dans la colonne des pour. Il repose le stylo et fait le tour de la table. Il prend Jenny dans ses bras et l'embrasse. C'est un fantastique baiser. Après un moment, ils se séparent et se regardent fixement.

Howard : C'était...

Jenny : Pas horrible.

Howard : Non, vraiment pas horrible.

Howard prend le stylo et note « pas horrible » dans la colonne des contre. Il le souligne deux fois.

Howard : Et maintenant, on fait quoi ?

Jenny : On pourrait finir le plan.

Howard : Non, on ne travaille plus.

Jenny : On pourrait aller s'embrasser sur le canapé pendant une vingtaine de minutes, mais on n'enlève aucun vêtement, OK ?

Howard : Vendu.

Fondu au noir

J'ai gardé la liste des pour et des contre que Howard a faite ce soir-là et elle est à présent encadrée avec le script que vous venez de lire. Elle est suspendue dans la maison où j'ai été une invitée, mais qu'à présent j'appelle « la maison » ou « chez moi ». (C'est l'une des choses qui se trouvent à présent sur les murs. Nous avons également des meubles, une bibliothèque et un lit d'appoint dans le garage pour les invités.)

Si vous analysez ce qui s'est passé, vous voyez que le premier mouvement idiot de Howard a été de vouloir discuter de notre premier baiser avant même qu'il n'ait eu lieu. Ensuite, je plaisantais évidemment quand je lui ai proposé de faire cette liste, mais, bêtement, il m'a pris au sérieux. Et pour finir, au lieu de faire la chose à faire, qui aurait été de suivre la liste, il l'a complètement ignorée alors que les contre étaient bien plus importants.

Trois actions stupides de suite, un baiser magnifique, et j'étais à lui. Il est vrai que, parfois, les actions stupides finissent par vous conduire à dormir seul sur le canapé, mais elles peuvent aussi conduire à s'embrasser sur le canapé. Quelques mois plus tard, sa stupidité a mis sa cape de super-héros et nous a sauvé la mise à nouveau en refusant obstinément ma logique absurde qui voulait que nous rompions de peur de souffrir plus tard.

Cette nuit-là, c'était dans ma tête, obsédant. Nous n'avions aucune chance d'y arriver, il y avait dix mille manières de voir que cette relation ne pouvait aboutir à rien. Les relations de couple sont compliquées. Nous sommes tous les deux compliqués, le timing était compliqué, nous avons tous les deux de fortes personnalités, sommes tous deux auteurs, tous deux divorcés, il a une ex-femme et un fils, technique-

ment je ne vivais même pas en Californie, et, sérieusement, comment voulait-il qu'un truc pareil marche ?

Mes arguments étaient basés sur l'émotion et n'avaient aucun sens, et Howard aurait très bien pu me prendre pour une folle et laisser tomber. Mais il ne l'a pas fait. Au lieu de ça, il a dit les choses les plus stupides qui soient.

« Quoi que tu aies peur de voir arriver, c'est déjà arrivé. »

Qu'est-ce qu'il raconte ? Qu'est-ce qu'il entend par là ? Ça ne veut rien dire ! Il est encore plus idiot que je ne le pensais.

« Il faut que nous trouvions une façon de faire marcher tout ça. »

Est-ce qu'il est en train de me dire ce qu'il faut faire ? Ou est-ce qu'il sous-entend que je ne sais pas ce que je fais ? Qu'est-ce qu'il va dire à présent ? Que je suis folle ?

Et à un moment, durant les heures qui ont suivi, ma folie a commencé à s'émousser. Mon argument était depuis le début qu'il y avait dix mille choses inconnues qui pourraient nous conduire à la rupture.

Et l'argument de Howard était qu'au lieu de penser à ça, on pouvait penser aux dix mille choses qui avaient fait que nous étions ensemble.

Oh ! mon Dieu que c'est bête ! Est-ce qu'il pense vraiment que ce sera efficace pour me convaincre, qu'il lui suffira de dire l'exact opposé de ce que je dis ? Qu'est-ce qu'il va m'inventer maintenant ?

Les hommes sont vraiment stuuu... Une minute. Il a peut-être mis le doigt sur quelque chose. Que se serait-il passé si je n'étais pas allée à cette soirée à New York où j'ai rencontré Emile, le partenaire de Howard, pour la première fois ? Si je ne m'étais pas assise à côté de lui dans le bus (la fête se déroulait dans un bus à impériale). Si je n'avais pas voulu essayer d'écrire pour la télévision ? Si Howard n'avait pas créé sa série *In Case of Emergency* ? Si notre premier

entretien s'était mal passé et qu'il ne m'ait pas embauchée ? Si Howard n'avait pas été aussi nul avec les ordinateurs ? Si sa maison n'avait pas eu de balcon ? S'il avait suivi l'avis de sa liste de pour et de contre et qu'il ait renoncé à m'embrasser ? Si notre premier baiser avait été horrible ? S'il ne m'avait pas appelée le lendemain de notre premier baiser ? S'il ne m'avait pas convaincue que nous devrions nous voir secrètement même si nous travaillions ensemble ? S'il m'avait laissée rompre ?

Plus tard dans la nuit, Howard a dit l'une des choses les plus intelligentes que j'aie jamais entendues à propos des relations (et pas seulement venant d'un homme). Il a dit que, dans toute relation à laquelle on tient vraiment, il faut toujours protéger la possibilité d'une fin heureuse.

Il m'a alors dit que cette pensée ne lui appartenait pas, mais qu'il citait un célèbre metteur en scène de théâtre qui disait que, quand vous dirigez une comédie romantique, il faut trouver ce qui est drôle et ne pas aller trop loin dans le sombre, parce que vous pouvez facilement tomber alors dans la tragédie et...

Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il me donne un cours théorique sur le théâtre, là, en plein milieu de ma tentative de rompre avec lui ? Quelle situation absurde !

Visiblement, la folle écoute plus facilement l'idiot que celui qui dit quelque chose d'intelligent.

Vous voyez, la folle et l'idiot sont faits l'un pour l'autre, c'est simple et évident. L'évident est appelé évident pour une bonne raison : c'est la vérité. Il faut être une folle pour se débrouiller avec un idiot, et il faut être un idiot pour supporter une folle. Ce n'est donc peut-être pas si compliqué que nous le pensons.

Je propose ici un nouveau paradigme, une vérité simple. Au lieu de penser que folie et stupidité sont les éléments qui mettent les hommes et les femmes en conflit, peut-être

faut-il retourner la question et se demander : « Et si c'était la folie et la stupidité qui nous tiennent ensemble ? »

Howard dit parfois qu'il veut la paix et c'est tout. Il me dit ça les jours où je suis le plus folle. Mais je le connais suffisamment pour savoir que ce n'est pas ce qu'il veut vraiment. (Il veut juste que j'arrête de parler et que je le laisse lire son journal.) Il est juste trop stupide pour dire les choses de façon claire. Parfois, j'ai l'impression que Howard est un empoté qui ne survivrait pas un jour sans moi, mais en fait, ce que je veux dire, c'est que, certes, c'est un empoté qui ne survivrait pas un jour sans moi, mais c'est mon empoté, mon idiot, et ce que je veux dire en réalité, c'est que je ne voudrais pas vivre un jour sans lui. (Et Howard, au passage, je te préviens que, si un jour je devais feindre ma propre mort, je t'en parlerai directement. Parce qu'on ne sait jamais, je pourrais t'envoyer un e-mail ou un texto, mais que se passerait-il si tu oubliais ton iPhone ou si le message t'arrivait trop tard ou si tu perdais tes lunettes ?)

Ma liste des pour et des contre de l'homme stupide :

Pour : Je l'aime. Il m'aime. Je l'aime.

Contre : Quoi ? Qui ? Moi ? Pourquoi pensez-vous que j'aurais des contre ? Je ne suis pas du genre à penser de façon négative.



Et après

H et J

” **A** lors...

— Alors... ?

— Alors, on a réussi ! Nous venons de terminer le livre et nous n'avons pas rompu. J'imagine que toute cette inquiétude venait juste du fait que tu es folle. Et je ne suis peut-être pas si stupide après tout. Et si tu n'es pas certaine de ce qu'il faut faire maintenant, je te le dis : c'est le moment où tu dis que tu es d'accord.

— La journée est encore jeune.

— Quoi ?

— Nous pouvons encore rompre aujourd'hui...

— Nous allons rompre aujourd'hui ?

— Tu n'as pas idée jusqu'où une femme peut aller pour avoir raison. Mais nous pourrions nous remettre ensemble la semaine prochaine. Voire demain. Tu fais quoi vers trois heures ?

— Oh ! mon Dieu ! Tu es folle !

— Tu vas où ?

— Nous venons de rompre, je vais où je veux !

— Nous n'avons pas rompu tant que je n'ai pas dit que nous avons rompu. En fait, nous avons rompu, mais nous sommes à nouveau ensemble. J'avais raison. Tu es stupide. J'ai fait un gâteau, tu veux du gâteau ?

— J'adore tes gâteaux... »

REMERCIEMENTS

HOWARD : J'aimerais remercier tous les gens qui ont cru en ce livre pour leur enthousiasme : Sean Malone qui m'a dit de sortir immédiatement de sa voiture et d'aller commencer ce livre, Jonah Nolan et Lisa Joy, Heather Holst, May Chan, Flavio D'Oliveira, Victoria Grantham, Justin Yoffer, Ron Lotterstein, Alan Blanc, Roz Moore, David Holden. Je dois également remercier Emile Levisetti qui m'a présenté Jenny (et qui lui aussi a cru au livre), Jonathan Silverman et Jennifer Finnigan, dont le grand romantisme a provoqué la dispute qui a mené à ce livre, Heather Maltby, notre assistante et animatrice des *Z'amours*, Josann McGibbon et Sara Parriot, qui m'a révélé que les femmes sont faites de toutes petites parties, et le metteur en scène Jerry Zaks qui a dit : « Protégez la possibilité d'une fin heureuse. »

Remerciement spécial à Elliot Webb et à George Sheansang, parce qu'il est le meilleur ami et lecteur que l'on puisse rêver.

Et à Dustin, bien sûr, qui me montre tout ce qu'il y a encore à écrire. Et, bien entendu, Jenny Lee, parce que chaque jour avec elle est une nouvelle aventure et que chaque nuit est une nouvelle soirée pyjamas.

JENNY : ce livre n'aurait pas été possible sans l'amour, les encouragements et le soutien des personnes suivantes : ma belle-sœur Susan Stonehouse Lee, mon neveu Benjamin et ma nièce Addison Lee, Doozy, Wendell, Nadine Morrow (et Finn aussi, vous m'avez tenue en bonne santé mentale pendant toute l'écriture du livre), Victoria Grantham, Stephanie Staal, Tasha Blaine, Christine Zander, Jessi Klein, Laura Clement, Linda Lazo, Jenner Sullivan, Anne King, Danielle Sacks, Janet Lee, Christina Ohly Evans, Jason Anthony, Caitlin McGinty, Dorian Howard, Ali Isaacs, Kelly

Edwards, Richard Russell, Tracy Poust, Ingrid Sheaffer, David Feeney, Lia Langworthy, Ashley Cramer, Heather Maltby, Lisa Joy et Jonah Nolan, Carrie Jacobsen, le centre d'art Brentwood et tous les couples qui ont participé à notre version des *Z'amours*, plus Bryan Huddleston, mon premier petit ami, et tous les autres petits amis ou rendez-vous galants d'un soir (sans vous, je n'en saurais pas tant sur la stupidité des hommes).

J'aimerais aussi remercier Howard (ce qui peut paraître bizarre puisque nous avons écrit cet ouvrage ensemble), mais il a cru dans ce livre bien avant moi (pour ma défense, je pensais vraiment que ça allait nous mener à la rupture). Sans son art de la persuasion, j'aurais pu être assez folle pour laisser passer ce merveilleux projet. Tu es le meilleur compagnon du monde.

HOWARD ET JENNY : Nous aimerions remercier notre agent chez ICM Book, Andy Barzvi, qui a cru en ce livre à la seconde où nous sommes entrés dans son bureau, tout le monde chez Simon Spotlight Entertainment et plus particulièrement Patrick Price, notre fabuleux éditeur et premier supporter. Nous sommes plus qu'heureux de t'avoir trouvé. Nous n'y serions pas arrivés sans toi.



Notes

1. Le grand débat de l'astérisque a duré plus d'une heure et m'a poussée à employer le mot astérisque au moins 200 fois. Howard, ne voulant plus entendre ce mot ne serait-ce qu'une seule fois, a fini par accepter et m'a dit d'y aller, d'utiliser mon p... d'astérisque si ça me chantait, et que de toute façon il s'en fichait. / 2. En 1998, Mark McGwire, des Cards de St. Louis, a frappé 70 home run, 9 de plus que le record mythique vieux de 37 ans détenu par Roger Maris des légendaires Yankees de New York. (NDT) / 3. Comédie de Neil Simon écrite en 1983, adaptée au cinéma en 1986 avec Jonathan Silverman dans le rôle principal. (NDT) / 4. Jenny et moi regardions les critiques cinéma dans le journal l'autre soir. Deux pubs se faisaient face. L'une pour *Le Temps d'un ouragan* et l'autre pour le dernier film d'Ed Harris, un western intitulé *Appaloosa*. La phrase d'accroche pour *Le Temps d'un ouragan* était la suivante : « Il n'est jamais trop tard pour une seconde chance. » Celle pour *Appaloosa* était : « Les sentiments peuvent tuer. » D'après vous, qui voulait voir quel film ? Finalement, nous sommes restés à la maison. / 5. Chansons d'amour idiotes. (NDT) / 6. Comment te parler de celle que j'aime ? (NDT) / 7. Ce n'est pas idiot, pas idiot, pas idiot du tout. (NDT) / 8. Certains veulent remplir le monde de chansons idiotes. Quel mal à ça ? (NDT) / 9. Highland Park est une petite ville de 35 000 habitants en banlieue nord de Chicago. (NDT) / 10. **Club de Boston au basket-ball professionnel.** (NDT) / 11. Club de Los Angeles. (NDT) / 12. National Basketball Association. Principale ligue de basket-ball nord-américaine. (NDT) / 13. Joueur-vedette des Los Angeles Lakers. (NDT) / 14. Club de San Antonio, au Texas. (NDT) / 15. Match ultime du championnat de la National Football League. (NDT) / 16. Extrait de la chanson « Late for the Sky ». (NDT) / 17. Jenny a exprimé son inquiétude à propos de ce livre qui peut-être la dépeint comme trop folle. Je la rassure, elle est dépeinte avec juste la dose de folie qu'il faut. Cependant, pour ma part, je suis inquiet que la révélation de ce faux pas postcoïtal ne me fasse passer à jamais pour l'idiot incapable de la fermer après avoir joui. / 18. Ironiquement, les images que Jenny a utilisées qui disaient si clairement notre amour de folle et d'idiot ont été prises dans un photomaton à la fête de mariage de Jonathan Silverman ! Oui, il y avait un photomaton ! Vraiment ironique quand on sait comment cette soirée s'est terminée. / 19. Voir chapitre 7. / 20. *The Newlywed Game*, jeu télévisé animé par Bob Eubanks, a été diffusé aux États-Unis de 1966 à 1974. *Les Z'amours*, sur France 2, est inspiré de cette émission américaine. (NDT) / 21. Heather a été sympa. Elle lui a donné un demi-point pour sa réponse à la question : « Quelle serait l'habitude qu'elle aimerait vous voir abandon-

ner ? » J'avais répondu : « Aucune, Howard est un original, je le prends avec toutes ses habitudes, bonnes ou mauvaises. » Et Howard avait répondu : « Aucune. Jenny pense que je suis parfait. » C'était une blague, mais dans le fond il n'avait pas tout à fait tort. Donc, même si officiellement nos réponses ne correspondaient pas tout à fait, Heather a été gentille et lui a accordé un demi-point (chose dont il avait vraiment besoin). / 22. Résultats intéressants du jeu *Les Z'amours* : les femmes ont eu des meilleurs scores que les hommes 8 fois sur 10, il y a eu un match nul. Victoria et Jay étaient les seuls jeunes mariés. Tasha et Michael ont gagné. Tasha a fait sept et Michael quatre. Ils sont ensemble depuis 13 ans et mariés depuis 7. Heather et Eric ont fait le même score (sept et quatre), mais, comme c'est Heather qui a choisi les questions, elle ne pouvait être déclarée vainqueur (elle a eu un prix tout de même). Heather et Eric vivent ensemble depuis un peu plus de trois ans. Chris (toujours le même) a fait le meilleur score chez les hommes. Howard a fait le score le plus bas. Chez les femmes, nous étions trois à avoir sept bonnes réponses (Tasha, Heather et moi). Officieusement, j'ai eu neuf bonnes réponses (d'après Heather), mais je ne m'en vante pas. Rob et Phil ont fait tous les deux un score très bas. Ce qui prouve que deux hommes en couple restent stupides tous les deux. Nadine et Paul, à la question « Depuis combien d'années êtes-vous ensemble ? » ont tous les deux répondu : « 23 ans. Pas possible ! » (Notez le point d'exclamation.) Mon frère était vraiment vieux quand il a embrassé sa première fille et j'aurais préféré ne pas avoir cette information. Les parents de Howard, Larry et Muriel, étaient le couple le plus ancien (50 ans de vie commune). Le frère de Howard et sa femme Adele sont ensemble depuis « un quart de siècle », ce qui prouve qu'être depuis longtemps ensemble n'assure pas un bon score. Le couple le plus jeune était Howard et moi, 2 ans, 11 mois et 2 semaines à la parution du présent livre. (Ce qui signifie que notre score peut encore s'améliorer... Je plaisante, Howard !) / 23. Star de base-ball qui a joué entre autres pour les Los Angeles Dodgers et les Boston Red Sox. (NDT) / 24. Personnage interprété par Kim Cattrall dans *Sex and the City*. (NDT) / 25. Pour les femmes qui lisent ces lignes et qui voudraient voir une photo de mes bottes, envoyez-moi un mail à <jennylafolle@gmail.com> et je serai ravie de vous faire parvenir une image de mes magnifiques bottes. Ensuite, n'hésitez pas à écrire à Howard et lui dire ce que vous en pensez sur <howardstupide@gmail.com>. / 26. Entre déféquer une pastèque et faire avec les sentiments féminins, je ne suis pas sûr que la plupart des hommes ne choisiraient pas la pastèque.

Chez le même éditeur



Comment faire craquer les femmes

Felicity Huffman et Patricia Wolff

Qui ne rêve pas d'être un superman, un homme que les femmes s'arrachent dans leur lit et dans leur vie ?

Pour y arriver, il y a des règles à connaître, des défauts à faire disparaître. Vous ne l'écoutez pas vraiment quand elle vous parle ? Vous oubliez de rabattre la lunette des toilettes ? Vous partagez l'addition avec elle quand vous l'invitez au restaurant ? Et au lit, c'est vous d'abord ? Il est temps de revoir votre stratégie de conquête !

Vous apprendrez ce qui séduit les femmes ou, au contraire, les repousse. Découvrez une carte routière des relations hommes-femmes, un véritable GPS de la psychologie féminine. Sachez leur montrer que vous êtes (presque) parfait !

**Le guide pour faire craquer les femmes et devenir
un petit ami idéal : à lire (ou offrir) d'urgence !**

ISBN : 978-2-35288-502-3